LOUIS CAPÉRAN
DOCTEUR EN THÉOLOGIE

FOI LAÏQUE ET FOI CHRÉTIENNE

LA QUESTION DU SURNATUREL



CASTERMAN
PARIS · TOURNAI

FOI LAÏQUE ET FOI CHRÉTIENNE

LA QUESTION DU SURNATUREL

NIHIL OBSTAT :

F. Cavallera, *c. d.*

Tolosæ, 11 *sept.* 1937.

NIHIL OBSTAT :

A. Goossens,

cens. libr.

IMPRIMATUR :

Tornaci, 29 septembris 1937.

J. Lecouvet, *vic. gen.*

Louis CAPÉRAN
Docteur en Théologie

FOI LAÏQUE ET FOI CHRÉTIENNE

LA QUESTION DU SURNATUREL



CASTERMAN — PARIS — TOURNAI

DU MÊME AUTEUR :

Au GRAND SÉMINAIRE de Toulouse :

LE PROBLÈME DU SALUT DES INFIDÈLES

2e ÉDITION, 1934.

T. I. — Essai historique.
T. II. — Essai théologique.

A l'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE, Toulouse :

COURS PRATIQUE DE RELIGION

T. I. — Leçons et Lectures sur les Preuves de la Religion.
T. II. — Leçons et Lectures sur les Vérités de notre Foi.
T. III. — Leçons et Lectures sur la Morale chrétienne.
T. IV. — Leçons et Lectures sur la Vie chrétienne.

Les Leçons et Lectures qui forment ce Manuel ILLUSTRÉ ont été inspirées par la condamnation des Manuels d'A. Bayet, J. Payot et E. Primaire. Tous ceux que préoccupe « l'Invasion laïque » y trouveront, dans l'ordre de l'enseignement primaire, un exposé doctrinal adapté à l'esprit des enfants et aux nécessités actuelles.

Chez BLOUD et GAY, Paris :

LA BONNE NOUVELLE

Causeries religieuses à Radio-Toulouse.

Chez DESCLÉE de BROUWER, Paris :

L'INVASION LAÏQUE

Du Ministère COMBES au vote de la Séparation.

EN PRÉPARATION :

LE RÉVEIL DE L'ANTICLÉRICALISME

De la chute de MÉLINE à la démission de WALDECK-ROUSSEAU.

FOI LAÏQUE ET FOI CHRÉTIENNE

LA QUESTION DU SURNATUREL

PRÉFACE

I

CONTRADICTION ET PLAGIAT

La foi laïque est tout ensemble la contradiction et le plagiat de la foi chrétienne.

Paradoxale destinée du mot laïque. L'étymologie et un usage plus que millénaire l'opposaient simplement à ecclésiastique ou à clerc. Au siècle dernier, il s'est hasardé et de plus en plus enhardi à caractériser un enseignement et une méthode, un esprit et une doctrine. Emprunté à la langue religieuse, qui l'appliquait au commun des fidèles, il a fini par prendre le sens d'areligieux et d'irréligieux. Sous le couvert d'une indépendance absolue de tout dogme, confessionnel ou métaphysique, il désigne couramment aujourd'hui

les adeptes et la philosophie de l'Humanisme antichrétien.

Ouvrons le *Dictionnaire de l'Académie française*. D'une édition à l'autre, « l'École de la République » a pu naître et parvenir à son cinquantenaire. En 1878, laïque était défini : « qui n'est ni ecclésiastique, ni religieux, ni du clergé séculier, ni du clergé régulier ». Rien d'autre. Point de place pour laïcisme et laïcité, ni pour laïciser et laïcisation[1]. En 1931, tous ces néologismes ont plein droit de cité, et la signification de laïque s'étend :

> « *Laïcisation*. Action de laïciser, résultat de cette action.
>
> *Laïciser*. Remplacer le personnel religieux d'un établissement d'enseignement ou d'assistance par un personnel laïque.
>
> *Laïcisme*. Doctrine tendant à réserver aux laïques une certaine part dans le gouvernement de l'Église. Il se dit particulièrement de la doctrine qui tend à donner aux institutions un caractère non religieux.
>
> *Laïcité*. Caractère de neutralité religieuse d'un établissement d'instruction ou d'assistance, d'une loi, d'une institution.
>
> *Laïque*... signifie aussi : Qui est étranger à toute confession ou doctrine religieuse. Enseignement laïque. École laïque. Par extension, l'État laïque. Les lois laïques. Cérémonie laïque ».

---

[1] Littré nommait *Laïcisme* « une doctrine répandue au XVIe siècle en Angleterre, qui reconnaissait aux laïques le droit de gouverner l'Église ». Dès 1879, *Laïcité*, définie « Caractère laïque », apparut au Supplément. — Même définition du *Laïcisme* dans Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, et introduction de *Laïciser*, *Laïcisation*, *Laïcité*, au 2e Supplément. — Hatzfeld accueillait ces trois derniers mots, mais non *Laïcisme*.

L'État laïque, c'est une tautologie que détestait Denys Cochin[1]. La voici dûment légitimée. Ou plutôt voici, bon gré mal gré, désormais reconnue la dérivation de sens qui faisait, dans le vocabulaire politique et parlementaire, que ce n'était plus une tautologie. Encore est-il que les acceptions consacrées par l'Académie sont largement dépassées dans le langage des fervents apôtres du laïcisme. Il est une foi laïque, pour laquelle laïcité n'est pas simple synonyme de neutralité religieuse. Au souvenir et à l'écho de leurs discours présidentiels ou de leurs déclarations ministérielles, un Raymond Poincaré et un Paul Deschanel, un Alexandre Ribot et un Louis Barthou ont ou auraient souscrit, n'en déplût à Denys Cochin, les présentes définitions de l'Académie. Mais l'Académie a aussi compté dans son sein des représentants d'un laïcisme plus accentué. Sans remonter jusqu'à Marcellin Berthelot et sans parler d'Anatole France, il suffit de se rappeler le manifeste-programme que rédigeait Ernest Lavisse, en juin 1902, pour le premier numéro des *Annales de la Jeunesse laïque* :

> « Etre laïque, ce n'est pas limiter à l'horizon visible la pensée humaine ni interdire à l'homme le rêve et la perpétuelle recherche de Dieu : c'est revendiquer pour la vie présente l'effort du devoir.
>
> Ce n'est pas vouloir violenter, ce n'est pas mépriser

[1] Le 25 octobre 1911, il écrivait à Ferdinand Buisson, à la suite d'une fermeture d'école : « A mon sens, ce mot ne signifie rien. Et cela, par l'étymologie elle-même. C'est comme si vous disiez le peuple populaire, ou la nation nationale, ou le clergé ecclésiastique. Est-ce que quelqu'un pense à un État ecclésiastique ? » Denys COCHIN, de l'Académie française, *Pour l'Enseignement libre*, Paris, Plon, 1922, p. 256.

les consciences encore détenues dans le charme des vieilles croyances : c'est refuser aux religions qui passent le droit de gouverner l'Humanité qui dure.

Ce n'est point haïr telle ou telle Église ou toutes les Églises ensemble : c'est combattre l'esprit de haine qui souffle des religions et qui fut cause de tant de violences, de tueries et de ruines.

Etre laïque, c'est ne point consentir la soumission de la raison au dogme immuable, ni l'abdication de l'esprit humain devant l'incompréhensible : c'est ne prendre son parti d'aucune ignorance.

C'est croire que la vie vaut la peine d'être vécue, aimer cette vie, refuser la définition de la terre « vallée de larmes », ne pas admettre que les larmes soient nécessaires et bienfaisantes, ni que la souffrance soit providentielle; c'est ne prendre son parti d'aucune misère.

C'est ne point s'en remettre à un juge siégeant par delà la vie du soin de rassasier ceux qui ont faim, de donner à boire à ceux qui ont soif, de réparer les injustices et de consoler ceux qui pleurent : c'est livrer bataille au mal au nom de la justice.

Etre laïque, c'est avoir trois vertus : la charité, c'est-à-dire l'amour des hommes; l'espérance, c'est-à-dire le sentiment bienfaisant qu'un jour viendra, dans la postérité lointaine, où se réaliseront les rêves de justice, de paix et de bonheur, que faisaient, en regardant le ciel, les lointains ancêtres; la foi, c'est-à-dire la volonté de croire à la victorieuse réalité de l'effort perpétuel »[1].

En quelle définition précise Ernest Lavisse académicien eût-il condensé le sens qui se dégage de ce nouveau Symbole, qu'on a pu nommer le *Credo* de

[1] Voir l'*Invasion laïque*, Paris, Desclée De Brouwer, 1935, pp. 148-152.

l'incroyant ? Le fait est que, dans son rôle d'oracle de la Jeunesse laïque, le haut fonctionnaire de l'Université s'avance bien au delà de la simple abstention en matière confessionnelle. Il prend position doctrinale en face des religions et du christianisme même. Peut-être, dans le refus opposé « aux religions qui passent », le chrétien qu'il demeurait au fond du cœur réservait-il le droit de la vraie religion, contemporaine de l'humanité. Cette exception n'apparaît aucunement. Le texte, tel quel, n'emprunte les termes du vocabulaire religieux que pour rejeter les idées chrétiennes ou les transposer en une doctrine rivale. Laïque ne dit plus seulement « étranger », mais *réfractaire* à toute influence religieuse[1]. Il marque spécialement une radicale antipathie à la religion révélée et aux dogmes du catholicisme. L'Idéal laïque vise directement à détruire et remplacer l'Idéal chrétien.

La foi laïque contredit la foi chrétienne tant par son esprit que par sa doctrine.

Issu, par ses divers promoteurs, soit du protestantisme libéral, soit du rationalisme du XVIIIe siècle, l'esprit laïque pousse à l'extrême les conséquences du libre examen : point de dogmes; plus d'Église ni de Bible; nulle autorité, humaine ou divine, n'a le droit de limiter la souveraineté de la raison.

> « Ce qu'il faut sauvegarder avant tout, s'écriait Jaurès, c'est cette idée qu'il n'y a pas de vérité sacrée, c'est-à-dire interdite à la pleine investigation de

[1] Cf. Ferdinand BUISSON, *La foi laïque*, Paris, Hachette, 1912, p. 199.

> l'homme; c'est qu'aucune puissance, ou intérieure ou extérieure, aucun pouvoir et aucun dogme, ne doit limiter le perpétuel effort et la perpétuelle recherche de la race humaine; c'est que l'humanité dans l'Univers est une grande commission d'enquête dont aucune intervention gouvernementale, aucune intrigue céleste ou terrestre, ne doit jamais restreindre ou fausser les opérations; c'est que toute vérité qui ne vient pas de nous est un mensonge... Voilà ce qui est le sens et la grandeur et la beauté de notre enseignement laïque dans son principe »[1].

Sous quelque forme qu'elle se présente, la doctrine laïque s'inspire toujours de ce principe d'indépendance absolue de la raison humaine. Individualiste, elle aboutit à l'autonomie du moi la plus complète, au personalisme le plus intransigeant envers la religion révélée. Humanitariste, elle exclut de la nature et de l'humanité l'intervention divine, autant que l'autonomisme l'expulse de la conscience individuelle. A peine, en effet, a-t-on prétendu établir avec le Positivisme la démarcation du connaissable et de l'inconnaissable, qu'on se risque soi-même à franchir la frontière; et l'on projette sur le plan métaphysique les conclusions aventureuses d'une pseudo-science, on majore l'affirmation agnostique par une radicale négation de Dieu. L'évolutionnisme aidant, le ciel et la terre, la matière et la vie, l'homme et l'humanité s'expliquent sans Dieu. Dieu est l'hypothèse inutile, donc Dieu est inexistant. A vrai dire, Dieu n'est pas, mais il devient. Au lieu de le chercher en arrière, à l'origine des choses,

---

[1] *Journal officiel*, Chambre, 1895, p. 275.

l'homme doit regarder en avant, le voir devant soi et le créer chaque jour.

Rien certes de plus contraire au christianisme qu'une telle conception du monde, où l'homme, ayant décrété une nature sans Créateur afin d'organiser à sa guise une humanité sans Dieu, se dresse, au terme de l'évolution, comme la suprême pensée de l'Univers enfin consciente d'elle-même, se proclame la mesure du vrai et l'auteur de sa propre loi, le maître de sa destinée et l'ouvrier tout-puissant de son bonheur, bref s'insurge contre l'idée de Dieu et s'égale lui-même à Dieu. Du Fils de Dieu fait homme par amour des hommes à l'homme qui se fait Dieu par jalousie de Dieu, l'abîme est de ciel à enfer.

Une antithèse doctrinale aussi profonde n'empêche point le plagiat.

Prophètes et précurseurs, docteurs et disciples de la foi laïque excellent à s'approprier le langage chrétien. A l'imitation de Kant, ils s'étudient à ramener la religion dans les limites de la raison. A la manière de Ritschl, et, comme Ritschl, sur le ton mystique de Schleiermacher, ils utilisent, en leur transfusant un tout autre sens, les vieilles formules orthodoxes. Ou bien, indemnes de toute influence protestante mais résolument émancipés de la religion traditionnelle par le rationalisme philosophique, ils trouvent dans le rudimentaire bagage emporté autrefois du catéchisme catholique, des vocables et des idées qu'il est séduisant d'accommoder à la contrefaçon des vérités chrétiennes. Le paradis demeure : non celui qui s'ouvre dans l'invisible, mais un paradis

terrestre que la Bible plaçait au berceau de l'humanité et que, dès maintenant, nous entreverrions dans le magnifique avenir préparé par les progrès de la science. En attendant d'y parvenir, l'homme peine durement, mais ce labeur et cette souffrance l'acheminent à la libération finale : l'humanité est à elle-même son propre Christ. Oui, l'homme se sauve par son douloureux effort; grâce à la force multipliée de la coopération solidaire, il conquerra le ciel; un jour, il sera Dieu.

Est-ce là forfanterie blasphématoire ? raffinement d'incrédulité ? griserie d'orateur ou pur artifice littéraire ? Il y a plus, ce semble, qu'une simple transposition verbale. Car rejeter le christianisme ne suffit pas pour anéantir du coup les aspirations religieuses et morales qu'il comblait. L'âme humaine, « naturellement chrétienne », est travaillée par le besoin de l'infini. L'âme française, traditionnellement catholique, éprouverait la nostalgie du surnaturel perdu. A des intelligences et des cœurs que la grâce du Christ sollicite pour une vie divinisée le mirage d'une déification est nécessaire. Il leur faut quelque équivalent humain des certitudes et des promesses de la foi révélée. C'est pourquoi sur les ruines de toutes les croyances un nouveau dogme s'élève : le dogme laïque de l'homme ou de l'humanité en droit d'être Dieu, en voie de le devenir.

II

MYSTIQUE LAÏQUE ET MYSTIQUE CHRÉTIENNE

Une autre mystique tend véritablement à remplacer la mystique chrétienne. Le moyen âge contemplait partout Dieu et le Christ. Les sculptures et les vitraux des églises emplissaient de l'histoire du Sauveur et du souvenir de notre rédemption les regards et les âmes. Le firmament racontait la gloire de Dieu. Et la terre parlait comme les cieux. La nature entière devenait un vitrail immense, tout illuminé de la sagesse, de la puissance et de la bonté divines. En notre âge, l'église est désertée, le ciel tenu pour vide, la terre considérée avec fascination.

Dans les campagnes, le paysan n'aperçoit plus guère, au coin de la route, la vieille croix qui rappelait à ses pères le chemin du ciel; qu'elle s'incline, se détériore et tombe, il n'aura cure de la redresser ni de la rétablir. En revanche, les signes de notre emprise sur la nature se multiplient autour de lui, provoquent son attention, la captivent : le rail, le fil électrique, le moteur trépidant ouvrent à l'imagination des perspectives à perte de vue, mais sans sortir du cercle borné des horizons d'ici-bas.

Dans les villes, l'ouvrier s'entraîne encore plus irrésistiblement à ne voir que l'homme et l'ouvrage humain : de l'usine au cinéma, les yeux sont éblouis par tant de lumières artificielles et de couleurs féeriques,

qu'ils ne savent plus remarquer si là-haut brillent toujours les étoiles qu'au Parlement et dans les meetings on a déclarées éteintes.

Hameau, village ou grande cité, c'est au foyer familial même que les haut-parleurs clament la merveille de la multiplication universelle et instantanée de la parole humaine; et si tant est que les sans-filistes écoutent, par intervalles, la parole divine, il ne reste à celle-ci que la petite part, qu'il faut défendre contre une persistante menace de laïcisation.

Bref, les découvertes scientifiques et leurs prodigieuses applications industrielles impriment sur toutes choses la marque de l'homme, au point de recouvrir la trace et l'image de Dieu. Pour les âmes éprises et enivrées de civilisation matérielle, chaque progrès technique vient alimenter une espérance terrestre illimitée, chaque invention est une raison de croire à la religion nouvelle. L'idée laïque hante les cerveaux[1].

L'homme en est-il plus humain? Il accapare le monde. Il rêve d'escalader le ciel. Mais où donc aboutira cette audace titanesque — cette « diabolique

[1] Elle s'y insinue dès le plus jeune âge. Pour ne citer qu'un exemple, voici la naïve apothéose que rencontre un écolier de sept à neuf ans, à la fin de son manuel d'histoire : « Au commencement du monde, il n'y avait que les oiseaux qui volaient dans l'air. Il n'y avait que les poissons qui voyageaient dans l'eau. L'homme marchait péniblement sur terre. Aujourd'hui, l'homme se fait porter très vite sur terre et sur l'eau, à des distances énormes. Il vole très vite, très haut, très loin dans l'air. *Vous voyez que l'homme peut faire bien des choses qu'il ne pouvait faire autrefois. Il règne sur la terre, sur l'eau et dans l'air* ». E. Lavisse, *Histoire de France*. Cours élémentaire. Librairie Armand Colin, Paris, 1919, pp. 177-178.

superbe », dirait Pascal, — s'il s'agit non plus seulement de dominer sur l'univers matériel, mais d'usurper les droits du Créateur ? L'ambition d'égaler Dieu va-t-elle soulever l'humanité à des sommets de puissance, de liberté, de vertu, et l'y fixer jusqu'à n'en pouvoir plus déchoir ?

Pour les croyants de la foi laïque, l'affirmative est indubitable. Un scientisme fervent, relevé d'idéalisme, a résolument escompté de nos réalisations scientifiques une accélération de nos conquêtes spirituelles. L'immense progrès de la nature et de l'homme où s'est trouvée engagée, dès sa naissance, la société humaine, on l'a vu se continuer dans l'assujettissement des forces matérielles, mais aussi dans la sublimation de notre vie intellectuelle et morale. On a dit adieu au christianisme, comme à une période bientôt révolue de la civilisation, mais c'est avec protestation et serment de dépasser par une collaboration réfléchie à l'évolution universelle les bienfaits moraux et sociaux qui furent l'honneur de la vieille religion et prolongent sa survivance.

Certes, l'on s'est avoué parfois, même l'on n'a pas craint de confesser publiquement l'ébranlement des consciences et la déchéance des mœurs entraînés par la ruine de la foi chrétienne. Mais le risque, nous a-t-on dit, est inévitable et vaut d'être couru. Les lois laïques demeurent intangibles. Politiques, sociologues, philosophes, éducateurs, tous unissant à l'envi leurs efforts, doivent persister dans la création et la propagation de la nouvelle foi; et quand elle aura gagné et inspirera les âmes, devant l'humanité s'ouvrira

l'avenir attendu. L'esprit prévaudra sur la matière. Les forces tyranniques le cèderont à la raison devenue toute-puissante. Prométhée, cette fois, aura vaincu les dieux.

Pour les fidèles de la foi chrétienne, la réponse contraire ne peut non plus être un instant douteuse. Elle est inscrite à la première page de l'histoire du genre humain. Car le laïcisme a beau paraître la grande hérésie moderne. Il n'est moderne que par sa forme extérieure, par son vêtement d'idées et de systèmes, par le corps de doctrine que lui constituent les quatre derniers siècles de prétendue émancipation intellectuelle, morale et religieuse.

La révolte qu'a déchaînée le protestantisme contre l'Église et la chrétienté s'est poursuivie, avec le concours de l'humanisme païen, contre le christianisme et Dieu même; et la nouveauté inouïe, c'est cette sorte de religion de l'irréligion, expérimentée à tous périls sur le peuple français[1] et, sous couleur de séparation

---

[1] « Nous tentons les premiers cette grande expérience, s'écriait Ferdinand Buisson au congrès radical-socialiste de 1904, de montrer au monde un grand pays qui n'a qu'une morale et des institutions laïques, qui, prétendant se passer entièrement de l'appui du dogme, de la foi et de la peur, ne veut faire appel qu'à la raison ». Cf. l'*Invasion laïque*, pp. 324-325. — « Sauf que l'accent n'était pas mis sur le côté économique et social, écrit Pierre DOMINIQUE, l'entreprise peut se comparer à celle de Lénine. Tout au moins peut-elle passer pour son prologue. Elle se rapproche aussi beaucoup de l'ensemble de réformes auquel Kemal Ataturk — jadis Mustapha Kemal — vient d'attacher son nom. A noter d'ailleurs ici que le Comité « Union et Progrès », maître de la Turquie de 1911 à 1918, fait le pont entre Combes et Ferdinand Buisson d'une part, Kemal Ataturk de l'autre. De même Jaurès fut à la Chambre le principal soutien de Combes et beaucoup de socialistes comptaient parmi les membres de « l'Association nationale des libres-penseurs » que présidait Ferdinand Buisson.

d'avec les Églises, professée et pratiquée comme une autre religion d'État. Mais, à considérer le laïcisme dans son essence propre, il remonte à l'origine la plus lointaine. L'esprit laïque est aussi vieux que l'homme. Et, pareillement, l'inévitable et lamentable échec de ses folles visées.

« Vous serez comme des dieux », suggéra perfidement la voix tentatrice. Séduit par le premier contradicteur et plagiaire de l'Etre souverain, l'homme le suivit et l'imita dans sa rébellion : lui aussi prétendit à la suprême indépendance, jaloux de décider à son gré du bien et du mal, impatient de « vivre sa vie » comme d'égal à égal avec Dieu. Ce péché d'orgueil causa la chute de l'humanité. Instructive leçon qui nous montre la vie humaine chancelante et désorbitée, chaque fois qu'elle repoussera la grâce d'en haut pour ne compter que sur ses lumières, ne s'appuyer que sur ses efforts, se concentrer — et s'épuiser — dans l'adoration de soi.

L'antique loi ne se vérifie-t-elle pas sous nos yeux ?

Illusoire autosuggestion, certes, que celle qui se grise, au spectacle des inventions modernes, d'une future déification assurée par la puissance du génie humain. La foi laïque s'autorisait et se parait des merveilleuses conquêtes de la science. Force est bien de convenir que la perfection et le bonheur ne sont pas la résultante nécessaire de ces progrès de prime abord éblouissants.

Là encore nous retrouvons l'ébauche de Lénine ». *Les Nouvelles Littéraires*, 30 nov. 1935, p. 4.

Indifférente au bien et au mal, armée pour détruire non moins que pour créer, plus lente à édifier qu'à tout ruiner de fond en comble, non seulement la science peut prêter ses formidables moyens à la dévastation du monde, mais encore, quand même elle se consacrerait sans détour ni reprise au bien-être de l'humanité, quand elle donnerait corps à ce nouveau messianisme terrestre et charnel dont on la fait prophétesse et magicienne, elle demeurerait incapable de satisfaire les meilleurs et les plus profonds de nos vœux humains. Notre immortalité et notre béatitude ne sont pas en son pouvoir.

La science métamorphose la face du monde et transforme les conditions extérieures de nos existences. Les forces naturelles impétueusement jaillissantes sont canalisées et redistribuées; des énergies ensevelies depuis des millénaires remontent à la lumière. Mais ces aménagements sont superficiels. Ces variations de décor laissent inchangés, sur la scène du monde, le mystère et le drame de la vie. L'éclat des géniales inventions et le luxe indéfini des réalisations industrielles modifient l'aspect, mais non point l'essence des choses. Foncièrement, la nature humaine reste la même : néant devant l'infini, mais, par la dignité de la pensée, plus grande que l'univers; soulevée de désirs immenses, mais faible, faillible et défaillante, saignante de douleurs et de deuils, irrévocablement poussée à la mort. Si l'usage, de plus en plus perfectionné, de la matière n'a pas complètement hypnotisé l'esprit, impossible que des questions ne se présentent, qui ne sont point du ressort de la science.

Ces questions, la foi laïque ne les résout pas.

Dans la surexcitation factice des salles de meeting, où rien ne se voit que fabriqué et illuminé de main d'homme, l'orateur laïque exalte à son gré l'orgueil humain et s'enhardit souvent à blasphémer Dieu. Mais, sous le grand ciel étoilé, le silence des espaces infinis fait taire la négation commençante. Sur les tombes des êtres les plus chers l'espérance veut fleurir. Au fond des âmes s'éveillent et appellent satisfaction des aspirations incoercibles à la vérité, à la justice, au bonheur. C'est ainsi que le problème religieux se pose, aujourd'hui comme hier, sans que les progrès scientifiques, s'ils en ont pu détourner l'attention, en aient le moins du monde diminué l'importance ou changé les données essentielles.

Or voici Prométhée et le bel essor de son progrès technique, derechef tournés contre eux-mêmes et le bien-être de l'humanité. Non plus en une œuvre de destruction et de mort, mais en une multiplication effroyablement accélérée des produits industriels. A l'horreur inouïe de la guerre mondiale fait suite une crise économique universelle, sans précédent et toujours sans issue visible. Hier se déchaînait contre la civilisation une barbarie scientifique meurtrière. Maintenant, dans la paix mal assurée, sévit l'immaîtrisable anarchie d'une économie inhumaine. Par la perfection d'un gigantesque outillage mécanique entraînant surproduction de richesses et libération de bras, l'homme, en fait, déchoit, s'appauvrit et s'affame, esclave de sa machine aujourd'hui, demain rouage au rebut, et, demain comme aujourd'hui, payant de sa misère l'aliénation forcée de son droit à la vie de

l'âme, se précipitant au socialisme ou au communisme dans la soif exaspérée d'une future conversion universelle à l'humain.

Dure leçon de choses. Mais salubre provocation à un sévère examen de conscience. Il est d'une évidence écrasante que la vraie civilisation ne se mesure ni ne se lie au perfectionnement des moyens techniques et à l'accumulation des biens matériels. Elle ne tient pas davantage à la diffusion des connaissances scientifiques ou à l'accroissement de la seule culture intellectuelle. De toutes parts nous entendons proclamer que le premier remède à l'interminable crise doit être d'ordre moral et spirituel, pour réagir contre l'affaissement de moralité qui l'a principalement engendrée.

N'est-ce pourtant la faillite que du scientisme ? Les faits ne comportent-ils pas une signification plus profonde ? La machine, asservie et asservissante, s'insurge contre la liberté, la paix et la prospérité des hommes, parce que la science n'a pu et ne saurait procurer, avec l'exaltation de notre pouvoir sur la nature, cette discipline intérieure et cette harmonie concertée qui en domineraient et humaniseraient le rendement et l'usage. Mais la discipline de l'âme et une harmonie morale universellement dominatrice sont-elles en la puissance des volontés humaines, sans la doctrine de vérité et la vie supérieure dont la possession réalise l'humanité en l'homme, en le divinisant ? — « Le monde sans Dieu », disiez-vous ? Le terme naturel, la corrélative de cette prétention effrénée, n'est-ce pas « le monde sans âme » ?

Observons, à ce propos, que le mot barbare de *rationalisation* s'apparente à *rationalisme.* Cette affinité

prend valeur de symbole. La besogne « rationalisée » de l'ouvrier de nos jours a perdu la vertu originale, le sens créateur et la dignité du travail humain. Tout au contraire l'artisan et le paysan du moyen âge, œuvrant sous l'inspiration chrétienne, s'ennoblissaient de se savoir, dans le maniement de l'outil, des imitateurs du Christ, et à l'atelier comme le long du sillon, des « semeurs d'éternité ». Le surnaturel chrétien élevait jusqu'au divin leur tâche temporelle. Contre-épreuve : « surnaturalisé » à son tour, le geste automatique et uniforme de l'ouvrier à la chaîne s'arracherait à l'implacable engrenage mécanique pour monter, du libre élan des enfants de Dieu, aux grandeurs de la charité, « infiniment plus hautes dans la sagesse » que les grandeurs charnelles et les grandeurs spirituelles.

III

PLUS D'UN DEMI-SIÈCLE D'« EXPÉRIENCE LAÏQUE » ININTERROMPUE

Il ne faut cependant pas l'oublier : quelque grave crise qui soit survenue, morale, sociale, nationale, mondiale, quelque précieux secours qu'offrît le christianisme pour la prévenir, la combattre et la dénouer, quelque sincère hommage qu'ils aient rendu eux-

mêmes, plus d'une fois, à l'efficacité éprouvée de la religion traditionnelle, jamais les promoteurs du laïcisme n'ont rien consenti à désavouer ni retrancher de leur entreprise, dont la laïcité scolaire demeure, selon le mot célèbre de Ferry, le « pilier d'airain ». Qu'ils fussent de confession positiviste ou protestante libérale, qu'en politique ils aient adhéré à l'opportunisme ou au radicalisme, plus tard au socialisme et au communisme, leur dogme commun demeura toujours qu'à l'œuvre de laïcisation il ne pouvait être touché.

Certes, le dessein était audacieux de prétendre obtenir, indépendamment de toute la tradition catholique nationale et même de toute religion, par une éducation exclusivement fondée sur les ressources de la raison et de la conscience, une moralité publique et privée, capable de toutes les vertus, individuelles et sociales, et des héroïsmes éventuellement nécessaires à la patrie et à l'humanité. C'était là beaucoup plus qu'une réforme de l'enseignement du peuple. Il s'agissait d'opérer dans la France catholique une bien périlleuse transfusion d'âme. Les hommes de la révolution scolaire ne se sont pas dissimulé à eux-mêmes leur hardiesse inouïe et le formidable risque de l'expérience tentée sur la nation. Avec une indéfectible ferveur de foi laïque, ils ont persisté dans cette expérience.

Dix années environ après la laïcisation de l'instruction primaire, il n'était question que de la crise morale dont souffrait le pays : le mouvement néo-

chrétien tâtonnait et se perdait dans le vide, tandis que l'accroissement de la criminalité infantile et, soudain, la rapide succession des attentats anarchistes accusaient la gravité du désordre social. Alors les principaux inspirateurs et exécuteurs de l'œuvre de Ferry se penchèrent avec sollicitude sur les résultats et les moyens de l'éducation laïque. Un mémorable rapport de Félix Pécaut, aux conclusions peu différentes de celles de P. Lichtenberger en 1889, constata que le nouvel enseignement moral manquait généralement de chaleur et de vie. Fallait-il, pour le ranimer, faire appel à la religion ? Ferdinand Buisson n'hésita pas à ouvrir, au sujet de l'âme de l'école, une enquête publique et un conciliabule privé.

Sur ces entrefaites parut dans la *Revue des Deux-Mondes*, le 1er janvier 1895, le retentissant article de Ferdinand Brunetière, *Après une visite au Vatican.* Malgré la bruyante diversion où se complurent la plupart des contradicteurs, ce n'était pas tant par la dénonciation des « faillites partielles » de la science qu'il mortifiait au plus vif la foi laïque. C'était parce qu'il proclamait la religion, nécessaire à la morale, et le christianisme catholique, éminemment capable de répondre à cette inéluctable nécessité.

La foi laïque ne se laissa point entamer. Auguste Sabatier suggérait de rouvrir l'école à l'esprit religieux, émancipé bien entendu de toute autorité dogmatique. Trop tard. La double consultation organisée par le directeur de l'enseignement primaire témoigna que les instituteurs de la nouvelle génération suspectaient de protestantisme libéral un tel compromis. Jules Steeg, de son côté, recommandait un recours fréquent et

fervent au Dieu intérieur de la conscience. Mais, en France, quel langage tenir sur Dieu et quelle âme religieuse insuffler à l'école, qui n'allassent à susciter des résonances catholiques? Cela, jamais. Ferdinand Buisson pensait là-dessus comme Félix Pécaut écrivant dans son rapport : « Le jour est loin (s'il doit jamais venir!) où la France, sous les auspices de la libre pensée, et non plus de l'autorité dogmatique, retrouvera le sens et la saveur de l'antique tradition chrétienne » [1].

Ces préoccupations eurent, avec Jaurès, un écho à la Chambre. Et le panégyrique de l'esprit laïque par Jaurès fut une riposte plus directe à Brunetière que tous les discours prononcés au « Banquet de la Science ». L'orateur-philosophe, repoussant ensemble le spiritualisme de Cousin et un matérialisme simpliste, évoquait, pour vivifier l'enseignement moral, une mystique panthéiste, où se concilieraient les doctrines de Spinoza et de Hegel, la conception naturaliste et la conception idéaliste de l'univers.

Quelque dix autres années s'écoulent. La croisade rationaliste bat son plein. Dès leur apparition en 1902, les Jeunesses laïques ont reçu leur Credo d'Ernest Lavisse. Et Buisson rapporte du Congrès international de Rome (1904) à l'Association des Libres-Penseurs de France les tables de la loi de la laïcité intégrale.

Si satisfaits que fussent de Combes l'anticlérical les ennemis des congrégations, pas un seul instant

[1] F PÉCAUT, *Notes d'inspection*, mai 1894 (*Revue pédagogique*, 1894, I, p. 311).

l'orthodoxie radicale n'avait pu passer à Combes le déiste d'oser croire et soutenir que l'armature spirituelle constituée par quatorze siècles de christianisme se trouvât encore nécessaire à la vie morale de la nation. Buisson s'était empressé de revendiquer contre ce blasphème inattendu l'inspiration fondamentale des lois scolaires. Mais, non seulement c'est un dogme intangible que la morale laïque se suffit pleinement, non seulement la fermeture par milliers des écoles chrétiennes et la suppression totale de l'enseignement congréganiste attestent l'envahissante ambition de la foi laïque et son implacable confiance en soi; il faut, de plus, — c'est le serment solennel du Congrès radical de Toulouse (1904) — que la nation rompe légalement avec tout son passé religieux. L'œuvre législative de la sécularisation des services publics se consomme par la séparation de l'Église et de l'État.

Ce vote de la séparation, aboutissement fatal de la Révolution scolaire, la Libre-Pensée en considère l'événement, soudain précipité, comme la récompense de sa propagande renforcée, mais aussi comme la préface, la condition idéale, du triomphe social de la laïcité. L'Église, officiellement répudiée, doit être un jour entièrement éliminée de la vie française. C'est la foi laïque qui refera une âme à la nation, la même âme qu'à l'école. Elle s'apprête et, depuis longtemps, s'initie à ce rôle positif d'éducation de la démocratie. Les sociétés de pensée sont à l'œuvre : dans leurs congrès, les déclarations de principe se multiplient pour fixer, à l'instar de canons conciliaires, les règles et les grandes lignes de la morale future. Déjà les nouveaux manuels scolaires ont remplacé

le chapitre désuet des devoirs envers Dieu par une leçon d'agnosticisme et une invitation à la religion de l'humanité.

Encore dix ans. C'est l'épreuve de la grande guerre. Le principal collaborateur de Jules Ferry va se hâter de tourner à la glorieuse justification de l'école laïque l'héroïsme français. Il le fit le 29 mars 1915, dans une conférence à la Ligue de l'Enseignement, sous la présidence de Paul Deschanel. Détacher la morale de la religion « pour la faire enseigner, indépendamment de tous les catéchismes, comme une sorte de catéchisme naturel de la conscience humaine », c'était, déclara Buisson, une « tentative sans précédent, acte de foi d'un nouveau genre où éclate tout l'idéalisme — d'autres disent l'idéologie — de la Révolution française ». La plupart des étrangers et beaucoup de Français voyaient là « un défi à la tradition universelle ». Généralement on n'avait pas confiance qu'un tel mode d'éducation pût efficacement préparer les âmes aux vertus héroïques.

> « Eh bien ! Elle est venue la grande crise... L'épreuve suprême, voilà huit mois qu'elle nous étreint sans une heure de répit. Et c'est en pleine tourmente, sous la rafale de fer et de feu, que nous en appelons au témoignage du monde.
>
> ... Quelle confirmation, quelle illustration de notre foi à la morale et à sa puissance naturelle nous arrivent des tranchées et du champ de bataille ! Voilà des millions d'hommes qui attestent par leur vie et par leur mort la réalité, la toute-puissance souveraine de cette force invisible. Elle leur fait faire, à tous, le

mêmes prodiges, à travers la variété des doctrines et la contrariété des raisonnements »[1].

Même assurance, même intrépidité de la foi laïque devant les problèmes d'après guerre. Gustave Hervé, que l'attaque brusquée de 1914 convertit aussitôt de la guerre sociale au socialisme national, ne cesse de maudire, après l'avoir jadis tant servi, un laïcisme également mortel aux traditions et aux destinées françaises. Il n'est plus écouté de ses anciens amis. Sous l'égide de la laïcité, le laïcisme, durant l'Union sacrée, avait gardé jalousement ses conquêtes. L'éphémère triomphe du Bloc national l'a rendu moins disposé que jamais à rien abandonner de ses avantages ni de son ardeur de prosélytisme.

Le régime scolaire est-il en jeu ? — De toutes parts la foi laïque veille. Les traités de paix ont accordé aux écoles confessionnelles une répartition proportionnelle des ressources budgétaires de l'Instruction publique : elle repousse l'introduction de la R. P. S. en France comme une atteinte à l'unité de l'œuvre de Ferry. Les « Compagnons de l'Université » ont rapporté de l'amitié des tranchées un projet d'École unique : elle s'en empare pour y trouver des développements inédits de la laïcité. Ce qui reste de la loi Falloux l'offusque. Il faut même ôter à l'enseignement privé le refuge de la loi de 1865.

Avec la préparation des mesures législatives se poursuit la mainmise doctrinale sur la jeunesse écolière.

S'agit-il de renouveler l'enseignement moral ? —

[1] F. Buisson, *La France et l'École*, Librairie Delagrave, pp. 10-12, 29. Extrait de la *Revue pédagogique* du 15 avril 1915.

Il ne saurait être question de revenir aux devoirs envers Dieu; ils disparaîtront définitivement le 23 février 1923. Ce sont des « notions de sociologie appliquée à la morale et à l'éducation » qu'inscrivent aux programmes des Cours complémentaires, des Écoles primaires supérieures et des Écoles normales, les instructions ministérielles de 1920. Ainsi se trouve promue au rang de quasi-doctrine officielle une sociologie positiviste, pour laquelle il est passé en dogme que toute religion est une pure création sociale, naturelle et changeante comme la société qui l'a engendrée. Aux yeux des deux auteurs d'un des manuels les plus répandus, « le tragique conflit » qui « fait la grandeur de la vie moderne » n'est pas entre la foi laïque et la foi révélée, mais entre la foi laïque intégrale et une foi religieuse d'origine tout humaine[1].

La paix religieuse mérite-t-elle que les catholiques et les incroyants cherchent un plan d'accord? — Au lendemain de la première Semaine des Écrivains catholiques, Georges Guy-Grand s'explique là-dessus sans ambages, dans sa controverse courtoise avec Gaétan Bernoville. L'antagonisme métaphysique est irréductible

---

[1] « Nous avons fourni des faits et des interprétations. Mais nous n'avons pas eu l'intention de résoudre le tragique conflit entre ceux qui, considérant la laïcisation progressive de l'art, de la science, du droit, de la morale, en viennent pour ainsi dire à laïciser la religion elle-même et à la réduire au culte immédiat de l'humanité, et ceux qui, considérant le progrès vers l'idéalisation, la spiritualisation de la pensée, affirment que les croyances grossières des totémistes australiens ne sont que l'ébauche imparfaite, d'où est sortie, après une longue évolution, la religion raffinée qui seule nous découvre le mot de l'univers ». A. Hesse et A. Gleize, *Notions de Sociologie appliquée à la Morale et à l'Éducation.* Préface de M. Paul Fauconnet. Écoles Normales, 2e année. Alcan, 1924, pp. 250-251.

> « entre la conception *religieuse* de la vie et une conception tout *humaine*, entre la philosophie de la « transcendance », du surnaturel et de la révélation, et celle de l' « immanence », de la raison conçue comme se suffisant à elle-même, même quand elle se dépasse par les métaphysiques et les religions qui sont encore œuvres humaines »[1].

Il n'est d'entente possible et souhaitable que dans le domaine pratique de l'action morale, sociale, nationale, internationale.

Les signes d'un renouveau religieux se montrent-ils ? Annoncent-ils une renaissance profonde et durable ? — Le même Georges Guy-Grand ouvre un débat sur la question à l'École des Hautes Études sociales. Catholicisme, protestantisme, judaïsme ont chacun à ces conférences leurs représentants autorisés, et le « rationalisme laïque » fait aussi entendre ses témoins. Puis l'initiateur de la discussion s'efforce de la conclure avec toute l'impartialité convenable. Ici encore il constate une irréductibilité : deux familles spirituelles existent qui ne se peuvent ramener à l'unité.

> « Il y a, pour reprendre une distinction d'Auguste Comte, ceux qui ont *besoin de Dieu*, et ceux qui éprouvent un besoin non moins profond de *manquer de Dieu*. Autrement dit, il y a les esprits religieux ou *théistes*, et ceux qui font confiance aux seules forces de l'homme ou *humanistes* »[2].

---

[1] *Sur la Paix religieuse*. Collection *Politeia*, Paris, Grasset, 1922, pp. 10-11.

[2] *La Renaissance religieuse* par P. ARCHAMBAULT, G. BERNOVILLE, A.-N. BERTRAND, le R. P. Y. de la BRIERE, L. BRUNSCHVICG, F. CHALLAYE, J. CHEVALIER, P.-L. COUCHOUD, R. FERNANDEZ, R. GILLOUIN, P. MASSON-OURSEL, F. SARTIAUX, A. SPIRE, le R. P. J. de TONQUEDEC, J. WEILL. Introduction et conclusion par G. GUY-GRAND. Paris, Alcan, 1928, p. 261.

En matière de politique et de religion, est-ce la paix ? sera-ce la guerre ? — Sur cette question, un anticléricalisme militant, qui se flatte de n'être pas sectaire et de n'avoir rien de M. Homais, n'a pas de peine à rassembler ses raisons et ses hommes[1]. C'est ainsi qu'au signe de ralliement de Maurice Charny, François Albert, Charles Guignebert, Aimé Berthod, Paul-Louis Couchoud, Albert Bayet, Léon Blum, Han Ryner avanceront, chacun selon sa compétence spéciale, des arguments convergents. Raisons de ne pas croire, raisons de préférer la morale laïque, raisons historiques, politiques, sociales de s'opposer à l'Église, nous avons dans cette consultation suggestive la synthèse doctrinale qui s'échafaude en face du catholicisme et de la révélation.

> « Il existe, nous certifie Maurice Charny[2], un corps de doctrines anticléricales, au moins aussi cohérent que le néo-thomisme et d'une spiritualité aussi dense que les *Exercices* de saint Ignace, le *Génie du christianisme* et les *Sermons* du Père Janvier ».

On le voit, l'anticléricalisme entendu de la sorte dépasse de beaucoup, à son tour, sa définition primitive. Il se bornait jadis à signifier une volonté de résistance et une attitude d'hostilité aux « empiétements » et à la

---

[1] Voir *Politique et Religion. La Guerre ou la Paix.* (Les Cahiers de la République des lettres, des sciences et des arts, 2e année, n. 5, janvier 1927). « On ne trouvera pas « à droite » la construction logique de la « gauche », fait observer l'initiateur du débat, Pierre d'Espezel, directeur des Cahiers. Avaient répondu à son appel Me Marie de Roux, Georges Bernanos, Pierre Thirion, le P. Yves de la Brière, Charles Pichon, Édouard Soulier, Abd er Rhaman Ben Eddin El Masri, Philippe d'Estailleur-Chanteraine.

[2] P. 60.

domination du clergé. Il nous met aujourd'hui en présence d'une foi nouvelle, jalouse de faire des adeptes. Il se confond avec le laïcisme. Aussi ne saurait-il se laisser endormir. C'est dans l'accalmie prolongée de la situation religieuse, que s'est fondée, le 10 mars 1930, l'*Union rationaliste.*

Comme son nom l'indique, cette association n'a pas seulement pour objet la diffusion de la méthode scientifique expérimentale, mais celle de l'esprit rationaliste. Qu'elle se propose de combattre l'anti-intellectualisme, l'excès de la spécialisation scientifique, le préjugé d'un désaccord de la science avec la poésie et le sentiment, rien n'empêche aucun catholique d'y applaudir. Mais, parmi les obstacles à surmonter, l'*Union rationaliste* place au premier rang

> « la croyance aux diverses révélations qui enseignent des dogmes incompatibles avec l'esprit scientifique et répandent dans le public la foi aux miracles, le goût du merveilleux et du surnaturel ».

Ce n'est pas tout. Ce ne serait là que besogne négative. La religion — toute religion — sera évincée de son propre domaine par un effort philosophique positif. Déjà, l'*Appel* de l'association nous laisse entendre dans l'âme de ses rédacteurs[1] comme un

[1] Voici les noms des premiers membres de l'*Union rationaliste. Comité d'honneur :* Comtesse de NOAILLES, P. APPELL, E. BOREL, J. HADAMARD, G. KŒNIGS, J. PERRIN, Ch. RICHET, G. URBAIN, de l'Académie des Sciences; F. BRUNOT, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; L. LEVY-BRUHL, de l'Académie des Sciences Morales et Politiques. *Membres fondateurs et membres du bureau :* H. ROGER, Doyen de la Faculté de Médecine, Président, P. LANGEVIN, Professeur au Collège de France, vice-président, A. BAYET,

hymne d'espérance à l'adresse du rationalisme. Ce que le scientisme n'avait pas tenu, l'on demande au rationalisme de le promettre et l'on se porte garant de la réalisation :

> « Il est seul capable de poser et de résoudre les grands problèmes qui sollicitent l'esprit humain..., il peut et doit donner naissance, non seulement à un système de connaissances, mais à une plus grande union des esprits, à des façons nouvelles de concevoir l'idéal ».

A l'œuvre, donc! œuvre de doctrine et de conquête concertées :

> « Au cours des séances d'étude qui ne grouperont qu'un public restreint de savants : mathématiciens, physiciens, chimistes, biologistes, sociologues, on cherchera la façon de rendre accessible à tous l'esprit scientifique, de faire sentir la beauté et la poésie de la science, de montrer l'idéal moral en train de naître sous l'action du rationalisme.
>
> La propagande sera le résultat des séances d'étude. Par la conférence, mais surtout par l'édition d'une bibliothèque rationaliste comprenant des brochures et des livres, ainsi que des manuels à l'usage de l'enfance, on s'efforcera de répandre les idées sur lesquelles l'accord se sera établi ».

---

professeur à l'École des Hautes-Études, D. JAHIA, secrétaire-adjoint et trésorier, A. ENFIERE, secrétaire-archiviste, P. BECQUEREL, P.-L. COUCHOUD, P. FAUCONNET, F. GAGNEPAIN, H. LAUGIER, G. MOCH. *Comité d'étude :* ALAIN, Ch. ANDLER, M. BECQUEREL, A. BERTHELOT, J.-R. BLOCH, M. BOLL, G. BOHN, C. BOUGLE, P. BRULAT, G. CHERAU, G. DUHAMEL, L. DURTAIN, M. EXSTEENS, F. GEMIER, E. GLAY, J. GUEHENNO, Mme L. GUIEYSSE, J. M. LAHY, L. LAPICQUE, P. LEMOINE, H. LEVY-ULMANN, G. MATISSE, M. MAUSS, H. PIERON, A. PINTO, LECLERC de PULLIGNY, E. RABAUD, A. REY, RIVET, J. ROSTAND, J. SAGERET, F. SARTIAUX, F. SIMIAND, Ph. SOUPAULT, TORAU-BAYLE.

Cette ardeur de prosélytisme n'est pas près de se ralentir. Le triomphe du Front populaire aux élections de mai 1936 semble avoir exalté sans mesure la foi laïque militante. En 1931, la France a célébré dans l'apaisement les noces d'or de l'école républicaine. « Sa victoire sur l'Église, note à ce propos Julien Benda, est de celles qui exigent, pour être stables, qu'on sache paraître les ignorer; c'est ce qu'elle a admirablement compris, en fêtant très discrètement le cinquantenaire de ses lois laïques et en fermant les yeux sur le retour de maint ordre enseignant »[1]. Pareillement, en 1935, la France n'a même pas pris garde au trentième anniversaire de la loi de Séparation. Et Paul Grunebaum-Ballin, le maître-collaborateur d'Aristide Briand, se félicite de cette complète inattention, comme du signe le meilleur que la paix religieuse s'est profondément établie : Briand avait raison de compter sur les gains et la contagion du libéralisme plutôt que sur la contrainte[2].

Voici pourtant qu'une grande levée de rationalistes impatients entend reprendre l'offensive. Les mêmes libres-penseurs d'avant-garde, que Briand eut peine à persuader — et convainquit mal — de ne pas craindre la liberté, se rappellent trop leurs transes, au temps et au lendemain de l'Union sacrée, pour ne pas rouvrir les hostilités contre l'Église. C'est trop peu que le Rassemblement populaire n'ait inscrit dans son programme que le respect de la laïcité. Il la faut renforcer

---

[1] J. BENDA, *Esquisse d'une Histoire des Français dans leur volonté d'être une nation.* (*Revue de Paris,* 1er avril 1932, p. 584).

[2] P. GRUNEBAUM-BALLIN, Rapport général au 52e Congrès national de la Ligue de l'Enseignement (Vichy, 1936), n. 42 de l'*Action laïque,* pp. 381-382.

et faire front pour la lutte suprême. Il s'agit, afin de les rendre « invincibles », de « coordonner les efforts philosophiques et politiques qui se produisent au sein des sociétés d'action laïque, de libre-pensée, dans les sections du Syndicat National des instituteurs, de la Ligue des Droits de l'Homme, dans les grands partis politiques de gauche ». Ainsi s'est constitué le *Front laïque*[1]. Et quoique l'Église n'ait été aucunement mêlée à la bataille électorale, il professe tout haut que « la laïcité doit être le ciment du Front populaire »[2]. La laïcité, c'est-à-dire une doctrine et un esprit de rationalisme universel[3].

« Y a-t-il en France une renaissance de l'anticléricalisme ? » se demande, après le congrès du Front laïque, un rédacteur de *La Vie intellectuelle*[4]. Pour parler plus vrai en allant au fond des choses, il aurait fallu considérer ce congrès dans l'ensemble du mouvement des idées et des faits, dont il se prévaut et qu'il veut accélérer à toute force. On affecte de réclamer la laïcité complète de l'État et la laïcité complète de l'enseignement; on revendique par surcroît la laïcité complète de l'assistance : c'est sous l'inspiration et l'empire d'une philosophie rigoureusement exclusive de toute religion révélée, sinon de toute idée religieuse. Une violente reprise de sectarisme anticlérical n'est certes pas le plus grand risque à craindre; beaucoup

---

[1] Voir *Le Correspondant*, 5 janv. 1936, pp. 105-106; *La Documentation catholique*, 18 avril 1936, col. 994-996.

[2] L'*Action laïque*, bulletin confédéral mensuel de la Ligue de l'Enseignement, janvier 1937, p. 7.

[3] Voir le discours de M. GUERNUT au congrès de Vichy. (L'*Action laïque*, n. 42, p. 401).

[4] N° du 10 février 1937.

plus redoutable, ce laïcisme d'essence totalitaire qui pousse de l'avant, avec un regain de vigueur, son expérience et ses conquêtes. A l'Exposition internationale de 1937, se présente à nous un Centre rural, où ne s'élève point d'église, mais au cœur duquel la Ligue de l'Enseignement, devenue Confédération générale des œuvres laïques, voulut édifier, attenant à l'école, un « Foyer communal d'Éducation et de Loisirs »[1] : dans cette absence et ce remplacement faut-il voir, selon l'espérance de la Libre-Pensée, une image de la France de demain ?

Nul besoin de prolonger la démonstration. Il est clair qu'un rationalisme résolu vise à supplanter universellement catholicisme et catholicité. La rivalité et la lutte se portent sur tous les terrains, jusque dans la zone religieuse la plus réservée. Comme le soulignait à bon droit un théologien[2], en conclusion à la récente et vaste enquête de *La Vie intellectuelle* sur *les raisons actuelles de l'incroyance*, le plus grave n'est pas « la substitution d'un cadre laïque au cadre chrétien, mais la constitution d'un spirituel purement humain en dehors du christianisme ». A la foi chrétienne s'affronte la foi laïque. A la morale chrétienne, la morale laïque. Et l'État laïque, à l'État chrétien[3].

---

[1] L'*Action laïque*, février 1937, pp. 23-25.

[2] M.-J. CONGAR, O. P., *La Vie intellectuelle*, 25 juillet 1935, p. 228. Voir dans la même revue, le 25 juin 1935, la conclusion du colonel A. ROULLET, au nom des laïcs, et, à partir du 10 octobre 1933, tout le dossier de l'enquête.

[3] Ce n'est pas le matérialisme dialectique dont la politique communiste de la main tendue évoque l'opposition de principe au catholicisme, c'est l'idée laïque : « Nous te tendons la main, catholique, ouvrier, employé, artisan, paysan, *nous qui sommes des laïques*, parce que tu es notre frère et que tu es accablé par les

mêmes soucis. » Maurice THOREZ, *Discours radiodiffusé*, 17 avril 1936 (*Dossiers de l'Action populaire*, 10 juin 1936, p. 1343). « Après la victoire » des élections législatives, l'affiche éditée par le Comité central du parti communiste répétait : « Nous t'avons tendu la main, *nous, laïques*, à toi, travailleur catholique. Rien ne te dressera contre nous qu'anime le plus noble idéal de fraternité humaine. La main que nous te tendons, tu ne la repousseras pas. » *L'Humanité*, 5 mai 1936.

De ces déclarations communistes il est intéressant de rapprocher celles de Léon BLUM à la Chambre, le 3 février 1925, sur la question de l'ambassade auprès du Vatican. Il protestait que le parti socialiste n'est pas antireligieux, dissociait du marxisme le matérialisme philosophique, sollicitait les catholiques d'entrer en « nombre croissant » dans les organisations socialistes. Mais il n'en posait pas moins la doctrine socialiste en rivale de la foi de l'Église :

« Tout en étant un parti laïque, nous ne sommes à aucun degré et rien ne nous entraînera à être un parti antireligieux... Il n'y a chez nous, il n'y a en nous aucune tendance, aucune inclination vers l'irréligion systématique, vers l'athéisme systématique... Nous nous refusons à ce qui est, pour nous, une fausse interprétation, une fausse extension du matérialisme historique, tel que Marx l'a défini, et qui tendrait à faire découler logiquement de ce matérialisme historique le matérialisme philosophique et à faire de l'irréligion, de l'athéisme, une forme nécessaire du socialisme... Nous estimons que l'on peut très naturellement et très légitimement être à la fois socialiste et catholique...

« Nous sommes, nous aussi, une organisation internationale, nous sommes une catholicité... Nous prétendons, nous aussi, à la domination spirituelle... Nous aussi, nous essayons de créer quelque chose qui ressemble à une foi, une foi qui repose sur la justice humaine et non pas sur la révélation divine, mais qui dans ses éléments psychologiques ressemble beaucoup à la foi religieuse... Nous aussi, nous faisons du socialisme une règle générale de vie, qui doit gouverner toutes nos pensées, toutes nos actions... Nous aussi comme l'Église catholique, nous avons l'orgueil d'envisager les événements et les choses *sub specie æternitatis*, sous l'aspect de l'éternité. C'est précisément cette pensée d'éternité qui, chez nous, je le dis en passant, explique et justifie profondément certaines tactiques momentanées et particulières... »

Dans la *Documentation catholique* des 9-16 mai 1925, voir col. 1236-1252, les notes qui accompagnent ce discours.

IV

LA QUESTION DU SURNATUREL

C'est la foi laïque dont nous nous proposons d'examiner l'opposition de principe et de doctrine à la foi chrétienne. Quel est-il cet « idéal moral » que l'*Union rationaliste*, entre tant d'autres sociétés de pensée, se met en travail d'élaborer et de promouvoir ? L'autonomie absolue de l'homme est au fondement et commande jusqu'au faîte toute la structure de l'édifice. Le christianisme, au contraire, proclame la souveraineté divine, mais aussi la condescendance infinie qui a fait de l'Homme-Dieu la pierre angulaire du salut humain.

Exactement, nous assistons au conflit de deux Humanismes. D'un côté, l'Humanité faite Dieu, l'Homme libre et déifié, la Cité laïque. De l'autre, le Christ, le chrétien, l'Église : le Christ, Dieu fait homme et Sauveur de tous les hommes; le chrétien, homme divinisé; l'Église, Corps mystique du Christ, immortelle Cité de l'Humanité régénérée. Dogme à dogme, l'Humanisme philosophique contredit le Catholicisme, qui n'est autre que l'Humanisme chrétien intégral. Mais il le plagie en même temps. Après tout, de part et d'autre, c'est notre divinisation qui nous est offerte. L'homme se divinisera-t-il sans

Dieu et contre Dieu ? Ou bien, par Dieu et avec Dieu, dans l'Homme-Christ Jésus ? Il faut choisir.

Une étude comparée des deux doctrines nous fera constater la décevante fiction du plagiat laïque et l'inimitable vérité du dogme chrétien. Mais auparavant un problème se pose, sur lequel se produit l'option première et décisive. La foi laïque nie l'existence du surnaturel. C'est la contradiction essentielle d'où tout le reste suit, par une transposition nécessaire — naturaliste, rationaliste, « humaniste » — de toute la foi chrétienne. Seulement c'est un postulat. Il importe de mettre d'abord en question ce postulat fondamental.

L'*Union rationaliste* reprend et propage le vieux préjugé qui réduit la croyance au surnaturel à la foi aux miracles, et celle-ci, à une naïve crédulité au merveilleux. Nous verrons que le miracle n'est pas seul en cause ni pour lui-même, et qu'il s'agit de tout un monde de lumière et de vie divines, dont le miracle est le signe approprié. Le surnaturel chrétien n'est pas le désordre introduit dans l'univers, mais, par la libéralité gratuite de la Toute-Sagesse et de la Toute-Bonté, un ordre suprême et ineffable, qui couronne, au sommet des mondes, la hiérarchie ascendante de tous les ordres antérieurs. Le surnaturel chrétien n'est pas la subversion de la nature et de la raison, mais, sans injure à la raison, sans diminution de notre nature, une enrichissante révélation de vérité et une surélévation du règne humain au règne de la grâce. Notre surnaturel, dans sa réalité historique et toujours vivante, c'est Jésus-Christ, ce sont les saints, c'est l'Église.

Et sans l'éclat du miracle, mais en un chef-d'œuvre d'éternelle vie supérieur à tous les prodiges matériels, c'est, par la grâce de Jésus-Christ, dans la fraternité des saints, au sein de l'Église, le labeur obscur de ce paysan et de cet ouvrier chrétien, dont nous disions plus haut qu'il s'éclaire, « aux yeux qui voient la Sagesse », des incomparables splendeurs de la charité.

« Vie spirituelle contre vie spirituelle » : ardent défenseur de l'Humanisme philosophique, préoccupé cependant, pour la grandeur de son pays, d'une juste et durable paix religieuse, Georges Guy-Grand nous a jeté ce loyal défi. Il le sait, entre la foi laïque et la foi chrétienne et, partant, entre l'Action laïque, qui veut rationaliser tout l'homme, et l'Action catholique, qui veut tout le christianiser, l'antinomie métaphysique est irréductible. Mais voici tout ensemble un terrain de lutte féconde et d'accord pratique :

> « Vous désirez de saints prêtres, nous souhaitons de sages laïques. Des laïques qui le soient non par propagande et action bruyante, mais simplement par l'exemple. Des laïques qui soient des faits, des foyers de conscience humaine »[1].

Le vif du débat est, en effet, de savoir et d'éprouver qui se fait de l'homme l'idéal vrai, qui peut, au nom de sa foi, efficacement réaliser cet idéal. Nous qui voyons quelle exquise humanité la sainteté catholique épanouit au grand jour ou cache innombrablement dans les plus humbles vies, nous nous rendons compte

---

[1] *Sur la paix religieuse*, pp. 125, 129.

que la raison d'être de cette merveille, c'est le christianisme vécu, l'adhésion de toute l'âme à l'unique Sauveur des hommes.

Et nous attendons à l'œuvre la sainteté laïque. Anxieux plus d'une fois qu'elle ne se raidisse en une armature d'orgueil ou qu'avec blasphème elle ne chavire dans la haine de Dieu, malgré tout nous appelons, loin de l'excommunier, son effort de justice et d'amour; et nous considérons qu'en dépit de son dogme, le succès de cet effort tend à la délaïciser pour la porter à la vraie et totale humanité dans le Christ Jésus. Nulle vertu d'aucun homme, pure de calcul et d'orgueil, n'est étrangère à l'Homme-Dieu.

Or, si l'on peut dire que, sous le rayonnement du Calvaire et son universelle attraction, l'âme humaine est naturellement religieuse, chrétienne et catholique, à plus forte raison les fils de la nation très chrétienne demeurent-ils conviés à l'Évangile par une sympathie native avec le surnaturel chrétien. Déchristianisés en trop grand nombre, mais, à leur insu, troublés et inquiets de manquer du Christ, ils risquent de se former et de poursuivre un mirage mortel, quand le Christ les abreuverait à la source de vie. Mais qu'ils le rencontrent enfin; que, déposant leurs préjugés contre le surnaturel, ils revoient le vrai visage de l'Église : la foi chrétienne donnera consistance à leur idéal d'humanité en l'élevant et le maintenant à son plan véritable, le plan divin.

PREMIÈRE PARTIE

LE MONDE SURNATUREL
SOMMET DES MONDES

CHAPITRE I

LE POSTULAT DE LA FOI LAÏQUE

Aux derniers confins de l'univers, à ces limites inimaginables où l'espace réel expirant soudain donne le vertige de l'immensité divine, la foi laïque apposerait volontiers sur tous les poteaux-frontière l'inscription janséniste du cimetière de Saint-Médard :

De par le Roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

L'intention n'aurait plus rien d'ironique. Trop prompts à se gratifier de manifestations surnaturelles, les Jansénistes dépités visaient à ridiculiser le roi très chrétien pour son prétendu empiétement sur le droit absolu du Tout-Puissant. Dorénavant, au contraire, l'inadmissible ingérence serait le fait de Dieu, non de l'homme, pas seulement en un lieu, mais en tout lieu : c'est sans fausse plaisanterie que le miracle se trouverait proscrit de partout au nom du déterminisme universel.

Apprenons que l'homme est aujourd'hui le roi.

La science l'a fait souverain. Il connaît assez le mécanisme de l'univers et la vie de l'humanité pour dresser contre Dieu même une intangible loi de non-intervention. Tous les miracles sans exception sont à exclure du cours régulier des choses et du libre jeu des actions humaines. La nature comprend la totalité de ce qui existe. Il n'y a point de surnaturel.

I. — La négation rationaliste.

Nul besoin de feuilleter longtemps un recueil de discours laïques ou la collection d'une revue soi-disant d'avant-garde; qu'il nous tombe sous la main telle brochure de la *Ligue des Droits de l'Homme*, de la *Ligue de l'Enseignement* ou de l'*Union rationaliste*; moins encore, qu'à simple lecture de notre journal nous jetions les yeux une seule fois sur l'ordre du jour d'un congrès de Libre-Pensée : invariablement se présente à nous, souvent en forme de contre-anathèmes, un bon lot d'antithèses entre la foi et la raison, la révélation et la science, le dogme et la critique, l'infaillibilité et le libre examen, la superstition et le progrès, les religions du passé et la religion ou l'irréligion de l'avenir, le théisme et l'humanisme — on dit quelquefois le prométhéisme.

Ces lieux communs, plus ou moins savamment exploités, cette cascade d'oppositions, ces *sic et non*, rythmés avec plus ou moins d'art, dépendent originairement du rejet absolu de tout surnaturel. Par habitude invétérée de pensée et de langage, une

négation aussi radicale ne se discute pas. Elle s'impose. Elle réclame d'emblée une irrévocable acceptation. Elle est vraiment vérité sacrée à qui traite de mensonge toute vérité sacrée. Tout est loisible à la raison, sauf de s'enquérir s'il peut exister un ordre de réalités divines, non pas contradictoires, mais supérieures à la raison. Rien ne saurait se soustraire aux investigations de la pensée libre, sinon la maxime sacrosainte qui lui confère, à tous risques et périls, dans la prise de possession de la nature et la conduite de l'humanité, licence illimitée de tout soumettre à son rationalisme impérieux.

Le bannissement du surnaturel concerne plus précisément l'idée et le fait du miracle. Autant dire que surnaturel et miracle sont considérés comme inséparables et pris ordinairement pour synonymes. C'est en ce sens-là qu'on érige en axiome incontestable le principe de la non-existence du surnaturel. Mais ce principe, pour ne viser que le miracle, n'en continue pas moins de contredire et de saper à la base la foi chrétienne. Afin de bien lui assurer désormais la valeur d'un principe premier, on en fait la condition essentielle de la science en même temps que la donnée la plus certaine de l'histoire.

Sans parler de Stuart Mill, reprenant et renforçant la critique de David Hume[1], il semble que Renan, en accord avec Auguste Comte, avec Taine et Littré, avec Marcelin Berthelot, ait prononcé la sentence décisive, passée depuis en chose jugée.

---

[1] Voir J. DE TONQUEDEC, *Introduction à l'étude du merveilleux et du miracle.* (Paris, 1916, pp. 38 et ss., 145 et ss., 447-449).

« La condition même de la science, *dit-il*, est de croire que tout est explicable, même l'inexpliqué... Les sciences historiques ne diffèrent en rien, par la méthode, des sciences physiques et mathématiques : elles supposent qu'aucun agent surnaturel ne vient troubler la marche de l'humanité... De là cette règle inflexible, base de toute critique, qu'un événement donné pour miraculeux est nécessairement légendaire »[1].

« Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une constante expérience que nous bannissons le miracle de l'histoire. Nous ne disons pas : « Le miracle est impossible » ; nous disons : « Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté »[2].

A l'école de Renan, ou bien, plus récemment, sur la foi d'Auguste Sabatier et de Ferdinand Buisson, de Gabriel Séailles et d'Anatole France, aujourd'hui de Léon Brunschvicg et de Charles Guignebert[3], le miracle est si décidément relégué dans l'inexistant que la question même de sa possibilité théorique n'offrirait plus d'intérêt.

II. — Le surnaturel et la critique moderne.

L'histoire ignorerait le surnaturel, pour n'avoir jamais eu à constater le fait du miracle. Sans doute les récits d'événements miraculeux foisonnent dans

[1] RENAN, *Questions contemporaines*[2]. Paris, 1868; la Chaire d'hébreu, pp. 223-224.

[2] RENAN, *Vie de Jésus*[13]. Introduction, p. XCVI.

[3] Au sujet de M. GUIGNEBERT, A. VINCENT constate : « A la base de tous ses raisonnements, se trouve, sinon explicitement formulé, du moins toujours supposé, ce postulat métaphysique, qui relève d'une philosophie et non de l'histoire, à savoir que le surnaturel n'existe pas ». *Le Correspondant,* t. 331, p. 420.

les anciennes littératures et le folklore : dans toutes les civilisations, aux origines surtout, l'historien écoute les plus poétiques légendes; dans toutes les religions il observe une luxuriante floraison de merveilleux. Par la foi religieuse se nouent entre la terre et le ciel des relations permanentes, plus ou moins fréquemment attestées, encouragées et affermies par des prodiges éclatants; apparitions et voix célestes, perturbation et maîtrise des éléments, lointaines prédictions d'avenir, guérisons subites et même résurrections de morts, ce sont événements que nous rapportent, avec une pareille variété et une invraisemblable richesse, les livres sacrés ou les traditions des peuples les plus divers.

La foi laïque en prend acte et tout aussitôt en tire argument. C'est à savoir qu'à travers la trame serrée des phénomènes de la nature et des faits de l'histoire, la croyance au surnaturel a partout brodé les mêmes dessins; et cette universelle et monotone répétition des mêmes miracles[1], cette commune et totale absence d'originalité dispenseraient le critique d'accorder à un système quelconque de faits prétendus divins le privilège d'une considération spéciale, du moment qu'il écarte de prime abord l'historicité de tous les

[1] Dans son *Jésus* (*Bibliothèque de synthèse historique. L'Évolution de l'humanité*, XXIX), Paris, La Renaissance du Livre, 1933, M. GUIGNEBERT écrit, p. 225, en ayant bien soin de souligner : « Toutes les religions qui l'ont voulu ont eu leurs miracles, les *mêmes miracles* ». M. RIVIERE lui réplique : « Voilà qui est vite dit. Mais ne serait-il pas à désirer qu'un « savant sans parti pris » voulût bien en faire la preuve ? Il incombe donc à M. Guignebert, après l'avoir affirmé, d'établir qu'il existe quelque part un phénomène équivalent pour l'ensemble de ses traits au miraculeux dont l'Évangile esquisse le tableau ». *Bulletin de littérature ecclésiastique*, publié par l'Inst. cath. de Toulouse, oct. 1933, p. 156.

universel : en aucun point n'est et ne peut être déchiré le réseau aux innombrables mailles qui enserre les événements du monde. La conception scientifique de l'univers ne laisse pas la moindre place pour une exception quelconque aux lois de la nature. D'un mot, le miracle, c'est l'étonnant et c'est l'extraordinaire. Or, la Science, par ses explications, met fin à nos étonnements et ne nous invite à admirer que l'inviolable régularité du cours des choses. L'idée de miracle lui est complètement étrangère.

Chassée du domaine des sciences, cette idée pourra-t-elle trouver refuge dans la philosophie contemporaine? Bien entendu, la foi laïque contredit ce dernier espoir. Au besoin s'emploierait-elle à nous catéchiser au nom de la souveraine sagesse : elle s'ingénierait à nous convaincre que Dieu n'interrompt point par une sorte de « coup d'État » un ordre éternellement réglé; qu'il ne complique pas de volontés particulières l'unité d'ensemble de son plan providentiel; que, d'ailleurs, des insertions miraculeuses dans la série des faits y surviendraient comme des créations nouvelles et qu'il s'ensuivrait, de proche en proche, à cause de l'interdépendance universelle, la réadaptation, sinon le remaniement complet de tout le dessein divin.

---

n'en est pas moins exclu : « Les habitudes constantes de la nature sont, dit l'auteur, de l'ordre *physique;* l'observation scientifique n'a jamais constaté de faits qui les contredisent sur les points où nous les connaissons vraiment. Elles se présentent donc à l'esprit de l'homme instruit comme des nécessités nullement métaphysiques, mais *pratiques* et pourtant inéluctables ». — Voir la réponse de M. Riviere, *loc. cit.*, pp. 147 et ss.

S'il est une constatation que le spectacle de l'univers nous impose, c'est celle d'une harmonie diversifiée à l'infini mais immuable dans ses lois. Et si nous tenons encore au miracle, c'est à la théorie de l'évolution qu'on nous suggère de nous adresser, car il n'en est pas de plus grand ni de plus naturel que la merveilleuse et incessante transformation qui fait sortir le plus parfait du moins parfait. Une nature prodigieusement féconde, point de surnaturel : telle serait la conclusion de la philosophie aussi bien que de la science. Le surnaturel ne compte désormais que par la place qu'il a longtemps — trop longtemps — usurpée dans les préoccupations humaines. Il ne reste qu'à nous en retracer l'histoire qui se précipite à son déclin.

III. — Histoire rationaliste du surnaturel.

Voici donc que se déroule, cinématographiée à grands traits, une autre légende des siècles.

Aux yeux de l'humanité naissante, les miracles, nous affirme-t-on, remplissent d'abord toute la scène du monde; puis les événements de chaque jour se groupent peu à peu en un ensemble relativement stable, une suite accoutumée, une série familière et attendue d'avance, si bien qu'ils finissent par former comme le fond sans éclat sur lequel se détachent avec un vif relief les événements qui surprennent, étonnent, déconcertent et qui, par conséquent, s'attribuent à des êtres mystérieux.

Plus tard — après combien de millénaires ? — le

génie grec, ami de la contemplation, découvre l'ordre du monde : le départ se fait alors entre les harmonies du cosmos, réservées à la contemplation philosophique, et le merveilleux mythologique des poètes et de la tradition religieuse.

Prodiges et miracles se réfugient et se confinent dans le domaine de la religion. Là le surnaturel biblique l'emporte par son caractère moral sur le surnaturel des cultes païens. A son tour le surnaturel chrétien dépasse l'ancien surnaturel biblique; en revanche, il abandonne dans le monde de la nature tout ce qu'il gagne d'influence dans le monde des âmes, au point que les théologiens eux-mêmes présentent les miracles comme des faits très rares, plutôt extraordinaires et surhumains que contraires aux lois physiques et au cours naturel des choses.

Enfin, à mesure que la science étend ses connaissances et se soumet les forces naturelles, les miracles reculent et s'évanouissent. On nous assure qu'il n'en subsiste provisoirement que par notre ignorance. Viendra le jour où ils auront tout à fait disparu, comme l'éclair, le roulement du tonnerre et les couleurs de l'arc-en-ciel ont cessé, bien avant notre âge scientifique, de faire figure de prodiges. Ainsi se terminera la fortune du surnaturel, ou plus précisément, de la croyance au surnaturel[1].

---

[1] Il y aurait beaucoup à dire sur cette complaisante simplification de l'histoire. Deux seules remarques pour le moment. Au point de départ, avec une prodigalité de merveilleux d'autant moins regardante que son excès même accréditera la présomption de la disparition finale du surnaturel,on assigne aux peuples primitifs la vision d'un univers fantasmagorique, où se joueraient sans cesse des volontés capricieuses. Cette première hypothèse n'est-elle

Mais il n'importe que le surnaturel soit trouvé sans objet, si les miracles que Dieu ne fait point, l'homme les réalise par le pouvoir que la science lui confère sur la nature et par l'effort que sa conscience lui inspire d'accomplir, d'accord avec toute l'évolution de l'humanité, pour le triomphe du bien.

IV. — Examen du postulat rationaliste.

L'homme substitué à Dieu dans la mainmise sur les forces de la nature et la prise de direction du progrès moral : à ce rêve se reconnaît la foi laïque. Son idéal veut que la raison humaine soit souveraine; la conscience humaine, indépendante; la société humaine, organisée librement et scientifiquement par des moyens exclusivement humains. C'est là son dogme, s'il faut qu'elle en ait un, alors pourtant qu'elle fait profession de rejeter tous les dogmes. Et nous voyons combien s'enracine avec ce qu'elle a de plus essentiel le refus de retenir un seul fait miraculeux et d'envisager l'idée de miracle.

---

pas invraisemblable ? Faut-il une bien longue observation pour montrer à l'imagination même la plus naïve le cours habituel de la nature environnante, une marche ordinaire des choses aussi régulière que l'alternance du jour et de la nuit ? A l'extrême opposé, on nous prédit que, devant les progrès de la science, le merveilleux finira par s'éliminer complètement de la scène du monde. Cette exagération en sens contraire est encore plus injustifiée. Il est des miracles, une résurrection, par exemple, qui demeureront, demain comme hier, irréductibles à toute explication naturelle; en pareil cas, il s'agit seulement de vérifier, par la critique des témoignages, l'authenticité des faits.

Mais la question est précisément de savoir si l'élimination du surnaturel résulte d'une critique sérieuse ou d'un parti pris systématique. Sommes-nous en présence d'une conclusion légitime ? ou bien, d'un postulat initial, complaisamment recouvert, par la suite, de prestigieux semblants de démonstration ? Quiconque entend y regarder de près s'aperçoit que la foi laïque n'est fondée que sur un postulat. Le jugement *a priori* porté contre le surnaturel est absolument gratuit et commande tout.

Vous invoquez, pour bannir le miracle, « une constante expérience ». Ce qui est certainement plus constant que votre expérience arbitrairement limitée, c'est votre propre décret de reléguer hors de l'expérience tous les miracles. Mais les faits sont plus irréductibles que l'obstination qui les nie. En voici, à Lourdes par exemple. Des constatations médicales rigoureuses les ont enregistrés. Un homme de science comme le docteur Alexis Carrel — qui n'est pas croyant — déclare intenable « en face des observations que nous possédons aujourd'hui » la théorie de l'inexistence et de l'impossibilité du miracle[1]. En quoi, d'ailleurs,

---

[1] Dr Alexis CARREL, *L'Homme, cet inconnu*, Paris, Plon, 1936, pp. 174-176, texte et note. Le docteur Carrel, prix Nobel de médecine en 1912, déclare savoir que « les miracles sont aussi loin de l'orthodoxie scientifique que la mysticité ». Il rappelle qu' « il a commencé cette étude en 1902, à une époque où les documents étaient rares, où il était difficile pour un jeune docteur, et dangereux pour sa future carrière, de s'occuper d'un tel sujet ». Il accorde que l'ancienne « attitude » d'opposition au miracle « est aujourd'hui encore celle de la plupart des physiologistes et des médecins ». Mais il soutient que « la science doit explorer tout le domaine du réel », et il s'incline devant les faits. Or les faits de guérisons miraculeuses sont établis et s'imposent désormais à la science

votre expérience, même constante, empêche-t-elle des faits qui se présentent comme exceptionnels ? Vous y ajoutez, dites-vous, le témoignage de tous les hommes et de tous les livres consultés par vous. Mais ce témoignage est forcément incomplet, peut-être unilatéral; de quel droit vous flatteriez-vous qu'il exprime la constante expérience de toute l'humanité ?

— Ce sont justement les récits de miracles, précisez-vous, qui nous imposent notre conviction. Car, puisque tous se ressemblent, l'évidente inadmissibilité des uns entraîne l'exclusion des autres. Le crible de la critique n'a jamais pu retenir que des faits naturels mal interprétés ou des faits surnaturels inauthentiques. A bon droit, par conséquent, la critique historique édicte en règle le caractère nécessairement légendaire des faits miraculeux.

— Règle fausse. Ce n'est pas à bon droit que Renan induit de la multitude des miracles reconnus faux ou

---

médicale. Association médicale internationale s'intéressant aux guérisons de Lourdes, archives du Bureau des Constatations, discussion à la Société de médecine de Bordeaux, enquête du Comité Médecine et Religion, de l'Académie de médecine de New-York, les sources de renseignement ne manquent pas.

Le docteur Carrel s'exprime en ces termes : « Le miracle est caractérisé surtout par une accélération extrême des processus de réparation organique. Il n'est pas douteux que le taux de la cicatrisation des lésions anatomiques est beaucoup plus élevé que le taux normal. La seule condition indispensable au phénomène est la prière. Mais il n'est pas besoin que le malade lui-même prie ou qu'il possède la foi religieuse. Il suffit que quelqu'un près de lui soit en état de prière. De tels faits sont d'une haute signification. Ils montrent la réalité de certaines relations, de nature encore inconnue, entre les processus psychologiques et organiques. Ils prouvent l'importance objective des activités spirituelles, dont les hygiénistes, les médecins, les éducateurs et les sociologistes n'ont presque jamais songé à s'occuper. Ils nous ouvrent un monde nouveau ».

apocryphes l'irrecevabilité de tout miracle. Les miracles controuvés, si nombreux soient-ils, n'infirment pas d'avance la réalité historique des faits évangéliques. Origène, déjà, ripostait victorieusement à Celse que les prodiges mensongers d'Apollonius de Tyane ne prouvent rien contre les miracles de Jésus-Christ. Or ceux-ci, qui nous importent seuls, sont de tous les mieux attestés. A s'en débarrasser tout uniment par une généralisation arbitraire, la critique se manquerait à elle-même.

— Mais pourquoi cette exception, à l'avantage des seuls miracles chrétiens ?

— D'évidentes raisons de fait la légitiment et l'imposent. La place du christianisme dans le monde, son œuvre et sa puissance de civilisation, la transcendance reconnue et indéniable de la personne de Jésus-Christ, une abondante et solide information sur les origines chrétiennes, l'authenticité et l'historicité des textes scripturaires, tels sont les principaux motifs de prendre en spéciale considération le surnaturel de l'Évangile.

Spécifions d'ailleurs, pour prévenir tout malentendu, que ce bref exposé des motifs ne postule rien d'autre qu'une introduction ou une reprise d'instance en vue d'un équitable jugement de la cause. Point de traitement privilégié, revendiqué et consenti aux dépens de la science et de l'histoire. La préférence réclamée par le christianisme ne requiert pas de décider d'avance et aveuglément en sa faveur, mais d'être attentif à son signalement historique original et partant à ses titres de créance.

Il n'est rien là que de raisonnable. Encore faut-il

se défaire des idées préconçues et, par exemple, ne point établir pour « base de toute critique » une règle qui rend impossible la critique impartiale des documents chrétiens.

V. — Une métaphysique bornée.

En vérité, ce n'est pas la méthode historique correctement appliquée qui condamne sans distinction et sans examen toutes les relations de miracles, même les plus dignes de foi; c'est une arrière-pensée philosophique[1]. L'inflexible loi qu'objecte Renan ne provient pas des exigences positives de la critique, elle résulte d'une vue systématique de l'ordre de l'univers[2]. Les textes

---

[1] Voir J. de TONQUEDEC. *Introduction à l'étude du Merveilleux et du Miracle*, Paris, 1916. Livre I. Les attitudes philosophiques présupposées à l'étude des faits.

[2] « On disait à Renan, comme à Littré : « La preuve que le Christ était Dieu, ce sont ses miracles », et pour préciser par un trait : « C'est la résurrection de Lazare ou celle du fils de la Veuve de Naïm ». A quoi Littré et Renan répondaient : « Il ne se peut; et les lois de la nature s'opposent à ce que Dieu même ressuscite un mort ».

Mais qu'en savaient-ils? c'est-à-dire : 1° D'où savaient-ils ce qui est « possible » ou « impossible » à Dieu? 2° Comment s'étaient-ils assurés de la fixité des « lois de la nature »? 3° Qu'entendaient-ils par ce mot de « nature »? Ici, comme ailleurs, nous soutenons, nous, qu'aucune opinion préconçue ne saurait prévaloir contre le fait dûment établi. Toute la question est donc de savoir dans quelles conditions le miracle a eu lieu. Et si ces conditions nous obligent d'en reconnaître l'authenticité, ce que nous pouvons uniquement prétendre, c'est que nous ne comprenons pas, nous ne nous expliquons pas le fait, notre science ne nous en rend pas compte; mais nous n'avons pas, *scientifiquement*, le droit de le nier, pas plus que nous ne l'avons, *métaphysiquement*, de réduire la puissance de Dieu à ce qu'il en peut entrer dans notre intelligence..., pas plus que nous ne l'avons, *logiquement*, de répondre à la question par la question.

et les faits de l'Évangile sont sollicités et forcés de cadrer avec une certaine conception du monde. Celle-ci a beau se prétendre scientifique, elle s'avère bel et bien métaphysique, quand ce ne serait que par son exclusivisme à l'égard du surnaturel.

Certes, au point de vue des savants et dans leur domaine propre, il ne saurait être question de l'action imprévue de causes transcendantes. La science expérimentale a le droit de circonscrire le champ de son observation, afin d'en pouvoir schématiser les résultats avec une précision mathématique. Spectatrice des phénomènes naturels, divinatrice et peu à peu maîtresse de leurs lois, elle se représente valablement le monde comme déroulant ses événements selon un déterminisme absolu[1]. Mais c'est une simplification de la réalité dont il ne faut pas être dupe.

Pour connaître, prévoir et s'assujettir les phénomènes physiques, chimiques, biologiques, l'expérimentation

---

C'est ce que font cependant les Renan et les Littré, quand ils disent qu'un « miracle » ne saurait prouver Dieu, attendu qu'ils n'ont jamais vu, eux, Littré et Renan, de « miracle ». F. BRUNETIERE, *Discours de Combat,* Nouvelle série, 11e édition, Paris, Perrin, p. 185 en note.

[1] Représentation valable, non pourtant, même en Physique, strictement conforme aux faits. Un grand physicien, le prince Louis de BROGLIE, constate : « La Physique, c'est-à-dire la science de la matière inerte, paraissait la citadelle du déterminisme, et même les adversaires de cette doctrine semblaient disposés à lui abandonner complètement ce domaine. Et, cependant, les théories les plus récentes que les physiciens ont dû adopter, presque contre leur gré, pour expliquer les faits expérimentaux, tendent non pas à renoncer entièrement au déterminisme en Physique (j'ai déjà dit que l'existence même d'une science physique ne le permettrait pas), mais à ne plus le regarder comme rigoureux et universel, à lui imposer des limites ». *La Crise du Déterminisme dans la Physique actuelle.* (*Le Correspondant,* 10 juin 1931, pp. 773-774).

les isole de l'influence troublante de la liberté humaine : est-ce à dire que la liberté humaine n'existe pas ou que la science la nie ? Nullement, mais la science a besoin de délimiter exactement son objet et d'exclure de ses calculs l'éventuelle intervention de la liberté. C'est de même façon que toute intervention surnaturelle lui est inconnue. La science n'autorise pas plus la négation du miracle que celle de la liberté. Si l'on emporte de la science, pour y enfermer l'univers, une conception déterministe inconciliable avec la possibilité du miracle, on a d'avance emprisonné sa propre intelligence dans le cercle d'une métaphysique bornée.

A plus forte raison l'intelligence est-elle captive, si le préjugé d'un monde sans surnaturel, au lieu de provenir du culte exclusif de la science, s'est imposé de prime abord à la science, bénévole servante d'une philosophie d'incrédulité.

Les maîtres eux-mêmes n'ont pas toujours l'entière indépendance d'esprit dont on se plaît à leur faire crédit : le panthéisme idéaliste que professe Renan, sur le tard de sa vie, en son curieux *Examen de conscience philosophique*, date en réalité de ses premières études d'exégèse; semblablement Taine donne sa foi, dès ses années de jeunesse, à une métaphysique panthéiste et il ne cessera de s'en inspirer[1]. Quant à Haeckel, dont les livres bénéficièrent en Allemagne, en Angleterre et en France d'une propagande et d'une influence imméritées, comme Taine il place son

---

[1] Voir Victor GIRAUD, *L'Évolution religieuse de Taine*. A propos de son centenaire. (*Correspondant*, t. 311, p. 19 et ss)..

monisme sous le patronage de Spinoza. Ces options philosophiques sont d'autant plus remarquables qu'elles émanent d'écrivains qui mettent la Science au-dessus de tout, attendent d'elle la solution de toutes les énigmes, aspirent à une formule unique contenant l'explication de l'univers. Dans leur esprit, panthéisme, déterminisme et scientisme sont étroitement liés.

Et lorsque la science, soumise à son tour à la critique, n'a plus dissimulé aux philosophes la contingence de ses lois ni aux savants la valeur approximative, et dès lors toujours revisable, de ses formules, de ses symboles, de ses théories, il est tombé des chaires officielles d'étranges exhortations à conjurer la déroute du scientisme :

> « Tant qu'on peut craindre une réaction religeuse contre l'esprit laïque, il faut maintenir à tout prix l'idée de la valeur de la science »[1].

Ce mot d'ordre est le clair aveu d'un irréductible parti pris.

En histoire des religions — cet arsenal d'élection de la foi laïque, — en sociologie — cette nouvelle révélation prônée par la libre-pensée, — il n'est pas rare d'apercevoir derrière les prétentions scientifiques une philosophie résolument hostile au surnaturel. Selon M. Durkheim,

> « ce doit être pour la science des religions un principe, que la religion n'exprime rien qui ne soit dans la nature; car il n'y a science que des phénomènes naturels »[2].

---

[1] Frédéric RAUH, à la Sorbonne. Cité par AGATHON, *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, p. 86.
[2] DURKHEIM, *Formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 98.

Toujours la même affirmation. Toujours la même pétition de principe. On pose d'abord en axiome que les faits religieux n'ont rien qui les différencie des autres et qu'ils doivent s'expliquer uniquement par des causes naturelles. Voilà précisément le vif du problème. L'origine purement naturelle de toutes les religions est une hypothèse; l'existence d'une religion surnaturelle est l'autre terme de l'alternative : ce n'est qu'après une impartiale discussion des faits qu'il faudrait décider si toute religion est naturellement et rationnellement explicable, ou si, au contraire, ici et là quelque chose dépasse le pouvoir de la nature et la puissance de l'homme.

Le croyant qui philosophe sur l'histoire des religions accepte cette discussion des faits, il examine l'hypothèse naturaliste. Combien moins libérale et peu scientifique la disposition d'esprit de l'incroyant qui repousse d'emblée l'hypothèse du surnaturel. De ce premier postulat tout suit, comme d'un vice originel : le surnaturel une fois déclaré inexistant, on n'en peut découvrir partout que de fausses apparences; la religion chrétienne se ramène sans difficulté au niveau humain des autres religions; et le procédé commode de l'évolution sert à décrire la courbe conjecturale du progrès religieux de l'humanité. C'est ainsi que l'imagination, fascinée par sa propre ingéniosité, filme et truque l'histoire : elle reconstitue les formes élémentaires de la religion, montre l'élévation graduelle des idées et des croyances, raconte la genèse, le développement et le déclin de la foi au surnaturel. Il ne faut plus que prédire la disparition définitive des miracles et l'irréligion de l'avenir.

Plus de miracles ? Plus de révélation surnaturelle ? Une évolution religieuse où n'entrent en jeu que des facteurs naturels et humains ? Pour les critiques de l'école de Renan, pour les sociologues de l'école de Durkheim, nous convenons que c'est l'inévitable résultat de toute recherche. Mais pourquoi ? Parce que l'on a décrété, avant l'enquête, l'impossibilité d'une autre solution. Parce que l'hypothèse naturaliste, arbitrairement destinée à s'annexer tous les faits, s'est présentée dès l'abord comme un principe absolu qui n'a pas besoin de démonstration. Le postulat de la foi laïque a dicté par avance la méthode, les thèses et les conclusions, dont elle se prévaut contre le surnaturel.

*
* *

C'est un postulat illégitime.

Il n'est pas vrai que l'histoire se fonde sur une induction valable pour rejeter comme légendaire tout fait miraculeux; et donc, antérieurement et préjudiciablement à l'étude des textes et des faits, le critique n'a pas le droit de nier radicalement la réalité ou le caractère surnaturel des miracles de l'Évangile.

Il n'est pas vrai qu'en ne retenant dans son domaine que les faits expérimentalement expliqués ou naturellement explicables, la science proprement dite prenne position contre l'existence du surnaturel; elle n'en a pas plus le dessein qu'elle ne songe, en réduisant artificiellement ses expériences aux facteurs régis par le déterminisme, à contredire l'existence de la liberté.

Il n'est pas vrai que l'idée de miracle, laissée par la science hors de son objet, ne saurait prendre place, en philosophie, dans une conception générale du monde, acceptable à la pensée contemporaine. Supposez que l'éternelle Pensée divine, dans sa sagesse toute-puissante, ait disposé un ordre surnaturel pour le couronnement de l'œuvre créatrice; cet ordre surnaturel, providentiellement signalé par le miracle, ne viendrait introduire aucun désordre mais parfaire l'harmonie au sein de l'ordre universel.

En dépit du naturalisme et du métaphysique veto de la foi laïque, la question du surnaturel et du miracle, raisonnablement abordable en théorie et pratiquement posée par les faits, reste ouverte. Nous allons voir qu'elle engage le plus haut et le plus passionnant des problèmes.

> « A l'humanité de se demander, adjure M. Bergson, si elle veut vivre seulement, ou fournir en outre l'effort nécessaire pour que s'accomplisse, jusque sur notre planète réfractaire, la fonction essentielle de l'univers, qui est une machine à faire des dieux »[1].

Cette finale, conçue et exprimée dans la logique de l'*Évolution créatrice*, peut se transcrire en termes de foi laïque ou se tourner en langage chrétien. Accordant à la finalité de l'univers celle du miracle, nous préciserons : l'humanité, chef-d'œuvre des perfections visibles, ne réalise-t-elle pas, au delà de toute idée et de toute espérance, son inaccessible et impérissable rêve, si la faveur de Dieu la surélève dans un monde surnaturel, sommet des mondes ?

---

[1] H. BERGSON, *Les deux sources de la Morale et de la Religion.* (Paris, Alcan, finale, p. 343).

CHAPITRE II

L'HYPOTHÈSE DU SURNATUREL

A tout postulat gratuit il est loisible d'opposer le postulat contraire. Est-ce à dire qu'après avoir reproché à la foi laïque sa négation préalable du surnaturel, nous allons sacrifier, en sens inverse, au même vice de méthode, dresser à la hâte, en face du préjugé rationaliste, un préjugé surnaturaliste de théologien ? En aucune sorte.

Comme l'a justement noté un spécialiste de l'étude comparée des religions, il ne se rencontre pas des théologiens « pour affirmer a priori l'existence du miracle ou du surnaturel ». Ce n'est pas une certitude dogmatique, c'est « une *pure possibilité* du miracle » qui s'envisage au point de départ de la discussion. Et le même historien ajoute avec non moins de raison :

> « Quand on reste décidé à n'admettre comme surnaturel aucun fait sans preuves péremptoires, pareil présupposé, on en conviendra, élargit seulement l'esprit : il le rend plus apte à enregistrer toutes les combinaisons que peut présenter la réalité, sans entraîner aucun abandon des droits de la critique »[1].

[1] H. Pinard de la Boullaye, *L'Étude comparée des religions* T. II, Paris, 1925, p. 86, note 1.

Au lieu donc d'écarter arbitrairement l'hypothèse du surnaturel, il s'agit de l'examiner sans parti pris. Peut-être saisirons-nous dans une vaste vue d'ensemble sa haute convenance rationnelle. Peut-être suffit-il de ne point la rejeter par principe pour ne plus répugner à son éventuelle réalisation.

I. — Notion catholique du surnaturel.

C'est un fait que la croyance au surnaturel a obtenu et conserve encore dans la masse de l'humanité non seulement l'approbation instinctive des peuples enfants, mais, à tous les degrés de civilisation, même parmi les savants et les philosophes modernes, le consentement réfléchi des âmes religieuses.

Qu'elle ait été la source d'innombrables erreurs et qu'alimentée par la superstition, elle ait prodigué les faux miracles à travers les phénomènes de la nature et les événements de l'histoire, personne ne songe à le contester. Mais qu'elle ne jaillisse que de l'ignorance des causes naturelles et du pouvoir incontrôlé de l'imagination; qu'elle ne se soit jamais entretenue que de faits imaginaires ou bien naturellement explicables, s'ils étaient réels; qu'elle ne puisse absolument pas coexister avec une représentation rationnelle du système de l'univers, il ne faut pas l'avancer précipitamment.

Des maîtres de la science expérimentale, de la critique historique et de la spéculation philosophique ne se trouvent amenés, ni par la méthode ni par les résultats de leurs travaux, à un désaccord entre les

démonstrations de la science et l'intime conviction de leur foi. Ces maîtres témoignent que le progrès scientifique ne subordonne pas au dogme du surnaturel impossible la légitime liberté de la recherche et la scrupuleuse probité des conclusions obtenues. Ils sont la preuve vivante que nul n'est contraint de sacrifier quoi que ce soit de la révélation chrétienne, pour adopter sans restriction ni réticence tout ce que les découvertes modernes nous ont dévoilé des lois de l'univers[1].

C'est un autre fait que les notions de naturel et de surnaturel, analysées à fond, s'harmonisent entre elles dans la doctrine catholique pour la plus sereine satisfaction de l'esprit.

Auguste Sabatier se félicite que la piété religieuse inaugurée par la conscience filiale du Christ repousse, plus radicalement encore que la dialectique d'un Spinoza ou d'un Hegel, « la vieille et mortelle antithèse du naturel et du surnaturel ». Cette antithèse, inhérente aux systèmes luthérien et calviniste de la justification, est aussi étrangère aux théologiens catholiques dans leur conception générale du monde que dans la psychologie de la grâce. Ce n'est pas chez eux que se rencontre un dualisme quelconque entre la création naturelle et l'action surnaturelle.

Le naturel, à leur point de vue, c'est l'ensemble des perfections, des énergies et des exigences d'activité de la nature. Le surnaturel, c'est ce qui élève la nature au-dessus d'elle-même, c'est-à-dire au-dessus des biens

---

[1] Voir *Le Sentiment religieux et la Science*. Enquête auprès des membres de l'Académie des Sciences par Robert de Flers, de l'Académie française, Directeur du *Figaro*. (Éd. *Spes*, Paris, 1928).

réclamés par sa constitution intrinsèque, les nécessités de son développement et la réalisation de sa fin. Mais le surnaturel ne renverse pas la nature, il la dépasse; il ne lui enlève rien, il la perfectionne; il ne la contredit pas, il l'exalte.

La comparaison qui fait entendre le mieux cette intime association aboutissant à l'épanouissement d'une réalité supérieure, c'est que le surnaturel est, pour ainsi dire, greffé sur la nature. Qu'il plaise au Créateur, au lieu de laisser l'homme dans son ordre de perfection naturelle, de l'établir par faveur dans l'ordre surnaturel; la vie de la grâce qu'il daignera lui communiquer soulèvera la nature et les facultés humaines, sans aucune diminution de leur être et de leur activité, jusqu'à un monde de connaissance et d'amour vraiment divin. Car le surnaturel proprement dit englobe tout un monde, aussi réel et ineffablement plus beau que le monde de l'esprit et de la matière, touchant à l'âme et la divinisant comme l'esprit touche à la matière et en spiritualise les aspects.

Il n'est donc pas question de méconnaître que l'univers visible forme un système lié dans toutes ses parties, mais le problème se pose de savoir si cet univers se couronne dans une harmonie plus vaste et sublime, dont l'existence sera certifiée, en temps et lieu, selon la disposition de la souveraine Sagesse, par la voie et sous la garantie du miracle. Ainsi, l'hypothèse du surnaturel ouvre, au-dessus des horizons de la nature et sans en troubler les lignes, des perspectives immenses. Et le miracle, loin d'apparaître comme une subite et fantasque rupture de l'unité d'ensemble, s'envisage assez exactement à la manière d'une interférence

providentielle du monde surnaturel et du monde naturel, mais qui brille, celle-là, comme la lumière révélatrice d'un ordre transcendant.

Renan écrit dans ses *Études d'histoire religieuse* :

> « J'entends ici par surnaturel le *miracle*, c'est-à-dire un acte particulier de la Divinité, venant s'insérer dans la série des événements du monde physique et physiologique, et dérangeant le cours des faits en vue d'un gouvernement spécial de l'humanité »[1].

Renan tient à cette définition. Il a soin de la rappeler « pour écarter, dit-il, tout malentendu »[2].

Il y revient toujours[3]. Il l'a mise en circulation. Auguste Sabatier et Ferdinand Buisson, Gabriel Séailles et Anatole France l'ont adoptée[4]. De près ou de loin, disciples et docteurs de la foi laïque la lui empruntent. Mais ne tend-elle pas à fausser, en l'apetissant, une conception très élevée ?

Miraculeux n'est pas synonyme de surnaturel. Le grave défaut de cette synonymie trop usuelle, c'est précisément de masquer l'existence possible d'un monde supérieur, où le miracle prendrait sa raison

---

[1] RENAN, *Études d'histoire religieuse*, 2e éd., Paris, 1857. Les historiens critiques de Jésus, p. 138, fin de la note de la page précédente.

[2] *Ibid.*, p. 206, note 1.

[3] *Vie de Jésus*, 13e éd., Paris, 1867, Introduction, p. XCVI; *Questions contemporaines*, 2e éd., Paris, 1868, La chaire d'hébreu, pp. 223-225; *Feuilles détachées*, 2e éd., Paris, 1892, Examen de conscience philosophique, pp. 402-404.

[4] A. SABATIER, *Esquisse d'une philosophie de la religion*, 9e éd. Paris, Fischbacher, pp. 69-71. — F. BUISSON, *La Religion, la Morale et la Science*, Paris, Fischbacher, 1904, pp. 212-213. — A. FRANCE, *Le Jardin d'Épicure*, Paris, 1897, p. 209. — G. SEAILLES, *Les affirmations de la conscience moderne*, Paris, 1904, p. 33.

Au lieu donc d'écarter arbitrairement l'hypothèse du surnaturel, il s'agit de l'examiner sans parti pris. Peut-être saisirons-nous dans une vaste vue d'ensemble sa haute convenance rationnelle. Peut-être suffit-il de ne point la rejeter par principe pour ne plus répugner à son éventuelle réalisation.

I. — Notion catholique du surnaturel.

C'est un fait que la croyance au surnaturel a obtenu et conserve encore dans la masse de l'humanité non seulement l'approbation instinctive des peuples enfants, mais, à tous les degrés de civilisation, même parmi les savants et les philosophes modernes, le consentement réfléchi des âmes religieuses.

Qu'elle ait été la source d'innombrables erreurs et qu'alimentée par la superstition, elle ait prodigué les faux miracles à travers les phénomènes de la nature et les événements de l'histoire, personne ne songe à le contester. Mais qu'elle ne jaillisse que de l'ignorance des causes naturelles et du pouvoir incontrôlé de l'imagination; qu'elle ne se soit jamais entretenue que de faits imaginaires ou bien naturellement explicables, s'ils étaient réels; qu'elle ne puisse absolument pas coexister avec une représentation rationnelle du système de l'univers, il ne faut pas l'avancer précipitamment.

Des maîtres de la science expérimentale, de la critique historique et de la spéculation philosophique ne se trouvent amenés, ni par la méthode ni par les résultats de leurs travaux, à un désaccord entre les

démonstrations de la science et l'intime conviction de leur foi. Ces maîtres témoignent que le progrès scientifique ne subordonne pas au dogme du surnaturel impossible la légitime liberté de la recherche et la scrupuleuse probité des conclusions obtenues. Ils sont la preuve vivante que nul n'est contraint de sacrifier quoi que ce soit de la révélation chrétienne, pour adopter sans restriction ni réticence tout ce que les découvertes modernes nous ont dévoilé des lois de l'univers[1].

C'est un autre fait que les notions de naturel et de surnaturel, analysées à fond, s'harmonisent entre elles dans la doctrine catholique pour la plus sereine satisfaction de l'esprit.

Auguste Sabatier se félicite que la piété religieuse inaugurée par la conscience filiale du Christ repousse, plus radicalement encore que la dialectique d'un Spinoza ou d'un Hegel, « la vieille et mortelle antithèse du naturel et du surnaturel ». Cette antithèse, inhérente aux systèmes luthérien et calviniste de la justification, est aussi étrangère aux théologiens catholiques dans leur conception générale du monde que dans la psychologie de la grâce. Ce n'est pas chez eux que se rencontre un dualisme quelconque entre la création naturelle et l'action surnaturelle.

Le naturel, à leur point de vue, c'est l'ensemble des perfections, des énergies et des exigences d'activité de la nature. Le surnaturel, c'est ce qui élève la nature au-dessus d'elle-même, c'est-à-dire au-dessus des biens

---

[1] Voir *Le Sentiment religieux et la Science*. Enquête auprès des membres de l'Académie des Sciences par Robert de Flers, de l'Académie française, Directeur du *Figaro*. (Éd. *Spes*, Paris, 1928).

réclamés par sa constitution intrinsèque, les nécessités de son développement et la réalisation de sa fin. Mais le surnaturel ne renverse pas la nature, il la dépasse; il ne lui enlève rien, il la perfectionne; il ne la contredit pas, il l'exalte.

La comparaison qui fait entendre le mieux cette intime association aboutissant à l'épanouissement d'une réalité supérieure, c'est que le surnaturel est, pour ainsi dire, greffé sur la nature. Qu'il plaise au Créateur, au lieu de laisser l'homme dans son ordre de perfection naturelle, de l'établir par faveur dans l'ordre surnaturel; la vie de la grâce qu'il daignera lui communiquer soulèvera la nature et les facultés humaines, sans aucune diminution de leur être et de leur activité, jusqu'à un monde de connaissance et d'amour vraiment divin. Car le surnaturel proprement dit englobe tout un monde, aussi réel et ineffablement plus beau que le monde de l'esprit et de la matière, touchant à l'âme et la divinisant comme l'esprit touche à la matière et en spiritualise les aspects.

Il n'est donc pas question de méconnaître que l'univers visible forme un système lié dans toutes ses parties, mais le problème se pose de savoir si cet univers se couronne dans une harmonie plus vaste et sublime, dont l'existence sera certifiée, en temps et lieu, selon la disposition de la souveraine Sagesse, par la voie et sous la garantie du miracle. Ainsi, l'hypothèse du surnaturel ouvre, au-dessus des horizons de la nature et sans en troubler les lignes, des perspectives immenses. Et le miracle, loin d'apparaître comme une subite et fantasque rupture de l'unité d'ensemble, s'envisage assez exactement à la manière d'une interférence

providentielle du monde surnaturel et du monde naturel, mais qui brille, celle-là, comme la lumière révélatrice d'un ordre transcendant.

Renan écrit dans ses *Études d'histoire religieuse* :

> « J'entends ici par surnaturel le *miracle*, c'est-à-dire un acte particulier de la Divinité, venant s'insérer dans la série des événements du monde physique et physiologique, et dérangeant le cours des faits en vue d'un gouvernement spécial de l'humanité »[1].

Renan tient à cette définition. Il a soin de la rappeler « pour écarter, dit-il, tout malentendu »[2]. Il y revient toujours[3]. Il l'a mise en circulation. Auguste Sabatier et Ferdinand Buisson, Gabriel Séailles et Anatole France l'ont adoptée[4]. De près ou de loin, disciples et docteurs de la foi laïque la lui empruntent. Mais ne tend-elle pas à fausser, en l'apetissant, une conception très élevée ?

Miraculeux n'est pas synonyme de surnaturel. Le grave défaut de cette synonymie trop usuelle, c'est précisément de masquer l'existence possible d'un monde supérieur, où le miracle prendrait sa raison

---

[1] RENAN, *Études d'histoire religieuse*, 2e éd., Paris, 1857. Les historiens critiques de Jésus, p. 138, fin de la note de la page précédente.

[2] *Ibid.*, p. 206, note 1.

[3] *Vie de Jésus*, 13e éd., Paris, 1867, Introduction, p. XCVI; *Questions contemporaines*, 2e éd., Paris, 1868, La chaire d'hébreu, pp. 223-225; *Feuilles détachées*, 2e éd., Paris, 1892, Examen de conscience philosophique, pp. 402-404.

[4] A. SABATIER, *Esquisse d'une philosophie de la religion*, 9e éd. Paris, Fischbacher, pp. 69-71. — F. BUISSON, *La Religion, la Morale et la Science*, Paris, Fischbacher, 1904, pp. 212-213. — A. FRANCE, *Le Jardin d'Épicure*, Paris, 1897, p. 209. — G. SEAILLES, *Les affirmations de la conscience moderne*, Paris, 1904, p. 33.

d'être. Coupé de sa relation morale et spirituelle avec une harmonie plus haute, réduit à ses proportions physiques et, pour ainsi dire, à l'état de pièce détachée, le miracle n'est plus qu'un brutal démenti aux lois de la nature, une façon de coup d'État céleste visant à transformer en régence dictatoriale le régulier et libre régime des affaires humaines. On commence : « acte *particulier* de la divinité », on enchérit : « *dérangeant* le cours des faits », on achève : « en vue d'un gouvernement *spécial* de l'humanité »; tous les termes sont calculés pour faire saillir l'opposition avec l'idée d'une Providence générale que volontiers l'on tolérerait.

Il est bien clair que cette notion du miracle, abaissée et mesquine, se laisserait apparenter sans peine aux conceptions cosmologiques et théologiques les plus enfantines. Elle a besoin de rectification. Le miracle doit être rétabli et considéré à sa vraie place dans l'ensemble de l'œuvre divine. Il ne se caractérise pas comme la brusque substitution d'une volonté particulière aux lois générales qui régissent le monde, mais comme un élément d'exécution et la manifestation visible d'un plan providentiel concernant la fin suprême de l'homme et de l'humanité. Ce n'est pas un événement accidentel, sans signification et sans lien; avec le relief d'un fait extraordinaire qui s'impose à l'attention religieuse, il traduit dans le domaine de la matière ou de l'esprit une intention divine ordonnée à un dessein de bonté infinie[1].

S'il existe un ordre surnaturel, dont se parfait, au

[1] Voir J. DE TONQUEDEC, *loc. cit.*, pp. 197 et ss., 443-446; J. WEHRLE, *Sous la lumière du Christ. Perspectives*. Paris, 1934. Chap. I. Le miracle et l'adoption filiale, pp. 15 et ss.

sein de l'univers matériel, la sublime destinée de l'être raisonnable et libre, cet ordre a ses lois non moins éternellement fixées que celles de la nature, et le fait miraculeux n'aura rien d'arbitraire quand il imprimera dans la trame de l'histoire le signe du surnaturel. Il n'est pas inconcevable que notre humanité soit susceptible d'une vie supérieure participant à la nature divine, ni qu'elle y soit appelée en effet et surélevée par la toute-puissance de Dieu. Mis en relation avec cette vie supérieure, regardé comme l'indice et la preuve d'un ordre surnaturel et divin, en quoi le miracle choquerait-il notre raison ? en quoi ressemblerait-il à un capricieux dérangement du cours naturel des forces physiques et des événements humains ?

II. — Le monde surnaturel, sommet des mondes.

Nous sommes au cœur du débat.

On se complaît à nous représenter le miracle comme la pierre de scandale que doit éviter la philosophie même spiritualiste et qui fait broncher la théologie. Accordons-le, si l'on s'est enfermé « en vase clos » avec tout le système du monde, et si, ne regardant qu'aux transformations de l'énergie matérielle, on s'hynoptise tellement sur l'évolution cosmique qu'on en perd de vue les réalités morales et spirituelles, le miracle fera toujours figure de désordre et de despotique coup d'État.

Mais si, d'un point de vue philosophique indépendant, nous considérons la hiérarchie ascendante des

réalités naturelles; si, parvenus au sommet, nous savons non seulement apprécier la dignité de l'âme humaine, capable d'intelligence et d'amour, mais reconnaître à la Sagesse divine et à l'Amour infini le droit de lui ouvrir des perspectives insoupçonnables de lumière, de grâce et de béatitude; alors l'événement miraculeux, d'ailleurs tout exceptionnel, ne semblera pas à rejeter comme une intrusion anormale et déraisonnable, il faudra l'accueillir sans parti pris comme la seule indication appropriée à la révélation d'un ordre nouveau, l'ordre surnaturel. Nécessaire pour manifester cet ordre de vérité et de vie divines, le miracle peut fort bien, dans une synthèse grandiose, s'accorder avec la philosophie, non pas positiviste, mais la plus positive.

Auguste Comte, en sa classification des sciences, a fait ressortir comment la complexité croissante des phénomènes plus élevés est conditionnée par les lois plus générales de la catégorie naturelle précédente. Conditionnée, remarquons-le, mais point expliquée tout entière.

> « En passant des études inorganiques aux études purement biologiques, on sent, avec une énergique évidence, dit Comte, que l'existence matérielle éprouve alors un immense accroissement nouveau, très supérieur aux deux degrés essentiels d'extension successive qu'elle avait déjà reçus »[1].

En effet, le passage de la matière inerte à la vie paraît bien s'accomplir par l'introduction d'une « forme matérielle » originale. La vie baigne dans le milieu

[1] A. Comte, *Cours de philosophie positive*, 3[e] éd., Paris, 1869, t. VI, p. 703-704.

nourricier qu'elle doit trouver autour d'elle, mais aussi elle en détache puissamment son existence indépendante : l'être vivant a spontanément le secret de commander à la nature inférieure en se soumettant à ses lois; c'est tout ensemble en s'y mêlant et les dominant qu'il utilise à ses fins les phénomènes physico-chimiques; de plus, il fait entrer dans son cycle d'évolution les éléments matériels et les y renouvelle incessamment. Ainsi, au sein même de la dépendance cosmique universelle, chaque individu constitue un petit monde à part d'une durée éphémère, et l'ensemble des espèces végétales et animales forme, avec une durée indéfinie, deux règnes subordonnés l'un à l'autre, mais l'un et l'autre bien supérieurs au règne minéral.

De la vie à la pensée « l'accroissement » est plus grand encore et pour ainsi dire incommensurable.

> « De tous les corps ensemble, écrit Pascal, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible et d'un autre ordre ».

Non toutefois que « la distance des corps aux esprits » soit, au plein sens du mot, « infinie ». Il faut laisser au spiritualisme exagéré des Cartésiens l'abîme dont ils séparent le monde corporel et le monde des âmes. En l'homme la matière et l'esprit sont substantiellement unis; de toutes les perfections des existences inférieures il est le résumé vivant et conscient, et elles montent avec lui au point culminant de la nature entière. Chef-d'œuvre unique, abrégé du monde, nœud de la création, trait d'union du visible et de l'invisible, l'homme ennoblit, mais par là-même dépasse, l'univers matériel dont il fait partie. Engagé

par son corps dans les étroites limites du temps et de l'espace, il domine de sa pensée l'univers qui l'écrase, et il s'enlève par les facultés supérieures de son âme jusqu'aux horizons sans bornes de l'éternel et de l'infini. Étonnante grandeur de l'homme. Mais cette grandeur, Pascal nous la montre encore plus étonnamment exaltée :

> « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle... De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel »[1].

Cet ordre surnaturel il faut le concevoir comme une perfection ineffable, au-dessus des forces et des exigences de toutes les créatures, qui vient par la faveur divine couronner magnifiquement l'œuvre de la création. Le règne de la charité ou de la grâce, la participation réelle à la nature de Dieu, l'élévation de l'humanité à des vérités et des vertus inaccessibles aux efforts humains, c'est tout un monde d'harmonies supérieures se superposant à la hiérarchie des divers ordres naturels. Mais cet accroissement vraiment sans mesure et sans précédent n'a nullement pour condition le bouleversement de la nature et la subversion de la raison. La grâce ne détruit pas la nature en venant s'y greffer. Supposez que notre nature spirituelle, capable de connaître et d'aimer et réceptive en tant que telle d'une communication de la vie divine, obtienne ce suprême don du Créateur et s'épanouisse, avec des yeux et un cœur nouveaux, à la connaissance

---

[1] *Pensées*, éd. Brunschvicg, 793.

et à l'amour surnaturels : l'homme ne cesse pas d'être homme pour être devenu enfant de Dieu; l'humanité n'est pas amoindrie, mais enrichie et grandie d'infinie noblesse.

Encore faut-il une révélation dûment accréditée pour nous instruire de notre vocation surnaturelle. Le règne humain ne sera pas rehaussé par la Bonté toute-puissante en un règne humano-divin, sans que cette transfiguration, invisible à nos sens, de l'histoire et de la vie des hommes s'atteste par une lumière constatable dans le champ des réalités que nous percevons. De là le miracle : miracle intellectuel, miracle moral, miracle physique. Un événement extraordinaire et divin frappera notre attention dans le domaine sensible pour nous assurer des vérités du monde surnaturel. Comment appeler désordre le fait qui nous signifie un ordre supérieur ?

Et n'est-il pas entendu, qu'étant exceptionnel et ne consistant pas en une vaine ostentation de puissance, il ne change ni ne trouble les lois générales de l'univers matériel ? Des signes dans le ciel, des miracles pour des miracles, le Christ les refuse à l'incrédulité des Pharisiens. Le christianisme, du moins, présentera à la critique impartiale, au lieu d'une fantasmagorie d'absurdes prodiges, des signes de divinité d'un éclat caractéristique, tout à l'image de la doctrine de sagesse et de salut avec laquelle ils font corps.

III. — Convenance du miracle dans l'ordre universel.

Cependant, peut-être semblera-t-il que le miracle, théoriquement justifiable au point de vue du surnaturel chrétien, demeure, au point de vue naturel, un phénomène sans analogue. Il n'en est rien. De nombreuses analogies se présentent. Dans la hiérarchie des réalités naturelles, tout nouvel ordre qui fait son apparition modifie singulièrement l'ordre précédent, soit en lui imprimant la marque de sa présence, soit en élevant à des effets supérieurs les énergies qu'il lui emprunte.

La physionomie et même la structure terrestres seraient autres sans la présence et l'action des êtres vivants. Mais, de plus, ceux-ci transforment et organisent en leur substance les éléments dont ils se nourrissent; et c'est miracle, pourrait-on dire, que la matière brute soit assouplie et élevée aux phénomènes de la vie végétale[1].

C'est miracle que, pénétrant ensuite dans le cycle de la vie animale, elle puisse servir à la sensation, à la locomotion spontanée, à l'expression tranquille ou violente du plaisir et de la douleur.

A son tour, l'ordre humain de la pensée et du libre vouloir modifie l'ordre biologique et le système inférieur

---

[1]« Il nous faut admettre que la Vie est transcendante à la matière inerte; si elle ne peut se manifester que sur un support matériel avec toutes ses propriétés physico-chimiques, elle est quelque chose de superposé à celles-ci, qu'elle coordonne et domine; en d'autres termes, elle est un principe différent de la matière. » LUCIEN CUENOT, *L'Inquiétude métaphysique*. (*Études*, 20 oct. 1928, p. 136).

des forces physico-chimiques. C'est miracle que les éléments matériels, auxquels l'analyse ramènerait nos cellules nerveuses, emmagasinent en notre cerveau un monde vivant d'images, où se soutient et s'alimente le travail même de la pensée.

C'est miracle qu'au dehors même, les forces mécaniques, physiques et chimiques environnantes soient surélevées à l'exécution des desseins humains, et que, par exemple, d'un bout du monde à l'autre la pensée se transmette quasi instantanément, portée par des ondes mystérieuses. L'art n'est pas seul à réaliser une harmonieuse synthèse de l'homme et de la nature. La science, par les incessantes applications de ses découvertes, met sur la nature entière le signe de l'homme.

Ainsi rencontrons-nous, aux points de contact des divers ordres, un dépassement de la nature, une sorte de *préternaturel* ou *transnaturel* que nous ne pouvions attendre de l'ordre inférieur abandonné à lui-même. Le cours des choses est changé et des effets se produisent, bien supérieurs à ce que la nature aurait donné, si la vie n'était apparue dans le monde matériel, et ne l'avait associé à sa spontanéité originale et à son immanence féconde; si les êtres sentants n'avaient porté à une plus haute perfection les phénomènes de la vie; si l'homme, enfin, n'avait discipliné les forces de la nature par le pouvoir de son intelligence et de sa volonté. Ne faut-il donc pas s'attendre au miracle, dans le cas où l'homme serait appelé à l'ordre surnaturel ?

Ce sera maintenant le miracle proprement dit, une œuvre nettement au-dessus de toutes les énergies naturelles et de la puissance de l'homme, mais divine-

ment opérée dans la nature inférieure, physique ou humaine, pour le bien supérieur de l'humanité. La matière est dominée par l'homme qui l'emploie à l'amélioration de son sort temporel; foncièrement sujette de Dieu, pourquoi ne servirait-elle pas, et l'esprit avec elle, à manifester les desseins providentiels concernant notre béatitude éternelle ?

S'il a plu à Dieu de diviniser l'homme, l'ordre surnaturel, impossible à connaître sans la révélation, sera connu par elle, et, dans la nature comme dans l'histoire, dans l'entrecroisement des forces physiques comme dans la mêlée des libertés humaines, la preuve s'inscrira, lisible et convaincante, que Dieu appelle l'homme à une sublime destinée.

Les miracles seront le sceau de Dieu; la matière en sera faite d'éléments naturels ou humains, mais la forme, que ces éléments n'auraient d'eux-mêmes jamais prise, s'illuminera d'une signification divine. Quand la pensée humaine surélève jusqu'à soi la matière sensible, l'univers n'en sait rien, parce que la dignité de la pensée est réservée à l'homme. Mais du moment que la souveraine Sagesse attestera par des miracles l'existence et la révélation de l'ordre surnaturel, l'homme, qui a une raison et un cœur, entrera dans les vues providentielles authentiquement certifiées par la signature de Dieu.

IV. — Sublime convenance du surnaturel.

Il importe d'ajouter que l'homme peut recevoir la Révélation et la Grâce, se reconnaître divinisé et, comme tel, l'objet d'une prédilection éternelle, sans

que son importance dans l'univers lui soit fixée de la sorte par un anthropomorphisme naïf ou un géocentrisme périmé.

C'est le suprême coup, pour mettre hors de cause l'hypothèse surnaturaliste, que de l'imputer à l'enfantine illusion de nous prendre pour le centre du monde, alors que, parmi les millions de mondes, l'homme compte à peine, sur sa chétive planète, pour une maille insignifiante et imperceptible de l'enchaînement cosmique universel. Avec les cosmogonies antiques ou, du moins et définitivement, avec la cosmologie du moyen âge s'écroulerait tout l'ordre surnaturel dont elles étaient le cadre approprié et le nécessaire support. Bref, comme on rattachait arbitrairement aux puériles imaginations des primitifs la croyance au miracle, ainsi voudrait-on solidariser, en vue de la même ruine, le monde surnaturel et le système de Ptolémée.

Il est assez curieux de remarquer à ce propos, qu'autrefois, par un paradoxe inverse, ce même système de Ptolémée était opposé à la Bible, parce que celle-ci parle de la multitude innombrable des étoiles, tandis que celui-là les chiffrait parcimonieusement à mille vingt-deux[1]. La vérité est que la Bible n'a point à décider entre Ptolémée et Copernic, qu'elle ne nous enseigne ni l'astronomie, ni la position et l'âge de la terre, ni l'antiquité de l'espèce humaine : elle laisse

---

[1] « Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'astres qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant ! On entreprenait franchement l'Écriture sainte sur le grand nombre des étoiles, en disant : Il n'y en a que mille vingt-deux, nous le savons ». PASCAL, *Pensées*, éd. Brunschvicg, 266.

l'univers matériel aux investigations et aux légitimes hypothèses de la science pour nous instruire du monde surnaturel. Or, quand il s'agit d'apprécier les valeurs morales et spirituelles, à plus forte raison les valeurs surnaturelles, il ne saurait plus être question de nombre, de poids, de mesures ni de proportions mathématiques, quelles qu'elles soient. L'homme s'évalue au prix de son âme et non plus à l'exiguïté infinie de la place qu'il occupe dans l'univers.

> « Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point; par la pensée, je le comprends »[1],

Il y a incomparablement plus. Par la vie surnaturelle. Dieu daigne faire participer à sa nature notre âme capable de connaître et d'aimer l'Etre infini lui-même. Et c'est cet Etre infini qui, sans absorber notre personnalité en son essence, un jour se donnera et nous engloutira, par la vision intuitive et l'amour béatifique, dans l'ineffable jouissance de son propre bonheur.

> Par delà tous ces cieux, le Dieu des cieux réside,

avouait Voltaire. Dieu réside effectivement mieux au dedans de nous. Dans tout le déroulement des espaces célestes et par delà les soleils sans nombre, il est présent par son immensité, mais il veut que sa présence dans l'homme soit connue et aimée; et la supériorité de notre nature sur l'univers ne consistera pas moins à le dominer de notre pensée qu'à soumettre, d'un libre mouvement, au domaine universel du

---

[1] *Ibid.*, 348.

Créateur cette pensée qui s'égale à tout le créé[1]. Cependant il se peut faire que, par une faveur tout à fait gratuite du Créateur, s'approfondisse dans l'âme un ciel nouveau où Dieu habite plus intimement encore, où déjà, sous les voiles de la vie qui passe, s'ébauche l'union à Dieu qui ne passera point; en quoi les myriades d'étoiles et les étendues célestes empêcheraient-elles notre adoption filiale et les incommensurables splendeurs du monde surnaturel ?

Bételgeuse, d'Orion, a, nous dit-on, deux cent-quarante-huit fois le diamètre du soleil, et Antarès, du Scorpion, quatre-cent-soixante-trois fois; puis, se flattant d'avoir dissocié l'atome, on nous invite à y découvrir, dans un infinitésimal non moins effarant que les distances stellaires, tout un système solaire en réduction. Mais qui pourra raisonnablement se targuer des merveilles de l'infiniment grand et de l'infiniment petit pour tout ramener à une question de masse ? pour en oublier d'abord « la distance infinie des corps aux esprits », puis « la distance plus infinie des esprits à la charité », et, de la sorte, fermer obstinément les yeux à l'hypothèse du surnaturel ?

Parce que la Toute-Puissance de Dieu s'est jouée de lancer à millions les mondes dans l'espace, sa Toute-Bonté ne s'est pas interdit de discerner une planète subalterne de l'un de ces mondes comme le

[1] « Quel est le savant, interroge P. TERMIER, assez positiviste pour douter, tout au fond, que l'homme soit plus grand que l'univers... ? La disproportion apparente entre l'univers sensible, si vaste, et l'homme, si petit, est un profond mystère. Mais quand je considère l'esprit humain, c'est l'univers sensible qui me paraît infime, et c'est la pensée qui grandit sans mesure et qui semble être tout ». *La joie de connaître*, Paris, 1926, pp. 323-324.

lieu de naissance de l'humanité, une humanité plus grande par l'âme que tout l'univers, s'élevant par la vie surnaturelle au-dessus de toutes les grandeurs de l'esprit, montant par l'Homme-Dieu au faîte de toute la création. Bethléem, bourgade insignifiante, est-elle la plus petite des villes de Juda ? Quand la terre serait la Bethléem des planètes, elle resplendirait entre les soleils, du moins « aux yeux qui voient la sagesse », par la vocation et l'élévation de notre humanité à la vie de Dieu.

Est-ce à dire que l'hypothèse du surnaturel nous fasse géocentriques ? Il n'en est pas question[1]. Mais, barbarisme pour barbarisme, n'était l'inélégance du mot à exprimer la réalité tout à la fois la plus humaine et la plus divine, nous aurions à nous nommer « Christocentriques ». Si la souveraine Sagesse éclate par tout l'univers dans l'infini de la Puissance, pourquoi l'existence d'un monde surnaturel, axé sur le Christ et, par le Christ, révélé à nos âmes, ne nous la manifesterait-il pas, au sommet des mondes, dans l'infini e l'Amour ?



« Il y a plus de choses au ciel et sur terre, Horatio, que n'en saurait rêver votre philosophie ». Ces paroles, si souvent citées, peuvent s'appliquer à la foi laïque. Elle bannit délibérément de son horizon le monde surnaturel. C'est que son naturalisme et son ratio-

[1] Voir BENOIT XV, Encycl. *In praeclara*, pour le sixième centenaire de la mort de Dante. (*Acta Apost. Sedis*, 1921, pp. 211-212).

nalisme, retranchés derrière leur parti pris de négation, se sont emmurés dans une philosophie prétendue scientifique, qui n'est autre que la métaphysique du Scientisme. Somme toute, le surnaturel et le miracle ne sont déclarés forclos que par des reclus volontaires.

Dans un monde qui se laisserait réduire aux figures et aux mouvements de la mécanique cartésienne, le déterminisme s'érigerait en loi souveraine; et peut-être son jeu inflexible ne demeurerait-il à la merci de la Toute-Puissance divine qu'abstraction faite de l'immuable Sagesse. Mais le monde est trop riche de réalités pour se schématiser en un réseau de faits universellement et rigoureusement liés. Au delà de la cinématographie des phénomènes, une synthèse de tout le réel considère et hiérarchise les activités de plus en plus complexes qui les produisent : les énergies, elles-mêmes mystérieuses, de la nature inorganique, le principe vital des êtres organisés, les facultés sensibles de l'animal, les facultés spirituelles de l'homme.

Or, la perfection croissante des ordres échelonnés dans le monde naturel invite à ne pas écarter a priori comme impossible la suprême efflorescence d'un ordre surnaturel. En même temps, sans parler des spontanéités de la vie et des initiatives de l'instinct, la volonté humaine insérant librement son intention et son acte au sein du déterminisme des choses ne suggère-t-elle pas, à elle seule, la possibilité et la convenance du miracle proprement dit, s'il plaît à la Sagesse toute-puissante de nous manifester ses desseins providentiels ? C'en est assez de cette double considération pour se garder des simplifications et des exclusions arbitraires.

Une philosophie compréhensive et souple doit rester ouverte, sans exception, à tout ce qui est, prête à accueillir, le cas échéant, même les réalités surnaturelles et les signes de la libre intervention de Dieu.

Du seul point de vue cosmologique de l'ordre universel, la négation absolue du surnaturel n'est que l'illégitime postulat d'une philosophie close.



DEUXIÈME PARTIE

LA NATURE HUMAINE ET LE SURNATUREL CHRÉTIEN

CHAPITRE I

LE PROBLÈME DE LA DESTINÉE HUMAINE

Éprise d'ordre et de beauté, la philosophie grecque s'enchantait à contempler le monde, son arrangement, sa décoration, l'art divin de la Cause universelle; elle en oubliait les misères physiques et morales dont souffre l'humanité. Même rappelée par Socrate au devoir primordial de la connaissance de soi-même, elle se complaisait à considérer le pouvoir de l'intelligence, identifiait volontiers la vertu avec la science du bien, puis demandait à la sagesse d'accorder l'homme et la cité à l'harmonie générale de l'univers : à ses yeux le microcosme se façonnait à l'image du grand Cosmos; il concentrait en un abrégé de perfection toute forme de beauté, afin de s'offrir à son tour à la contemplation esthétique.

Nous n'avons plus cette sérénité intellectuelle de l'antique Hellénisme, si tant est qu'elle pût se soutenir longtemps sans se démentir[1]. L'univers ne saurait nous

---

[1] A l'encontre des hellénistes qui célèbrent la « joie de vivre » des Grecs et leur idéal de la « mesure », le P. Festugière montre que la sagesse grecque, loin de se reposer sans retour dans la sereine contemplation du vrai, se poursuit et s'achève en un appel à la délivrance. Voir *L'Idéal religieux des Grecs et l'Évangile*, par

apparaître exclusivement comme le théâtre merveilleux où s'ordonne, parmi de somptueux décors, le suprême ornement de l'être raisonnable et libre; le charme est rompu bon gré mal gré par le cri de la douleur humaine. Un drame se joue sur la scène du monde : le drame de l'humanité, le drame de toute vie. Nous y sommes intéressés et personnellement impliqués.

Alors, et ici surtout, la question des questions se présente : serait-il vrai que le christianisme détient le secret de nos énigmes et le remède à l'inquiétude humaine ? Le surnaturel ne peut plus être indésirable, dès lors qu'on s'abstient de le repousser systématiquement comme impossible. L'examen psychologique et historique de nos besoins les plus vitaux et de nos plus nobles aspirations n'achèvera-t-il pas de changer les préventions injustes en une sympathie éclairée, qui considère comme positivement souhaitable la vérité du surnaturel chrétien ?

I. — Le problème capital.

« Si nous n'avons d'espérance dans le Christ que pour cette vie seulement, nous sommes, avoue saint Paul[1], les plus malheureux de tous les hommes ». Une infortune plus générale nous guetterait et nous serions, nous autres humains, les plus malheureux de tous

A.-J. FESTUGIERE, O. P., ancien élève de l'École Normale Supérieure, ancien membre des Écoles françaises d'archéologie de Rome et d'Athènes. Préface par le P. LAGRANGE, Paris, 1932.

[1] I *Cor.*, XV, 19.

les êtres, si nos tendances les plus hautes, les vœux indestructibles de notre nature raisonnable ne s'exprimaient en nous que pour soupirer en vain après la satisfaction attendue.

L'animal remplit sa destinée dans le monde sensible qui l'encercle : accaparé par la sensation présente, il ne cherche rien au delà, et s'il souffre, c'est sans réfléchir sur sa souffrance; il se couche et meurt, ne sachant pas qu'il meurt. Or, pendant que l'animal se confie infailliblement à son instinct pour atteindre sa fin, l'homme qui consulte sa raison ne fait encore que délibérer sur la sienne. Bien plus, l'homme ne s'éveille au monde spirituel que condamné à dépasser toujours, de l'immensité de son désir de connaître et de vivre heureux, la minute de douleur ou de joie, de savoir ou d'ignorance, où son âme, née pour l'infini, ne peut tenir. C'est l'honneur de la pensée et c'est son tourment : privilège béni, si notre soif de science et notre appétit de bonheur ne sont pas illusoires; odieuse et maudissable rançon de notre grandeur, si nous devenons, pour le meilleur de nous-mêmes, les serviteurs et les victimes d'aspirations sans objet. Le mouvement qui nous projette en haut, de tout l'élan de notre intelligence et de notre volonté insatiables, a-t-il chance de parvenir à son terme ou bien se brise-t-il dans le néant ?

Rien ne nous importe comme la solution théorique et pratique de ce doute. Le problème capital est celui de notre propre existence. Raisonnablement on ne peut s'en désintéresser. S'étourdir dans la jouissance matérielle ? Ce serait ravaler sa dignité d'homme, non sans accroître de la honte de cette déchéance la

dureté et l'amertume du réveil. Se divertir au progrès des sciences ? étendre sa culture intellectuelle ? améliorer et agrémenter la vie terrestre par l'usage de plus en plus perfectionné de la matière ? C'est exercer sans doute la primauté de l'esprit, mais non pas dans la plus haute région spirituelle, ni sans appel de ces hauteurs nous invitant à les aborder enfin.

Qui choisira de vivre la noble vie humaine sans se demander jamais pourquoi il vit ? Sommes-nous donc jetés par une aveugle nécessité aux vicissitudes de la vie et à l'inéluctable mort ? Ou, au contraire, sommes-nous dirigés et soutenus dans notre épreuve par une Aide secourable, qui nous conduit, par delà la souffrance et la mort, à la vraie vie ? Qui sommes-nous ? Quelle est notre origine et notre destinée ?

Voilà donc le grand problème . Il ne tient pas à un état plus ou moins avancé de la civilisation, mais à la nature de l'homme. Qu'on le nomme le problème de la vie ou le problème religieux, ou bien qu'il ne se nomme même pas; qu'au lieu de se poser devant l'esprit en termes philosophiques clairs, il reste immiscé dans la vie concrète, mais qu'il y palpite par le sentiment de nos indigences et de nos faiblesses conjoint à l'avidité de connaître et au désir d'être heureux; qu'il poigne l'âme, à travers la douleur, le remords, l'anxiété du doute; qu'à la pensée de notre existence fragile ou dans l'angoisse de la mort imminente, il l'étreigne; ce problème est contemporain de l'humanité.

Comment l'humanité l'a-t-elle résolu ?

II. — Philosophie et religions.

Au point de vue de la stricte philosophie, le problème de notre destinée comporte une solution rationnelle. La droite raison est capable de s'élever, du spectacle de l'univers, à Dieu, principe et fin des choses. Elle déduit de cette connaissance naturelle le devoir de la religion. Elle conclut pareillement de l'existence du Législatur suprême à la nécessaire rémunération de la vertu et à la sanction de la vie future.

Mais il s'agit moins de mesurer la puissance native de notre intelligence que de considérer, d'après l'histoire, les résultats effectivement obtenus dans l'ordre religieux par la seule raison. A cet égard, l'on remarque plus d'ombre que de lumière, plus de tâtonnements que de démarches assurées, plus d'erreurs mêlées au vrai que de vérités nettement et fermement aperçues. La religion naturelle jaillissant d'elle-même, droite et pure, jusqu'à l'expression de ses vérités essentielles, c'est une rêverie du Vicaire savoyard et de ses disciples, qui prenaient ingénument pour l'éclatante découverte de la raison individuelle une inconsciente et pâle copie du monothéisme chrétien. L'antiquité n'a rien connu de tel.

Nulle part, ni par concorde spontanée, ni par contrat social, ni par contrainte législative, la religion naturelle ne s'est précisée, codifiée et introduite dans les mœurs. Point de déclaration des droits de Dieu et des devoirs de l'homme, pour définir les croyances, les préceptes et les pratiques. Point de culte de l'Etre suprême, établi sur les simples données rationnelles

et édicté au nom de la raison. Aussi bien, une doctrine et des prescriptions religieuses déterminées par la seule réflexion philosophique se seraient-elles trouvées trop pauvres, trop sèches et trop froides pour nourrir et vivifier le mysticisme des âmes.

D'après toutes les données de l'histoire, c'est une solution vivante, prenante, parlante, qu'a reçue partout le problème religieux. Les religions réellement existantes sont des religions positives. Elles s'autorisent d'une volonté manifestée à l'origine par la Divinité, et c'est de la tradition de ses ancêtres que l'homme hérite sa foi dogmatique, les formes et les institutions de son culte, la morale, presque indissolublement liée aux rites de ce culte et aux croyances de cette foi.

Malheureusement, mis à part le peuple juif, chez aucun peuple de l'antiquité les vérités de la religion et de la morale ne demeurèrent, dans leur ensemble, socialement sauves : polythéisme, idolâtrie, absurdes superstitions, conceptions et pratiques d'immoralité, culte licencieux, barbare, formaliste, l'humanité d'avant le Christ est comme entraînée à toutes les déformations et tous les obscurcissements de la conscience religieuse.

Nul législateur ne s'élève au sein du paganisme, nul réformateur, nul initiateur, pour endiguer, remonter ou arrêter ce trouble et pernicieux courant d'erreurs.

L'efficace résistance ne vient pas davantage et ne peut venir des écoles philosophiques. Philosophes et moralistes ne s'adressent pas à la foule. Enseigneraient-ils sur les rapports de Dieu, du monde et de l'humanité une théodicée et une morale correctes; leur doctrine

échapperait-elle au vertige du panthéisme et aux contradictions du dualisme; n'auraient-ils pas, même les plus illustres, entaché de graves erreurs leurs plus belles dissertations, leur influence ne toucherait toujours que le cercle restreint des disciples de choix. Ils n'ont pas la simplicité de langage, ni non plus l'indiscutable autorité, nécessaires à une prédication et une action fécondes.

Bref, le monothéisme juif excepté, aucune religion officielle n'organise l'exclusive adoration du vrai Dieu et l'intégrale observation de la loi naturelle. Bien plus, aucun système de philosophie ne fonde un spiritualisme net et sans vacillation. D'une part, la solution purement rationnelle du problème religieux, si tant est que personne l'ait entrevue et qu'elle fût effectivement viable, n'est pas descendue dans les faits. D'autre part, la solution vécue, offerte par les religions traditionnelles, se trouve en désaccord avec les justes exigences de la raison. Tel est le bilan du paganisme. C'est ainsi que le genre humain est moralement incapable de parvenir par ses seules ressources, avec la facilité convenable, une ferme certitude et sans mélange d'erreurs, à la somme des vérités religieuses et morales qui commandent la direction spirituelle de sa vie.

Constatation à coup sûr désespérante, s'il faut renoncer au secours divin. Car notre dam est égal de tendre de tout notre être à une fin dernière illusoire ou de manquer, faute des moyens indispensables, la vivante réalité du Souverain Bien pour lequel nous sommes faits.

III. — Témoignage de l'histoire.

L'humanité n'a pas désespéré.

Fait remarquable, ces religions historiques, que la raison condamne maintes fois au nom de la religion naturelle, prétendent atteindre, au delà de cette religion naturelle, une Divinité vivante, proche, présentement accessible. L'humanité, guidée par son instinct religieux et son antique tradition, veut et recherche aide divine, communication divine, vie divine. Assaillie par le mystère de l'existence, inquiète de la vie d'outre-tombe, se sentant dominée par un Pouvoir souverain, non seulement elle n'a pas pris son parti de ne jamais rien connaître du monde invisible, mais elle n'a pas douté, dans son ensemble, de se trouver en relations avec lui.

Le caractère positif des religions, universel comme le fait religieux lui-même, consiste précisément en ce que le culte social traditionnel règle d'autorité l'échange de ces relations. Obligations et interdictions, prières et sacrifices, fêtes liturgiques et rites funéraires, les institutions et les actes religieux s'imposent comme une ancienne exigence de la Divinité et le moyen permanent d'obtenir son assistance, sa faveur ou son pardon.

Il est vrai que les avantages escomptés de l'alliance avec l'Invisible concernent d'ordinaire les biens matériels et se particularisent à la famille, à la tribu, à la nation. Toujours est-il qu'en toutes les nécessités dont il a conscience, l'homme regarde au-dessus de lui pour implorer et recevoir le secours. L'homme croit

à l'événement survenu et à l'éventualité renouvelable des interventions divines. Qu'il s'avise mieux, un jour, des besoins supérieurs de sa nature, cette foi au surnaturel, mal appliquée aux mythologies et aux faux prodiges, s'épurera et s'élèvera pour s'orienter et prendre la vraie direction. Si la Divinité communique avec les hommes, ceux-ci n'ont certainement pas d'intérêt plus haut que de la connaître et d'être instruits de leur salut : une âme religieuse tend à cette persuasion-là.

La Divinité, achevant de se livrer, se découvrira-t-elle ? Est-il chance présente d'initiation à sa vie et à ses secrets ? Un jour, peut-être, le mystère de la destinée humaine ne viendra-t-il pas à s'éclaircir ? Avec plus ou moins de limpidité, ces idées peuvent sourdre dans la conscience et la remplir d'un désir de Dieu, où s'insinuera le pressentiment d'une révélation.

Désir de Dieu, confiance dans son secours salutaire, attente de la révélation suprême, le divin Platon, par exemple, savait discerner en lui-même tous ces sentiments et les évoquer chez ses disciples. Nous lisons dans le *Banquet*[1] :

> « O mon cher Socrate, si quelque chose donne du prix à cette vie, c'est le spectacle de la Beauté absolue... Serait-ce, crois-tu, une destinée misérable pour un mortel que d'avoir les yeux fixés sur cette Beauté et de vivre par là dans la contemplation et la communion d'un tel objet ? »

---

[1] *Platonis dialogi*, II, Lipsiae, Teubner, 1914, p. 186.

Et dans le *Second Alcibiade*[1], Socrate déclare à son disciple :

> « Il te faut nécessairement attendre que quelqu'un t'enseigne la conduite à tenir envers les dieux et envers les hommes. — Quand donc viendra ce temps, Socrate, interroge Alcibiade, et quel sera mon maître ? — C'est celui qui veille sur toi... mais il faut d'abord qu'il dissipe les ténèbres qui couvrent ton âme, pour te mettre en état de discerner le bien et le mal ».

En dehors de la littérature biblique, où trouver plus nette expression du bonheur et de la nécessité des communications divines ?

Hâtons-nous de l'ajouter : si frappante que paraisse cette rencontre de pensée avec l'espérance messianique du peuple juif, ce serait méprise et injustice d'attribuer à une géniale intuition du seul Platon ou aux ressources sans nombre de la civilisation grecque l'idée de la Divinité secourant, purifiant et instruisant l'homme. Il est plutôt vrai que les cultes officiels de la Grèce ne la favorisaient point. Mais les religions orientales et, en Occident, la religion de la Crète antique nourrissaient

> « ce désir qu'a l'homme religieux d'entrer en relations intimes et directes avec la Divinité »[2].

En tout cas, confuse ou distincte, obscurément sentie par le vulgaire ou intellectualisée par des philosophes de génie, avilie généralement et parfois ravalée au plus

---

[1] *Ibid.*, p. 344.

[2] A. VINCENT, *Les origines du polythéisme hellénique.* (*Le Correspondant*, 10 janv. 1931, p. 75).

bas par l'amalgame d'un culte grossier et barbare, ou bien épurée déjà par l'élévation des pensées et la noblesse des sentiments, l'aspiration humaine à la connaissance et à la possession du divin est un fait digne d'attention. Pourquoi la rejeter d'emblée comme une erreur totale et une duperie universelle ? Malgré ses aberrations, elle peut se trouver, au fond, une expectative raisonnable, dont le surnaturel chrétien, s'il est démontré authentique, prouvera et libérera « l'âme de vérité ».

Parmi tant de questions philosophiques et théologiques[1] que soulève l'histoire des religions, il est permis de noter, sinon comme une présomption en faveur du christianisme, à tout le moins comme une raison d'égard particulier au surnaturel chrétien, ce désir caché de lumière et de vie divines que le paganisme éveille, stimule, quelquefois irrite et surexcite, sans pouvoir le satisfaire jamais.

IV. — Témoignage de la conscience humaine.

Même question posée, même motif de recherche, même enquête nécessaire et pareillement aiguillée, à l'intime de chaque conscience.

Une séduisante théorie physique nous montre dans chaque atome l'image de tout le système solaire. Une

[1] L'une de ces questions est celle du salut des païens. On nous permettra de renvoyer à notre ouvrage : *Le Problème du Salut des Infidèles*, Toulouse, 1934, t. I. Essai historique; t. II. Essai théologique.

hypothèse biologique voudrait retrouver dans le développement embryonnaire de chaque individu la copie progressive de l'évolution de l'espèce. Elles ont leur analogue dans le monde spirituel.

Ou plutôt, ce n'est pas ici une vue hypothétique. C'est une vérité frappante que l'état religieux et moral de l'ensemble de l'humanité retentit et se reproduit en chacun de nous. Le témoignage de la psychologie éclaire et corrobore celui de l'histoire. Autant les cultes païens dénoncent dans les sociétés humaines l'indigence du surnaturel véritable, autant l'insuccès, l'inconsistance et l'inachevé des essais individuels de vie spirituelle et bienheureuse accusent dans le secret des âmes le besoin du secours divin.

Tout a été dit sur l'inquiétude humaine, mais personne ne s'en est exprimé avec plus d'éloquence que Pascal, à l'instigation de saint Augustin. Sans doute faut-il se tenir en garde, même à la lecture des *Pensées*, contre toute exagération janséniste : la nature humaine n'est point foncièrement corrompue; sous cette réserve, la description contrastée de nos grandeurs et de nos impuissances, fait justement ressortir la misère de l'homme, abandonné ou se réduisant orgueilleusement à lui seul. Il est bien vrai, nos ambitions sont disproportionnées à nos moyens; nos pauvres réalisations démentent d'autant plus cruellement notre rêve que leur peu de résultat n'aboutit qu'à le projeter sans fin plus loin et plus haut.

Celui-là même qui se fût volontiers exalté en son autonomie personnelle, s'épuise vainement à tenter de se suffire. Il vit moins qu'il n'aspire à la vie, et cette aspiration demeure insatisfaite. Il jouit moins qu'il ne

veut étreindre le bonheur qui se dérobe et, l'instant d'après, lui échappe complètement. Cette hauteur, cette intensité, cette plénitude de vie humaine, dont il se propose et poursuit l'idéal, l'expérience lui démontre l'impossibilité de l'atteindre par ses propres forces; il retombe bientôt, ressaisi par son malaise caché, replongé dans l'horreur de ce vide intérieur qu'il se sent toujours sollicité et toujours incapable de combler.

L'acquisition d'une vraie perfection morale n'est pas plus à notre portée que la conquête de la béatitude. Si les bonheurs partiels, où l'on prend une satisfaction fugitive, provoquent une recrudescence de désir dont s'aggrave la prochaine déception, quelle paix et quelle joie attendre de fragiles desseins et d'éphémères tentatives de vertu ?

Notre libre volonté ne manque pas de ressort pour le bien : énergique et disciplinée, elle se plie au devoir et soutient une vie honorable; généreuse, elle se tend jusqu'à l'héroïsme. Il n'en reste pas moins que l'accomplissement intégral et prolongé de la loi naturelle dépasse son pouvoir. C'est la plainte des consciences les plus éprises de dignité morale que de ressentir toujours une inclination au mal : assauts de la chair contre l'esprit, soulèvements des passions, irruption d'un intérêt égoïste ou subtiles infiltrations de l'amour-propre corrompant les intentions vertueuses, inattendu démenti des actes à la sincérité du meilleur vouloir, incessant reproche de la beauté morale entrevue et aimée au terre à terre de la réalité quotidienne, l'homme gémit de tant d'humiliantes manifestations de son infirmité.

Cependant

> « malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève »[1].

Notre détresse n'en est que plus tragique, et le cri de nos impuissances implore une suprême Pitié. Cet indéracinable désir d'une vie supérieure étrangement apparié avec l'évidente nécessité d'une profonde guérison de l'âme, l'ambition inévitablement contredite et sans cesse renaissante de réaliser pleinement un idéal de vérité, de bonté et de bonheur, l'inquiétude de poursuivre éperdument ce qu'on n'arrive jamais et qu'on s'obstine toujours à conquérir, tout indique et nous force d'avouer le besoin d'une aide transcendante pour trouver la paix intérieure, obtenir le souverain Bien et remplir notre destinée. D'où viendra le secours, s'il doit venir, sinon d'autre et plus grand que nous ?

Allons plus loin. Devant les âmes en tourment de leur destinée, âmes profondes et réfléchies, simples ou de culture raffinée, nobles toujours parmi les plus nobles, honorables entre toutes et tellement sympathiques, la même question posée suggère le même espoir. Si nous faisons abstraction des diversités de croyances et de rites pour ne garder que l'intime du sentiment religieux, l'humanité païenne peut sembler une marée immense soulevée vers le Dieu inconnu; or, au milieu des superstitions idolâtriques et des faux systèmes philosophiques, les âmes sont meilleures

---

[1] *Pensées*, édit. Brunschvicg, 411.

que leur religion extérieure et leur idéologie. N'y a-t-il donc pas dans le branle et le remuement de conscience de chaque âme l'effet d'une touche secrète et une collaboration en voie de s'ébaucher ?

S'il était vrai pourtant, comme il serait possible, que l'inquiétude religieuse, l'aspiration à l'infini, le sentiment d'un surcroît nécessaire inaugurassent le travail d'une grâce encore anonyme, quel secours préviendrait déjà l'homme ?

Secours naturel ou surnaturel ?

Psychologiquement nous n'en saurions rien dire ou pressentir. Il est incontestable que la nature n'exige point ni ne postule par elle-même le surnaturel. Même présent, agissant, — laissons de côté les états mystique- — notre conscience ne peut le percevoir; elle ne peut surprendre une grâce dont l'essence, comme la pro venance et la destination, serait, par définition, proprement surnaturelle. Mais l'âme est ébranlée, elle est et se sent en attente, en elle s'exprime un appel. D'une éventuelle réponse à cette attente, d'un oui miséricordieux rencontré par cet appel, l'hypothèse du surnaturel n'est point exclue.

Pourquoi restreindre par avance à notre mesure le don providentiel ? Pourquoi borner à notre horizon humain l'intention divine ? Intime guérison, vie supérieure, Dieu peut nous les accorder, s'il lui plaît, par le moyen d'une religion surnaturelle.

Il va sans dire que la foi laïque renonce à chercher dans cette voie la solution du problème de l'homme et de l'humanité. La grandiose perspective, dont la seule idée élargit l'esprit autant qu'elle satisfait le cœur,

lui est complètement fermée : elle s'est interdit toute investigation de ce côté.

Loin de se mettre en peine de recueillir, dans l'histoire des religions et dans la vie intérieure de l'âme, les indices qui nous portent à envisager l'hypothèse du surnaturel, elle en est au point de ne pouvoir seulement pas les remarquer. Son préjugé rationaliste l'aveugle. Il ne saurait être question pour elle qu'un objet transcendant à la nature et à l'humanité puisse s'offrir à l'instinct religieux de l'homme, l'expliquer tout ensemble et le solliciter. En vertu de son parti pris contre le surnaturel, toutes les religions positives sont fausses.

Bien plus, la religion naturelle, jadis tant prônée aux dépens de la révélation, a, depuis fort longtemps, perdu tout son crédit. La foi au Dieu de la raison s'est achoppée et brisée aux philosophies contradictoires, de même que la foi à la révélation avait trébuché à l'obstacle de la multitude des religions.

Comme s'il n'était pas possible que, seul, le Théisme fût vrai, malgré la contradiction de tous les autres systèmes. Comme si, s'appuyant sur le Théisme et le consolidant, une seule religion révélée, en dépit des prétentions de toutes les religions adverses, ne pouvait pas se trouver historiquement fondée à se proclamer divine. Mais la foi laïque a opté. Elle oppose d'emblée à la tradition religieuse universelle son dogmatisme naturaliste. Et ce dogmatisme ne le cède à aucune intransigeance doctrinale, puisqu'il peut aller jusqu'à condamner non seulement toutes les formes historiques des religions, mais encore, le taxant d'illusion, le sentiment religieux des âmes.



Il faut tout de même une réponse au grand problème humain. Cette inévitable nécessité force le laïcisme même à se muer bientôt en une foi. On a beau écarter la révélation, comme une survivance de l'âge théologique, et toute question d'origine, de nature et de fin, comme une oiseuse occupation de l'âge métaphysique; l'instinct religieux de l'homme prend sa revanche, et le positivisme, finissant par l'utiliser, en dérive la force vers la religion de l'Humanité.

Seulement, avant de détourner sur un rêve messianique terrestre l'espérance qui se fixait là-haut, il conviendrait de décider, autrement que par un postulat arbitraire, si vraiment l'humanité s'est trompée en son attente de Dieu; ou si, au contraire, la révélation chrétienne n'a pas justifié cette attente, en venant la combler, satisfait nos vœux, en les dépassant sans mesure.

Quelle est l'attitude la plus objective et la plus compréhensive, de celle qui accepte de vérifier une correspondance possible, en face du problème de notre destinée, entre les aspirations de notre nature et le surnaturel chrétien; ou de celle qui nie à priori tout surnaturel, rompt indistinctement avec tout le passé religieux de l'humanité, et, dans un monde sans Dieu et sans âme, devant le mirage d'une humanité que nous ne verrons pas, finalement nous abandonne sans espoir à nos incoercibles désirs de vie immortelle et de bonheur infini ?

Osons le demander : Laquelle des deux attitudes est la plus humaine ?

CHAPITRE II

LA SOLUTION CHRÉTIENNE

Loin du Christ, l'humanité tâtonne vers le Dieu inconnu. L'homme, avec l'infini de ses désirs, porte en lui, au cœur même de sa vie, l'inquiétude de cette recherche, l'écho du suppliant appel de toute l'humanité.

Une religion se présente, qui prétend expliquer nos énigmes, remédier à notre faiblesse, satisfaire nos aspirations. Sa place dans le monde, son histoire, son œuvre de civilisation, ses bienfaits présents, sa vitalité, ses espérances d'avenir, la signalent aux plus distraits. Elle réclame une considération attentive, que ne commande pas moins, non certes une curiosité de dilettante, mais la plus pressante nécessité de l'âme. Fait psychologique et moral de notre indigence personnelle, fait historique et social du besoin religieux de l'humanité, tous deux exigent d'être confrontés avec le fait chrétien.

Il ne s'agira pas encore d'établir la vérité historique du christianisme. Simplement, une mise en regard de la nature humaine et du surnaturel chrétien, afin de se rendre compte si, d'aventure, ils ne s'ajusteraient pas l'un à l'autre. Le christianisme tel qu'il est, con-

sidéré en face des aspirations religieuses de l'humanité et des vœux intimes de chaque homme, afin de voir s'il n'y aurait pas correspondance et profonde affinité. Supposé que nous venions à constater harmonie parfaite, le surnaturel chrétien reconnu positivement souhaitable ne se ferait-il pas déjà pressentir comme historiquement réel ?

I. — Monopole du salut et universalité de la Rédemption.

A première vue, ou plutôt, selon la représentation incomplète qui se forme dès l'abord dans beaucoup trop d'esprits, c'est une condamnation générale, sans distinction entre les erreurs et les hommes, que le christianisme prononcerait sur l'humanité non-chrétienne.

Cette manière de voir est inexacte.

Le christianisme proscrit toute erreur, mais il est divinement humain à tout homme. Il excommunie dans l'ordre religieux tout ce qui n'est pas lui, mais il se reconnaît, lui, à travers les fausses religions, jusque dans l'obscure clarté qui, du plus loin, prépare sa propre lumière. Il admet dans sa communion invisible toute âme religieuse qui, sans le savoir, aspirait au Christ, mais qui ne put, faute de connaissance explicite, appartenir extérieurement à l'Église du Christ. « Hors de l'Eglise, point de salut », oui. Et qu'on entende bien que le christianisme n'est pas et ne veut pas être l'une des religions; il est la Religion. Toutefois, qu'on ne lui fasse pas dire : « Hors de

l'Église, point de grâce » [1]: c'est là une proposition janséniste que l'Église a censurée.

Le christianisme s'offre comme l'expression authentique et comme le dernier mot de la révélation divine. Seulement le dogme essentiel et le premier mot de cette révélation, c'est le salut du genre humain. Au moment même où le christianisme monopolise et socialise, titres de propriété à l'appui, la vérité religieuse révélée, il universalise, sur la parole de Dieu, le bienfait de la vocation surnaturelle et de la Rédemption obtenue. L'Évangile, qui doit être prêché jusqu'aux extrémités du monde, annonce la réalisation parfaite de la promesse du Sauveur, adressée à tous les peuples, dès l'origine de l'humanité.

Inscrite à la première page de l'histoire religieuse, la grande promesse a pu s'effacer, au milieu des ténèbres du paganisme, de la mémoire des hommes, mais non pas de la mémoire de Dieu. Elle est entrée aussitôt en vigueur par l'application anticipée des mérites du Christ. Malgré les défaillances humaines, elle n'a pas

---

[1] Ce malentendu est des plus fréquents et des plus tenaces. Voir le cas de M. Albert Bayet dans notre Essai historique sur *le Problème du Salut des Infidèles*. Toulouse, 1934, t. I, pp. 542-544.

En somme, « Hors de l'Église, point de salut » équivaut à « Hors du Christ, point de salut ». Mais l'unité de la Rédemption est inséparable de son universalité. La grâce du Christ n'est pas enclose dans les frontières visibles du catholicisme. Elle sollicite, éclaire et soutient, dans tous les temps et tous les pays, les âmes de bonne volonté. Elle leur fait accomplir, dans la lumière de foi nécessaire mais suffisante, l'acte de contrition ou de charité parfaite qui les sauve. Ces âmes en état de grâce ne sont pas hors de l'Église : même à leur insu, elles lui appartiennent de cœur et se sauvent dans la communion catholique. On trouvera le développement de cette doctrine dans l'Essai théologique du même ouvrage, t. II, pp. 103 et ss.

cessé d'être tenue. Autre chose, en effet, la conservation, puis le progrès historique de la révélation, dans l'ensemble de l'humanité; autre chose, l'attribution personnelle et l'œuvre illuminatrice de la grâce à l'intime des âmes.

Si, peut-être, la révélation primitive s'est oblitérée de bonne heure, par suite d'une idolâtrie quasi-universelle; et si, certainement, les révélations subséquentes, patriarcales, mosaïque, prophétiques, ont concentré leur lumière sur un peuple choisi — ilôt miraculeusement préservé contre le paganisme envahissant; — l'humanité païenne demeurait toujours sous le rayonnement insoupçonné, mais efficace, de la croix rédemptrice. Le Verbe éclaire tout homme venant en ce monde, et par conséquent, comme s'exprime saint Jérôme, *aucun homme ne naît sans le Christ*. Quand bien même la vérité révélée n'illumine, durant de longs siècles, qu'une infime portion géographique, la grâce surnaturelle émanée du Sauveur s'exerce dans tous les temps et dans tous les lieux, elle fait graviter les âmes dans l'orbite illimitée de la vraie Église.

Il n'est donc au monde qu'une religion qui sauve : celle qui, depuis bientôt deux millénaires, a pris pour toujours le nom de chrétienne. Datant de la révélation primitive, confirmée, précisée et développée par les révélations successives dont Israël bénéficia, parvenue avec le Christ à sa perfection définitive, elle constitue une seule et même religion contemporaine de l'humanité. Ce n'est pas assez dire. Bien que, dans l'antiquité, la vraie religion n'ait été officiellement gardée et pratiquée que par la nation juive; bien que l'Évangile, aujourd'hui encore, n'ait pas été suffisamment annoncé

à tous les peuples, la Rédemption fut et demeure toujours coextensive à l'humanité tout entière.

Sous la Loi de nature comme sous la Loi écrite, sous la Loi ancienne comme sous la Loi nouvelle, c'est un principe indubitable qu'en vertu de la Rédemption Dieu ne refuse jamais la grâce à qui fait son possible. En attendant que s'élargisse la zone lumineuse de la révélation, et qu'avec le progrès de l'expansion missionnaire, elle atteigne en étendue, aux limites du globe, l'universelle diffusion de la grâce, le salut est réellement accessible à tous. Toute recherche loyale, tout effort de sincère vertu, toute bonne volonté tendent au christianisme, le veulent obscurément et finissent par le trouver, à leur insu même, en la substance de sa foi et l'afflux de sa charité.

Malédiction au vieux paganisme : il n'est rien de commun entre le Christ et Bélial. Mais « gloire, honneur et paix à quiconque accomplit le bien, au Juif d'abord et aussi au Gentil, car Dieu ne fait pas acception de personnes »[1]. Anathème, au nom de la révélation divine à toutes les fausses religions inventées par les hommes. Amitié cependant à tout le genre humain, et, au nom de la Rédemption, avance providentielle à toute conscience droite des vérités et des moyens de salut nécessaires. Naturellement chrétiennes et travaillées par la grâce du Christ, les âmes valent mieux que le culte idolâtrique qui sollicite et trompe leur appétit de Dieu.

Une inflexible intransigeance de doctrine, mais, en même temps, une ferme conviction de l'expansion

---

[1] *Rom.*, II, 10.

illimitée de la grâce, ces deux traits complémentaires déterminent la position du christianisme dans l'histoire des religions. Ne sont-ils pas ceux que la raison devait attendre ? S'il est parmi nous une vraie religion, surtout une religion surnaturelle, elle se doit logiquement de revendiquer la vérité totale, à l'exclusion de toutes les religions adverses; mais elle doit au salut des hommes de polariser, pour ainsi dire, les moindres parcelles de vérité et de rassembler en elle par son attraction mystérieuse toutes les âmes justes sans exception. Ainsi le christianisme cadre parfaitement avec la situation religieuse et morale de l'humanité,

Divisée en religions multiples et les plus diverses, l'humanité reste partout identique à elle-même dans son aspiration profonde : moyennant les liturgies, rudimentaires ou pompeuses, qu'elle s'est données, mais par delà ses superstitions, elle cherche la présence et l'intimité du Dieu inconnu; d'instinct et sous la pression d'une tradition immémoriale, elle vise éperdument à une alliance positive, à une communion avec la Divinité. Cet indestructible sentiment religieux, dévié et galvaudé par les cultes païens en des aberrations grossières et parfois monstrueuses, non seulement n'est pas incapable de redressements individuels et de purifications intérieures, mais il traduit l'universel besoin de la Religion véritable qui, seule, le satisfera.

S'est-il préservé comme dans la pénombre de la révélation primitive ? Tend-il à se dégager de la nuit du paganisme par le pressentiment plus ou moins clair d'une grande révélation future ? Le fait est qu'en présence du christianisme, correctement et pleinement connu, les autres religions s'avèrent erronées et cadu-

ques; mais, du même coup, l'attente religieuse de l'humanité se trouve justifiée, rectifiée et remplie, bien plus, comblée et dépassée tout ensemble. C'est le jour qui luit enfin : le christianisme, chassant toutes les ombres, absorbe en sa lumière les clartés d'aube qui l'appelaient déjà et, de quelque manière,l'introduisaient.

La religion réellement et historiquement conforme à la nature humaine veut une expression, non philosophique et abstraite, mais sensible et vivante; seulement, elle n'a trouvé rien d'autre, dans le paganisme, que le formalisme des cultes officiels, qui laissent vides l'esprit et le cœur, ou bien l'initiation à des mystères dépravateurs qui les enivrent d'un mysticisme sensuel. Il n'y a point à pactiser avec des religions démoralisantes, mais à sauver et faire vivre le sentiment religieux intime.

Voici la Religion unique et universelle, en esprit et en vérité, incarnée et divinement pure, surnaturellement voulue de Dieu. Le christianisme révèle à l'humanité le vrai Dieu et la révèle à elle-même. Il lui apporte la nouvelle et éternelle Alliance, qu'en des voies décevantes elle poursuivait sans succès comme sans répit. Il est seul la Voie, la Vérité et la Vie, mais, aussi ancien que l'humanité, il s'anticipait lui-même en l'essentiel de sa révélation, et, de plus, universel par la grâce surnaturelle, il n'a jamais manqué et ne manquera jamais, en aucun temps ni aucun pays, au nécessaire salut des hommes.

II. — Accord du surnaturel chrétien et de la nature humaine.

I. — *Nature et Grâce.*

L'adaptation du christianisme à l'histoire générale de l'humanité, prolongée jusqu'à la plus lointaine préhistoire, se réalise toujours, présentement, en parfait accord de la nature et du surnaturel, dans l'histoire individuelle de toute conscience morale et religieuse

Il est piquant d'en relever un curieux témoignage chez ce même historien-académicien que la Jeunesse laïque, inaugurant ses annales, trouva qualifié entre tous pour bien définir « ce que c'est que d'être laïque ». M. Ernest Lavisse note dans ses *Souvenirs* que le débat sur la *Vie de Jésus* de Renan ne l'avait guère intéressé. Pourquoi donc ?

> « Pascal m'avait montré, par le *Mystère de Jésus*, le Christ vivant et régnant dans une âme. Depuis, continue l'historien, j'ai souvent pensé que ce serait la plus belle des histoires, celle de la vie de Jésus dans des âmes de tous les pays et de tous les siècles, depuis la première parole d'amour qui lui fut dite en Galilée : « Nous vous suivons, Seigneur, parce que vous avez des paroles de vie éternelle »[1].

La plus belle des histoires, assurément. Précisons toutefois que sa réalité universelle, éclatante pour la foi chrétienne, et sa réalité psychologique, distinctement vécue ou en évolution vers une foi distincte,

---

[1] E. Lavisse, *Souvenirs.* (Paris, Calmann-Lévy, 1912), pp. 279-280.

supposent virtuellement l'une et l'autre la Vérité historique de l'Évangile et de la vie de Jésus-Christ. La croix du Golgotha ne peut attirer tout à elle, l'humanité entière et toute âme individuelle, qu'à la condition d'être réelle et tangible. Mais elle l'est, elle s'implante solidement dans l'histoire humaine. C'est pourquoi son rayonnement, reconnu ou obscurément senti, s'étend à tous les hommes, au delà des limites constatables du progrès extérieur de la Révélation. Le Christ se précède dans l'histoire. De même se précède-t-il dans les consciences individuelles, mystérieusement mêlé aux moindres efforts de vertu, aux plus faibles appels de lumière, jusqu'à ce qu'il dévoile, en les faisant aboutir, le sens de tant d'inquiètes et haletantes démarches qui, par lui, conduisaient à lui.

Les âmes échoueraient avec leurs seules ressources à l'orientation de leur destinée immortelle et à la pratique soutenue de toute la loi. Le secours divin corrige leur ignorance et conforte leur faiblesse, la vérité luit suffisamment pour susciter et nourrir leur vie intérieure.

Elles aspirent à l'infini, elles veulent se relever, monter, se dépasser. Et c'est la grâce du Sauveur qui les a touchées au plus intime, qui les remue et les soulève.

Chaque fois que le surnaturel chrétien se fera reconnaître sous l'aspect de la révélation, il ne s'imposera pas comme un intrus; invisible mais présent par son influence rédemptrice, il avait pénétré tout le dedans, il le prédisposait par le désir et l'attente à recevoir la pleine effusion du don d'en haut.

« Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé ».

Ces préliminaires sont engageants. Cette correspondance des premières déclarations du christianisme sur lui-même avec le besoin religieux universel prend la valeur d'une sorte d'harmonie préétablie entre la révélation extérieure et le mouvement intérieur des âmes. Gardons-nous, bien entendu, de rien exagérer. Supposer le problème résolu est un procédé légitime; mais de ce que le christianisme, s'il est la vérité, sympathise d'avance avec notre nature qu'il a mission de surnaturaliser, ce serait un paralogisme de conclure immédiatement à la réalité du surnaturel. On nous objecterait :

> « Est-ce l'approfondissement de la vie intérieure, qui crée, sans garantie d'objectivité, le besoin de transcendance, ou est-ce le transcendant réel qui s'impose à la vie intérieure ?»[1]

Une première et grande étape n'en est pas moins parcourue, dès là que nous entrevoyons que le surnaturel ne nous est pas antinomique, mais qu'il se fait tout à nous pour nous surélever à lui.

Toutefois, ce point même est-il acquis ? Ceux qui n'admettent pas le surnaturel s'inquiètent plus des rapports de la révélation avec la pensée humaine que de la relation mutuelle de la révélation et de la grâce. Le christianisme revendique pour lui seul la vérité totale : en faut-il davantage pour indisposer l'esprit moderne ? Plutôt l'inquiétude religieuse, plutôt le dur labeur et les risques de la recherche, que la paix dans

[1] G. Guy-Grand, *Sur la paix religieuse*, Paris, Grasset, 1922, p. 20.

le renoncement intellectuel, que l'acceptation résignée, aveugle et paralysante, du dogme chrétien : c'est le thème que reprennent sans cesse apôtres et sectateurs de la foi laïque.

II. — Révélation et Raison.

En dépit des préjugés répandus, la loi fondamentale des rapports de la nature et de la surnature se vérifie pour la vérité révélée comme pour la grâce. La révélation ne détruit ni ne contredit la raison, elle la sauvegarde et la perfectionne. La foi éclairée n'a rien à sacrifier du savoir humain à la vérité divine, ni du dépôt de la vérité divine au progrès du savoir humain. Point de désaccord possible entre des vérités qui dérivent en définitive de la même source. La nature et la révélation procédant du même Dieu, ce que l'homme s'exprime correctement à lui-même des lois de l'univers et de l'image du Créateur ne pourra jamais démentir ce que Dieu daigne nous découvrir du secret de la vie divine en condescendant à nos pensées et à notre langage. La marche de l'humanité et la mise en œuvre de la rédemption relevant de la même Providence, il ne saurait non plus s'élever de contradiction entre les données de l'histoire et les certitudes de la foi.

En fait, aucune vérité démontrée, scientifique, historique ou philosophique, n'est en opposition réelle avec un seul dogme chrétien purement et exactement exposé[1]. Tout le connaissable par la voie des sciences

---

[1] « Dans l'étude des sciences, écrit P. Termier, je n'ai jamais rencontré une seule raison vraiment grave de douter du christianisme; tout au contraire, j'y ai trouvé de fortes raisons de m'attacher

expérimentales continue de s'offrir, dans toutes les directions, à des investigations indéfinies[1]. Tout le connaissable par l'histoire et la préhistoire demeure accessible à notre impartiale critique et à notre libre curiosité. Reste le domaine philosophique. Là, aux extrêmes limites des sciences de faits, que le positivisme, métaphysicien malgré lui, n'interpose pas sa déclaration agnostique : il a tort de rabaisser à l'horizon visible et de retenir sur les bords d'un Océan proclamé infranchissable l'exploration et la puissance d'élan de notre raison; les questions d'origine, de nature et de fin rentrent dans le connaissable; la philosophie, qui n'est pas mal venue à les poser, ni désarmée pour les résoudre, étend à son tour le domaine de l'esprit et nous hausse à des régions supérieures.

L'inconnaissable, ce serait, sans une révélation divine, la vie de Dieu en lui-même et ses libres rapports avec les êtres créés. Mais s'il plaît à Dieu de retirer le voile, à notre intelligence et à notre amour s'ouvre un monde insoupçonné, mêlé d'ombre et de lumière, il est vrai, jusqu'au plein jour béatifiant de la vision divine, mais qui nous instruit, en attendant, sur l'objet capital de notre pensée inquiète et de nos efforts mal assurés, c'est-à-dire sur la destinée de l'homme et de l'humanité.

Notre raison poursuit la vérité, toute la vérité. Où est son dommage ou son abdication, si, après avoir,

plus fermement à mes croyances. En disant sciences, j'entends parler ici des sciences physiques et naturelles ». *La joie de connaître*, Paris, 1928, p. 312.

[1] « La préhistoire nous apprend que l'humanité est très vieille, que son âge doit se nombrer en dizaines de millénaires, que la pluralité des races humaines existe depuis très longtemps... Il n'y a rien dans ces résultats qui puisse troubler le croyant ». P. TERMIER, *ibid.*, pp. 318-319.

comme c'est son droit reconnu, historiquement vérifié le fait de la révélation, elle entre en relation avec la Vérité suprême, voit s'enrichir le patrimoine humain du trésor des vérités surnaturelles et peut leur consacrer, en une prise de possession d'une fécondité inépuisable, l'activité infructueusement dépensée en des recherches sans issue ? Rien ne risque d'être perdu ou désorganisé dans aucune science, et la philosophie s'étend et se consolide : la métaphysique gagne, au voisinage d'une lumière plus haute, de stabiliser et de parfaire les démonstrations rationnelles de la cosmologie, de l'anthropologie et de la théodicée.

III. — Originalité, plénitude, harmonie parfaite de la révélation chrétienne.

Non seulement la raison raisonnante, mais toute notre âme : intelligence, cœur, volonté, mais toute notre vie spirituelle, auscultée en nous-même ou bien enregistrée dans l'histoire des doctrines et des religions, trouvent dans le christianisme l'accord total qui vainement se cherchait.

Stoïciens, péripatéticiens, pythagoriciens, platoniciens, Justin le philosophe avait fréquenté les adeptes de toutes les écoles de son temps, et il s'adonnait, presque convaincu, à la contemplation des Idées, lorsque la rencontre d'un vieillard qu'il ne devait plus revoir le mit en présence du Christ et de sa doctrine. Il reconnut aussitôt la vraie Sagesse : la révélation du Verbe réunissait en une splendide synthèse tout ce qui s'était reflété de vrai, de bon et de beau, au

cours de son itinéraire philosophique, dans les enseignements de ses maîtres successifs.

La fortune de ce pèlerin de la vérité, c'est le bonheur de l'humanité en face du christianisme; c'est le lot du moindre des hommes, dès l'abord loyal et l'attentive considération de la vérité surnaturelle. Celle-ci, en nous élevant au-dessus de la raison, a déjà récupéré, rapproché, concilié, ou plutôt elle totalise d'elle-même et en elle-même, coordonnées et unifiées pour le suprême contentement de la raison, les vérités fragmentaires éparses dans les philosophies et les religions. L'authentique révélation du divin organise d'emblée dans l'ordre religieux et moral tout l'humain.

Les hautes notions qu'élaborait la philosophie antique sur l'âme et sur Dieu, sur l'origine et la fin de l'univers, sur l'immortalité et la béatitude ne s'épurèrent et ne s'ordonnèrent nulle part en un spiritualisme pleinement satisfaisant. Dispersées jusque-là, flottantes et inconsistantes, mélangées d'erreurs, les voici rassemblées en un corps de doctrine sans tache et mises à la portée de tous par le théisme chrétien. Il semble bien que la pierre d'achoppement de la raison fut et demeure le mystère d'un Dieu transcendant solitaire en son éternité. L'obstacle s'écarte : j'apprends que Dieu est la Béatitude parfaite dans l'ineffable vie de la Très Sainte Trinité. La raison, au lieu de se rejeter vers le panthéisme, s'attache fermement à sa démonstration de l'existence de Dieu : Dieu abstrait, Dieu des philosophes, mais dont la connaissance ne se déconcerte plus, grâce à la révélation du Dieu vivant.

De même, si nous nous reportons des systèmes de théodicée aux religions positives, ce que contiennent

de foncièrement bon ou de guérissable les croyances et les rites des cultes traditionnels se trouve dégagé, assaini et confirmé par le christianisme, à l'exclusion de toute absurdité et de toute immoralité. Le monothéisme juif survit, sans que l'adoration du Dieu unique et invisible force l'humanité polythéiste à détruire ce puissant instinct religieux qui voulait voir la divinité et faire société avec elle : à une si folle prétention l'Incarnation répond avec une infinie sagesse; et la foi à la Trinité, inébranlablement établie sur ce fait central, ne renverse nullement la doctrine, rationnelle autant que révélée, de l'unité de la nature divine.

La religion s'affirme en esprit et en vérité, sans que l'humanité, en tous lieux et de tout temps accoutumée à un culte public, social, expressif jusqu'à l'effusion du sang, ait rien à renier que l'idolâtrie ou le formalisme, et, trop souvent, chez les païens, des rites non seulement grossiers mais licencieux ou cruels. Certes les anciens sacrifices sont abolis, mais leur raison d'être se justifie et se consomme dans le Sacrifice nouveau : au nom de tous les hommes s'offrent sur le Calvaire et se renouvellent perpétuellement sur l'autel l'adoration et l'action de grâces infailliblement agréées, l'expiation plus que suffisante, les mérites surabondants de l'Homme-Dieu.

La morale s'érige sur le dogme et s'en inspire et nous en fait vivre, mais sans que notre conscience soit blessée ou froissée par aucun dogme La morale chrétienne assure, au contraire, les fondements de la moralité; puis, prolongeant les lignes de la morale naturelle, elle en couronne l'édifice, elle en surélève l'idéal.

L'ascétisme entreprend une lutte sans merci pour mortifier nos tendances natives. Mais ce n'est pas œuvre de mort, impatiente de sombrer dans le nirvana bouddhique; c'est la condition nécessaire d'une vie supérieure, qui s'épanouira éternellement dans la vision et la possession de Dieu, et qui, dès maintenant, réalise le meilleur de l'homme par le gain et l'accroissement de l'intimité divine.

On pourrait poursuivre et buriner le parallèle. Envisagé d'ensemble ou étudié dans le détail, partout le christianisme unit excellemment en lui tout ce qui mérite d'être retenu des philosophies et des religions. Eclectisme, alors ? Syncrétisme ? Une réussite doctrinale, complétée par une haute idée du sacrifice et par une heureuse sélection de rites et de pratiques ? Aucunement, nous l'avons assez souligné. Ce n'est pas d'un assemblage artificiel de données étrangères et disparates que se forma cet exemplaire idéal et vivant de toute vérité religieuse. Il est original et incommunicable. C'est à son propre fonds, à ses données initiales, à son essence même, que le christianisme doit l'unité parfaite comme la perfection unique, avec lesquelles, sans jamais d'offense à la raison, il satisfait universellement aux besoins spirituels de l'âme, aux légitimes aspirations de l'humanité.

Plus on observe cet accord avec notre nature et l'histoire humaine, plus on admire la plénitude et l'harmonie de la révélation surnaturelle. Il arrive qu'elles exercent sur l'intelligence un irrésistible attrait : à ce signe, de nos jours comme au IIe siècle, un philosophe qui peinait « à la trace de Dieu » reconnaîtra soudain

la vraie voie et projettera, en conséquence d'une expérience si décisive, une apologie du christianisme, où la seule description, mais détaillée et approfondie, de sa richesse et de sa cohésion doctrinales emporterait comme par vertige l'entière adhésion de l'esprit[1].

Aussi bien la contre-épreuve serait-elle fournie par un relevé complet des griefs rationalistes. Le christianisme, du moins le christianisme intégral, celui de l'Évangile et de l'Église, est de toutes parts l'objet de critiques passionnées, mais qui s'entrechoquent et se détruisent. On lui impute un anthropocentrisme qui abaisse Dieu, qui subordonne l'univers aux nécessités et aux utilités de l'homme, et, inversement, un théocentrisme qui annihile l'homme devant Dieu; une irrévocable hostilité à la bonté de notre nature, et, cependant, un idéal chimérique, des exigences de sainteté qui méconnaissent l'infirmité humaine; un individualisme religieux qui se tourne égoïstement au culte exclusif de la vie intérieure, et, d'autre part, un despotisme oppresseur des âmes qui, par son système dogmatique, ses formalités rituelles, sa discipline ecclésiastique, empêche radicalement ou brise à peine

[1] Dans le *Correspondant* du 25 septembre 1925, p. 831, Paul CLAUDEL, annonçant la prochaine publication du livre de Jacques RIVIERE, *A la trace de Dieu*, cite ces lignes de l'Apologie projetée : « Plus intéressant que de démontrer la foi chrétienne, ce serait d'induire en tentation pour y faire tomber, de la décrire avec assez de détail, d'en faire apparaître la merveilleuse cohésion avec assez de force pour que l'incroyant soit saisi de vertige et n'ait plus rien à faire que de s'y précipiter ». Claudel continue : « En somme, la religion catholique doit se prouver par une démonstration catholique, c'est-à-dire totale, et par cette totalité même. Elle est vraie, parce qu'elle est catholique, c'est-à-dire complète, parce qu'elle est la clef et le couronnement de tout. Elle ne triomphe qu'en opposant à chaque moment à toute critique partielle sa masse indivisible ».

jaillis les libres élans de la conscience et de la piété.

Accusations contradictoires[1].

Au total, involontaire hommage à la vérité.

Une somme antichrétienne ainsi constituée témoignerait, à sa manière, du chef d'œuvre d'homogénéité de l'édifice surnaturel. En effet, cette contrariété d'appréciations trahit une déformation préalable de ce qu'on prétend condamner; et la déformation, l'exagération, le grossissement caricatural deviennent inévitables, du fait que l'esprit de contradiction dissocie artificiellement et ne recompose qu'en une synthèse incomplète les éléments d'un tout divinement un.

Disons plus. En se répandant en des critiques diamétralement opposées, la raison réussit moins à prendre en défaut le christianisme qu'à étaler ses lacunes et sa propre incohérence. Désorientée devant le problème de la destinée humaine, elle se trouble, se divise contre elle-même, et elle oscille, affolée, d'un pessimisme outré à un optimisme menteur, dès lors qu'elle s'interdit la solution chrétienne. Au contraire, dans la mesure où elle s'en rapproche, elle se remet peu à peu et sort de son désarroi; qu'elle accède enfin au christianisme : elle atteint le plan d'accord où ses antinomies se résolvent, en même temps que sont

---

[1] La liste de ces accusations serait très longue. Ici l'on représente le christianisme comme détaché des intérêts humains et de la prospérité temporelle, là comme trop mêlé au siècle et trop envahissant. Les uns le font d'essence anarchique et révolutionnaire par l'exaltation des humbles et l'humiliation des puissants; les autres le disent complice et fauteur des injustices sociales par sa doctrine de la résignation. Tantôt on lui reproche sa théorie du droit divin et de se faire le docile instrument de la tyrannie politique; tantôt son ambition théocratique et de vouloir absorber ou restreindre l'indépendance du pouvoir civil.

comblés ensemble les désirs qu'elle échouait à satisfaire ou même à concilier entre eux.

Tant sous l'aspect de la révélation que sous l'aspect de la grâce, non seulement le surnaturel chrétien est en lui-même harmonie, mais il refait et propage l'harmonie jusque dans le domaine naturel. A cette constatation, comment n'être pas amené à conclure qu'il est vrai ?

*
* *

C'est une conclusion qui ne semble pas moins légitime qu'elle est désirable et tentante. Elle ne résulte pas d'une séduction subie à l'aveugle, ni même d'une intuition qui ne se pourrait raisonner. Que la nature humaine, tiraillée en désirs contraires faute de remplir aucun de ses vœux les plus essentiels, trouve dans le christianisme équilibre, révélation d'elle-même, guérison et renouvellement, plénitude de satisfaction, son climat, en un mot, « son milieu normal et l'endroit privilégié de son épanouissement »[1], cet accord préétabli, pour ne pas dire cette affinité réciproque, implique et, en quelque manière, démontre par avance la réalité objective du surnaturel chrétien. C'est que le christianisme répond *seul* à tous nos besoins et à toutes nos attentes, et sa réponse, transcendante et accessible à la fois, excelle en opportunité comme en perfection.

La vérité religieuse est là, ou il en faut désespérer.

Et ce serait désespérer en même temps de la destinée de l'homme et du salut de l'humanité.

---

[1] G. K. Chesterton, *Orthodoxy*. Cf. J. de Tonquedec, *Études*, 1920, t. 163, p. 431; H. Massis, *Revue universelle*, 15 mars 1922, p. 759.

TROISIÈME PARTIE

LA RÉALITÉ HISTORIQUE DU SURNATUREL CHRÉTIEN

CHAPITRE I

JÉSUS-CHRIST

Historique et surnaturel sont deux termes que la foi laïque décrète inconciliables En vertu de son postulat métaphysique, point d'histoire vraie ou même concevable, sinon des événements qui s'expliquent, comme ils se produisent, par des causes exclusivement naturelles.

Nous avons vu qu'une philosophie de l'univers qui veut embrasser tout le visible et tout l'invisible ne s'entrave pas de cet a priori systématique : la synthèse des ordres naturels, en se hiérarchisant jusqu'à la perfection de l'ordre humain, ne doit pas se fermer d'avance à l'éventualité possible d'un monde nouveau de réalités supérieures. D'autre part, une philosophie de l'homme, attentive, sans parti pris, à l'histoire des religions et à la psychologie individuelle, constate un accord profond et comme préétabli entre le besoin religieux universel et toute l'économie du christianisme. Raison de plus de ne pas écarter le surnaturel chrétien. Notre destinée, au lieu de s'obscurcir en un problème insoluble, s'éclaire, par le christianisme, d'une solution

aussi désirable qu'elle est parfaitement adéquate, et, pour autant, à présumer ou à reconnaître vraie.

Mais voici le critérium décisif.

Tout harmonie en lui-même et source d'harmonie, ce n'est pas dans sa doctrine seulement que le christianisme, comme son Fondateur, « réconcilie et pacifie toutes choses, au ciel et sur la terre »[1]. Dans son histoire s'anime la synthèse la plus incroyable et cependant la plus authentique de l'humain et du divin. Nous sommes en présence du surnaturel réalisé et vivant. Jésus-Christ, les saints, l'Église : devant ces grands faits indéniables, prodigieux, immensément féconds et indissolublement liés, l'historien s'interroge. Et tous les problèmes d'histoire touchant à la personne du Christ se changent en une indéchiffrable énigme pour quiconque refuse d'admettre la réalité du surnaturel chrétien.

Au point de départ et au foyer de cette manifestation historique et surnaturelle, le surnaturel évangélique éclate singulièrement par la sainteté, les miracles et la résurrection de Jésus-Christ.

---

[1] *Coloss.*, I, 20.

I

LA SAINTETÉ DE JÉSUS-CHRIST

I. — Le fait du Christ.

Dans toute l'histoire religieuse de l'humanité, aucun nom ne peut soutenir la comparaison avec celui de Jésus. Parmi les christs païens et les fondateurs de religion, que lui opposent à l'envi des rapprochements hâtifs et superficiels, le Christ des Évangiles se détache nettement, avec le ferme relief de la vérité historique et le rayonnement d'une sainteté divine.

Le paganisme a ses héros et ses dieux sauveurs : Krishna, Osiris, Mithra, Dionysos-Zagreus, Adonis, Attis, bien d'autres. Ce sont des personnages mythiques, dont les fantastiques aventures ont l'inconsistance et la variabilité de la fiction. De plus, la plupart de ces divinités donnent lieu à des fables plus ou moins impures. Les légendes de Dionysos-Zagreus, d'Adonis, d'Attis, originairement symboliques de la mort et du renouveau annuels de la végétation, offensent le sens moral. A l'exception de quelques prescriptions de la religion mithriaque, le salut qui s'obtient par l'initiation aux mystères n'a rien à voir avec une purification intérieure de l'âme; encore le culte de Mithra perd-il son relatif avantage par les compromissions qu'il admet avec les mystères de Cybèle et d'Attis, les plus répugnants de tous les drames sacrés.

A leur tour, faute de certitude historique suffisante,

ou bien, dans toute la mesure de notre sûre information, faute de transcendance morale, les fondateurs de religion s'effacent devant Jésus-Christ. Mettons de côté Lao-Tse et Confucius, initiateurs rivaux, non d'une religion, mais, le premier, d'une philosophie panthéiste, le second, d'une sagesse politique; encore plus que les deux éducateurs nationaux de la Chine, les auteurs des grands mouvements religieux se dérobent en général dans le vague et le légendaire. Ils sont discutés jusque dans leur existence, comme Zoroastre, ou difficiles à dégager des amplifications fabuleuses, comme le Bouddha Çakyamouni. Lorsque, comme Mahomet, ils apparaissent et se meuvent clairement sur la scène historique, leur vie et leur œuvre, étudiées de près, laissent déchoir aux proportions d'un réformateur de génie le prophète qui prétendait s'auréoler d'une mission et de communications divines.

Tout au contraire, la personne et l'œuvre du Christ prennent corps dans l'histoire humaine aussi vigoureusement qu'elles s'élèvent, mieux connues, à une sublime hauteur. La singularité de ce fait est d'autant plus remarquable, qu'à la différence toujours de tous les autres maîtres : philosophes, législateurs et prophètes, ce Christ, Docteur et Sauveur de l'humanité se propose lui-même comme la Vérité et la Justice vivantes, objet de notre foi et de notre amour.

Évidemment, par cela seul qu'il est unique, ce fait provoque la contradiction. Et ce serait la plus efficace que d'arriver à déposséder le Christ de sa réalité historique. Substituer au fait chrétien le « mythe de Jésus », imaginer par exemple un être divin qui, d'abord, n'aurait eu d'existence que dans les âmes, projeté

ensuite hors d'elles et bientôt revêtu du charme d'une geste factice, c'est là une entreprise périodiquement tentée, naguère encore, à grand renfort de fallacieuse érudition[1]. Mais il n'en est pas de plus chimérique ni de plus définitivement discréditée, aux yeux des historiens compétents. Les spécialistes des origines chrétiennes n'ont pu accueillir pareille thèse que comme un paradoxe fantaisiste, une gageure impossible

[1] Il s'agit, on le devine, du livre de M. P.-L. COUCHOUD, *Le Mystère de Jésus*, Paris, Rieder, 1924, et des volumes de sa collection « Christianisme » qui remorquent la thèse d'Arthur Drews. « Thèse aventureuse, écrivait M. GUIGNEBERT dans l'*Impartial français* le 25 octobre 1924, fondée sur une interprétation subjective et tendancieuse des textes et qui se montre incapable, pour peu qu'on la regarde de près, de rendre compte des faits les mieux établis ». En passant, M. Guignebert signalait comme « un monument d'hilarante absurdité » le récent écrit de DREWS, *Das Markus-Evangelium als Zeugnis gegen die Geschichtlichkeit Jesu*. Iéna, 1921. Dans son *Jésus*, le professeur d'histoire du christianisme à la Sorbonne, fâché d'avoir été traité d' « historiciste », ne se montre pas moins dur envers les mythologues. « Amateurs », dit-il, « les négateurs et mythologues le sont presque tous; les uns naïfs et arrêtés à une information de surface dont ils ne soupçonnent même pas la déplorable misère, les autres « documentés », c'est-à-dire instruits, quelquefois même érudits, mais également étrangers ou réfractaires à la modeste et patiente discipline de l'exégèse, prêts à bousculer et à violenter les textes, au lieu de les confesser avec circonspection et humilité; prêts à leur imposer d'autorité les conclusions dont leurs propres convictions ont besoin, au lieu de se résigner aux bornes qu'un sens critique et historique plus scrupuleux leur imposerait... En fait, les efforts, souvent érudits et ingénieux, des mythologues n'ont gagné à leurs thèses aucun des savants indépendants et désintéressés que rien n'empêcherait de s'incliner devant un fait bien établi, et dont l'adhésion aurait eu un sens. L'enthousiasme des incompétents ne compense pas cet échec ». Ch. GUIGNEBERT, *Jésus*, Paris, 1933, pp. 60, 69. D'accord sur ce point avec Ch. Guignebert, M. Henri BERR, directeur de la Bibliothèque de synthèse historique *L'Évolution de l'humanité*, s'exprime en ces termes : « Jésus a existé; cela, on peut dire que nous le savons : la thèse de non-historicité est un paradoxe ». Avant-propos, p. VIII. — Voir M. LEPIN, *Le Christ Jésus, son existence historique et sa divinité*, Paris, 1930.

à tenir. Non seulement il est inadmissible que le christianisme s'engendre spontanément, au lieu de procéder, palpitante vie et tout aussitôt conquérante, d'une cause réelle et d'une personnalité supérieure; mais encore nous sommes informés de première main, par de nombreux documents authentiques, sur la carrière historique de cette personnalité.

De l'aveu de Renan[1], on écrirait une petite *Vie de Jésus* avec les Épîtres de saint Paul.

Ce ne sont pas nos seules sources.

Les Évangélistes enrichissent les brèves données pauliniennes d'un trésor d'incontestables souvenirs, vécus et circonstanciés. Ces récits, d'une simplicité sans égale, joignant au naturel l'exactitude, la netteté et la couleur, semblent bien, ici, rendre l'impression directe des faits sur les témoins oculaires, là, consigner la parole autorisée de ces témoins, scrupuleusement retenue et notée mot pour mot. Ils sont assez abondants et divers pour se contrôler les uns par les autres. Ils se prêtent à des vérifications externes par ce qu'ils nous rapportent des institutions et des coutumes juives, du régime politique imposé par Rome, des partis religieux alors en rivalité.

Bref, tout à fait bien renseignés, grâce à la littérature ancienne et aux découvertes archéologiques récentes, tant sur la civilisation romaine que sur le milieu palestinien du premier siècle, nous voyons l'histoire de Jésus tenir solidement, par sa contexture, à l'ensemble des faits de son époque et, simultanément, s'animer, en pleine lumière, des signes manifestes

[1] *Histoire du peuple d'Israël*, V, Paris, 1894, ch. XVIII, p. 416, note 1.

et de l'originale expression de la vie. Comme à ses premiers témoins, le Christ nous devient visible et palpable. Impossible de révoquer en doute son existence. Sa personne et son action s'encadrent et s'incarnent dans une réalité historique d'où elles ne peuvent pas être arrachées.

II. — La transcendance du Christ.

L'éclat surnaturel qui émane de Jésus ne s'impose pas moins que la vivante réalité de sa personnalité historique. Près de vingt siècles écoulés n'ont pu l'intercepter ni l'affaiblir. Le protestantisme libéral s'incline religieusement devant la transcendance du Christ. Des rationalistes même, parmi les plus incrédules aux miracles, en subissent la séduction. Si les prodiges multipliés et l'accent d'autorité du prophète galiléen déterminèrent jadis l'enthousiasme de la foule, la seule sainteté de Jésus exerce toujours sur les âmes un attrait analogue. Elle se fait discerner non comme un rare privilège, mais comme une exception unique. Elle est réellement une merveille si parfaitement hors de pair, tellement inégalée et à jamais inégalable, qu'elle ôte toute idée de comparaison.

Dès l'origine, aux tout premiers jours de la prédication chrétienne aussi bien que durant le ministère de Jésus, le fait s'est affirmé, incontestable. Lorsque Pierre, haranguant le peuple sous le portique du temple[1],

[1] *Actes des Apôtres*, III, 14. — On sait que les critiques reconnaissent comme provenant d'une source primitive les deux discours de saint Pierre rapportés par saint Luc.

nommait le Crucifié de la veille « le Saint et le Juste par excellence », le disciple ne redoutait pas plus un démenti que le Maître lui-même, jetant à ses ennemis ce tranquille défi : « Qui de vous me convaincra de péché ? »[1]. Une absolue pureté de conscience, non moins manifeste au public qu'évidente aux intimes, aussi humblement attestée que possédée pleinement et assurée de soi, c'est l'inaliénable caractère de la sainteté du Christ.

Ce fait est bien sans exemple. Moralistes, historiens, biographes et hagiographes sont unanimes dans leur témoignage. Tout moraliste suppose qu'il n'est pas conscience d'homme tout à fait exempte de faute. Nul historien n'a pu soustraire à l'infirmité humaine les plus vertueux de ses héros : les sages les plus authentiques et les philosophes les plus religieux ont à déplorer leur faiblesse et des défaillances morales. Et ce ne sont pas les saints proprement dits, ceux du christianisme, qui se désolidariseront du reste de l'humanité : ils accentuent, plutôt qu'ils n'atténuent, l'aveu personnel de notre commune misère.

Soulignons le plus étonnant, de prime abord, dans l'humilité des saints. A la suite de saint Paul, qui se proclame « le premier des pécheurs »[2], tous — non pas seulement les grands convertis, mais les âmes demeurées le plus innocentes — se voient comme un abîme d'indignité, appelant, pour être comblé par elle, l'incommensurable miséricorde divine. Parfois même, à les entendre se reprocher comme des crimes quelques

---

[1] *S. Jean*, VIII, 46.
[2] I *Tim.*, I, 15.

vénielles fautes ou de simples imperfections, nous serions tentés de croire en défaut leur sincérité, si nous ne réfléchissions qu'à la lumière divine, donnée en partage aux cœurs purs, les ombres fugitives les plus légères apparaissent d'insupportables taches.

Rien de tel dans le Christ.

Le Christ jouit, plus que nul autre, de la claire vue de Dieu, et cette splendeur inondant son âme n'y fait saillir aucun nuage. Il a très vive et toujours présente la pensée de la déchéance morale de l'humanité, et jamais n'affleure à sa conscience ineffablement délicate le sentiment d'un besoin personnel d'expiation et de pardon. Il a soif du salut universel, sans cependant se reconnaître intéressé le moins du monde à procurer son propre salut. Sa parfaite innocence le met à part du reste des hommes, et, à cette cime vertigineuse, aucun orgueil ou seulement une apparence d'orgueil ne ternissent ni ne voilent la pureté immaculée de sa vie.

L'accord inouï de la pleine conscience de cette pureté avec l'humilité la plus sincère n'est que la donnée fondamentale d'un prodigieux concert de perfections. Des vertus qui sembleraient, à de moindres degrés de mérite, malaisément s'allier entre elles, s'appellent, se complètent, s'harmonisent, naturellement et constamment, au sommet qu'elles atteignent du premier coup en Jésus-Christ.

Son éloignement, son horreur du péché le portent à l'indulgence, à la compassion, à la condescendance pour le pécheur. Point de transactions ni de demi-remèdes quand le salut de l'âme est en jeu; il faut sans pitié trancher dans le vif : « si ton œil te scandalise,

arrache-le; si ta main te scandalise, coupe-la »[1]. Mieux vaudrait être précipité au fond de la mer, une meule au cou, que de scandaliser un petit enfant[2]. Cependant, Jésus pansera avec une délicatesse infinie toutes les plaies morales. Il se plaît à répéter.

> « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs »[3].
>
> « Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu »[4].

La malveillance des Pharisiens a beau se répandre en murmures; il leur raconte l'histoire de la brebis égarée et de la drachme perdue, et encore celle de l'enfant prodigue[5]. L'exemple, surtout, illustre les paraboles : c'est l'appel de Lévi le publicain, c'est le pardon accordé à la Samaritaine, à la pécheresse de Magdala et à la femme adultère, c'est l'hospitalité demandée à Zachée et qui provoque sa conversion, sur la croix c'est la prière pour les bourreaux et l'absolution du larron. Terrible au péché, Jésus vit et meurt entre les pécheurs, sollicitant jusqu'à la dernière heure et obtenant leur repentir.

Par un semblable contraste, l'élévation et l'humilité se répondant toujours l'une à l'autre, la volonté qu'il a de la perfection suprême l'incline à la prédilection pour les naïves vertus des tout-petits. Il fait un devoir à ses disciples de se grandir jusqu'à l'imitation du Père céleste :

---

[1] *Mt.*, v, 29, 30, xviii, 8, 9; *Mc.* ix, 43-48.
[2] *Mt.*, xviii, 6; *Mc.*, ix, 42; *Lc.*, xvii, 2.
[3] *Mt.*, ix, 13.
[4] *Mt.*, xviii, 11.
[5] *Lc.* xv. Cf. *Mt.*, xviii, 12-14.

« Vous donc soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait »[1].

« Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux »[2].

Et il présente un petit enfant comme le modèle à reproduire pour posséder le royaume des cieux :

« Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ».

« Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas : le royaume de Dieu leur appartient »[3].

Son zèle de l'honneur divin et du salut des âmes peut éclater en sainte indignation, mais l'intrépidité du justicier éventuel n'altère pas la constante mansuétude du Maître. Il s'arme d'un fouet pour chasser du temple les trafiquants et il renverse les tables des changeurs[4] : c'est que la décence de la maison de Dieu et la préservation de la piété du peuple exigeaient cette sévère répression d'un abus trop longtemps toléré. Il démasque l'hypocrisie et l'orgueil des Pharisiens et des Scribes : c'est que le salut d'un grand nombre commandait ces anathèmes véhéments[5] contre des aveugles, conducteurs d'aveugles, contre des fanatiques parcourant la terre et la mer pour faire un prosélyte et le rendant aussi mauvais qu'eux-mêmes. Mais, une fois sauf l'intérêt de la religion, Jésus est accueillant à toute bonne volonté sincère :

---

[1] *Mt.*, V, 48.
[2] *Lc.*, VI, 36.
[3] *Mt.*, XVIII, 2-5, XIX 14; *Mc.*, X, 14-16; *Lc.*, XVIII, 16-17.
[4] *Mt.*, XXI, 12-13; *Mc.*, XI, 15-17; *Lc.*, XIX, 45-46; *Jo*, II, 14-17.
[5] *Mt.*, XXIII, 14 et ss.

« Jean lui dit : « Maître, nous avons vu quelqu'un qui ne nous suit pas, chasser les démons en ton nom, et nous l'en avons empêché parce qu'il ne nous suit pas ».

Jésus désapprouve cette intolérance :

« Ne l'en empêchez pas, car personne ne peut faire de miracle en mon nom, et aussitôt après parler mal de moi. Qui n'est pas contre nous est pour nous »[1].

Un autre jour, les impétueux fils de Zébédée voudraient faire tomber le feu du ciel sur les Samaritains inhospitaliers.

« Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes,

leur répond Jésus.

Le Fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes, mais les sauver »[2].

Jésus n'a sans cesse en vue que le relèvement et le soulagement des âmes. Il aime à s'appliquer l'oracle d'Isaïe touchant la bienfaisance secourable du Messie. Il est et demeure le Maître dont l'enseignement attire, console, allège et réconforte :

« L'Esprit du Seigneur Jahvé est sur moi, car Jahvé m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux malheureux, panser les cœurs meurtris; annoncer aux captifs la liberté, aux prisonniers la délivrance; annoncer un an de grâce de Jahvé »[3].

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés,

---

[1] *Mc.* IX, 38-41.
[2] *Lc.*, IX, 52-56.
[3] *Is.*, LXI, 1-2; *Lc.*, IV, 17-22.

et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est suave et mon fardeau léger »[1].

Mais, s'il est le doux Jésus, bienveillant, bon, patient et miséricordieux, c'est sans lâche concession ni aucune faiblesse. De l'aveu même des Pharisiens et des Hérodiens[2], sa parole, toujours véridique, ignore les complaisances humaines. Il s'apitoie sur la foule, s'émeut de ses besoins et de ses privations, déplore par-dessus tout sa détresse morale[3]. Mais il laissera ce misérable troupeau sans pasteur se disperser loin de lui, plutôt que de rien retirer de la vérité de sa doctrine[4]. Jamais non plus il ne retirera rien de l'austère mais salutaire leçon de la croix. Lorsque Pierre ose le dissuader d'endurer la Passion, il le repousse avec autant d'indignation et de rudesse qu'au désert, il chassa le Tentateur : « Arrière, Satan : tu m'es un scandale »[5]. On ne sera son disciple, on ne sera digne de lui, qu'à la condition d'entrer vaillamment, à sa suite, dans la voie de l'abnégation et de la souffrance[6].

Si Jésus est humble comme il est doux, c'est de même sans détriment, ou plutôt c'est tout à l'avantage de son influence et de son autorité de Maître. Il ne parle pas comme les Scribes et les Pharisiens. Et cet

---

[1] *Mt.*, XI, 28-30.
[2] *Mt.*, XXII, 16; *Mc.*, XII, 14; *Lc.*, XX, 21.
[3] *Mt.*, IX, 36, XIV, 14, XV, 32; *Mc.*, VI, 34, VIII, 2.
[4] *Jo.*, VI, 66-69.
[5] *Mt.*, XVI, 23; *Mc.*, VIII, 33.
[6] *Mt.*, X, 38, XVI, 24; *Mc.*, VIII, 34; *Lc.*, IX, 23.

accent inimitable qui, dès le début, a saisi les auditeurs[1], garde toujours la même puissance de séduction, la même emprise souveraine :

> « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis »[2].
> « Vous n'avez qu'un Maître, le Christ »[3].

Réciproquement, son ascendant sur ses disciples, sa dignité et sa majesté de chef n'en rendent que plus sensible, touchante et efficace, sa charité sans égale :

> « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour beaucoup »[4].
> « Les rois des nations les dominent, et ceux qui commandent les peuples reçoivent le nom de bienfaiteurs. Mais vous, non pas : que le plus grand d'entre vous se fasse comme le dernier venu, et celui qui gouverne comme le serviteur. Qui est le plus grand : celui qui est étendu à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est étendu ? Moi je suis au milieu de vous comme celui qui sert »[5].
> « Si je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que, comme je vous ai fait, vous fassiez vous-mêmes »[6].

La charité est bien le dernier mot de la vie du Christ à l'égard de ses disciples et de tous les hommes. Elle

---

[1] *Mt.*, VII, 28, 29; *Mc.*, I, 22; *Lc.*, IV, 32; *Jo.*, VII, 46.
[2] *Jo.*, XIII, 13.
[3] *Mt.*, XXIII, 8, 11.
[4] *Mc.*, X, 45.
[5] *Lc.*, XXII, 25-28. Cf., *Mt.*, XX, 25-28, *Mc.*, X, 42-45.
[6] *Jo.*, XIII, 14, 15.

joint à l'amitié la plus tendre l'amour même des ennemis, au patriotisme le plus sincère la dilection de tous les hommes, païens ou samaritains, à la délicatesse des sentiments le dévouement le plus effectif. Et cette charité, non seulement accessible, mais condescendante, prévenante, inlassable, il la prodigue jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice total[1]. Elle sera la loi primordiale comme aussi le signe distinctif des chrétiens[2].

Encore n'est-ce pas surtout dans ses rapports avec les hommes, mais dans sa religion avec Dieu, que Jésus domine singulièrement l'humanité et néanmoins s'y intègre, trait d'union entre Dieu et nous.

Il s'y intègre indiciblement par la religion la plus profonde. La proposition sacrilège du Tentateur l'a révolté jusqu'au fond de l'âme. Il s'est écrié :

> « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras, lui seul! »[2]

Aussi, avec quel empressement, durant tout son ministère, saisira-t-il les occasions de rappeler les droits de Dieu et les perfections divines :

> « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu »[4].
>
> « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit : celui-là est le plus grand et le premier commandement »[5].

---

[1] *Jo*, x, 11, xiii, 1, xv, 13.
[2] *Jo.*, xiii, 34-35.
[3] *Mt.*, iv, 10; *Lc.*, iv, 8.
[4] *Mt.*, xxii, 21; *Mc.*, xii, 17; *Lc.*, xx, 25.
[5] *Mt.*, xxii, 37, 38; *Mc.*, xii, 30; *Lc.*, x, 27.

« Pourquoi m'appelles-tu Bon ? Nul n'est bon, hormis Dieu seul »[1].

Le souhait, la demande et la recherche de la gloire de Dieu doivent, dans notre prière et dans notre action, occuper toujours le premier plan. Là aussi, il commence par donner l'exemple. Une oraison de quarante jours inaugure sa mission publique. Une nuit de prière couronne ses grandes journées de prédication et de miracles ou bien prépare et souligne les importantes décisions qu'il va prendre[2]. La dernière semaine de sa vie, il consacre le jour à enseigner dans le temple, la nuit à prier longuement sur le mont des Oliviers. La veille de sa mort, au jardin de Gethsémani, il priera dans l'angoisse et l'acceptation héroïque, et il priera encore sur le Golgotha jusqu'à ce qu'il expire dans ce cri suprême :

« Père, je remets mon âme entre vos mains »[3].

Du commencement à la fin, il n'a pas un seul instant perdu de vue la gloire de son Père[4].

En même temps, le Christ unit notre humanité à Dieu en un commerce et une contemplation absolument sans analogues.

Sur le mont Horeb, Moïse se cache le visage[5]. A sa vision inaugurale, Isaïe aperçoit les Séraphins se voilant la face devant la sainteté divine[6]. Les plus grands des mystiques, en présence de Celui qui est,

---

[1] *Mc.*, x, 18; *Lc.*, xviii, 19; *Mt.*, xix, 17.
[2] *Lc.*, vi, 12-14; *Mc.*, iii, 13, 14.
[3] *Lc.*, xxiii, 46.
[4] *Lc.*, ii, 49; *Jo.*, iv, 34, viii, 49, 50, xvii, 4 et ss.
[5] *Exode*, iii. 6.
[6] *Isaïe*, vi, 2.

n'ont qu'à se sentir celui, celle qui n'est pas, pour que le double abîme de l'infinie Perfection et de leur propre néant les accable. Or, nulle adoration plus humble que l'adoration de Jésus, nulle religion plus vive et plus intense que la sienne. Et pourtant nulle trace de cet effroi sacré dont les autres tremblent, au contact de l'Etre divin.

Son intimité avec Dieu est d'une familiarité sans étonnement ni hésitation. Il est le Fils, si bien l'image du Père et l'objet de sa complaisance que, de plain-pied, il se trouve chez lui dans les choses de Dieu et en Dieu-même; que, seul, il peut communiquer la connaissance du Père, en la livrant aux hommes aussi naturellement qu'il la puise au sein de la divinité[1].

Dans l'âme de Jésus, c'est donc toujours une harmonie idéale, vraiment la plus divine et la plus humaine : la plus divine, puisque cette familiarité avec Dieu lui est exclusivement personnelle; la plus humaine aussi, puisqu'il nous révèle le Père qui est aux cieux avec un accent de vérité et de fraternité qui touche toute âme d'homme.

> « Quand on a longtemps contemplé cette physionomie si haute et en même temps si attractive et si reposante du Christ, on reconnaît, a écrit l'abbé de Tourville, que le trait suprême de sa nature humaine est la simplicité avec laquelle elle a traduit en elle la grandeur divine »[2].

---

[1] *Mt.*, XI, 27, *Lc.*, X, 22. — « On le voit plein des secrets de Dieu; mais on voit qu'il n'en est point étonné, comme les autres mortels à qui Dieu se communique; il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire ». BOSSUET, *Disc. sur l'hist. univ.*, II, 19.

[2] H. de TOURVILLE, *Lumière et Vie*, Bloud et Gay, 1929, p. 77.

Sublimité et simplicité, chacune se caractérisant comme un prodige unique et l'une et l'autre encore plus prodigieuses d'être inséparables, c'est bien là, dans tous les ordres, la transcendante originalité du divin Maître. Elle se marquait dans les circonstances les plus diverses. Elle se soutint jusqu'au bout. Elle ne fut jamais plus admirable qu'aux heures où la décisive épreuve de la passion et de la mort vint la consacrer pour toujours.

III. — Sainteté vraiment divine.

Qui est-il donc ce Christ, dont la sainteté, réalisant l'idéal de l'homme, défie, d'une part, nos imaginations de lui superposer une beauté supérieure, et, d'autre part, au lieu de décourager notre effort moral, sollicite notre imitation, nous offre par sa sublime simplicité et sa perfection suprême le modèle plein d'attrait de la vraie religion et de toute vertu ? La tradition chrétienne répond que la sainteté de Jésus est d'un Homme-Dieu. Elle l'atteste sur la parole même du Christ « la Voie, la Vérité et la Vie ».

A qui rejette cette solution il reste le droit d'admirer une grandeur surhumaine, mais non pas la ressource d'intercaler entre la réalité et sa transcription évangélique un travail de légende ou de fiction. Jean-Jacques Rousseau disait de la vie et de la mort de Jésus que « l'inventeur en serait plus étonnant que le héros ». Non moins que le roman spontané d'un faussaire de génie, une lente transfiguration collective est invraisemblable. Le chef des apôtres allègue des

événements d'hier; il évoque, au vu et au su de tous, la carrière et la fin tragique de ce Messie, qui passa en faisant le bien : des souvenirs précis, présents à toutes les mémoires, ne sauraient se prêter à une mensongère idéalisation. On touche au réel, on est devant le fait primitif. Ce fait, on peut sans doute se borner à le constater tel quel; mais le qualifier de surhumain revient plutôt à souligner un problème, qu'à proposer une solution définitive. Hormis le surnaturel, la transcendance de Jésus est une énigme historique.

Ou bien, par préjugé contre le surnaturel, il faut nier cette transcendance, mais alors retrouver l'énigme, tout aussi insoluble, devant l'éclosion et l'élan de conquête du christianisme. On a beau vouloir ne découvrir en Jésus qu' « une personnalité grande en Israël » et, non pas même « un homme de génie »[1], mais simplement « une belle âme religieuse largement humaine »[2] : une fois la personne et l'action du fondateur exténuées jusqu'à ce rôle effacé, on n'a rien gagné que d'avoir rendu inexplicable l'essor immédiat de la religion nouvelle et de voir le problème du christianisme ramener inévitablement le problème du Christ.

Les Apôtres sortant du Cénacle, le jour de la Pen-

---

[1] Pascal répliquerait : « Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté ». *Pensées*, édit. Brunschvicg, 793.

[2] Ch. GUIGNEBERT, *Jésus*, pp. 495-496. « Des livres parus depuis un siècle sur Jésus-Christ, prononce le savant exégète A. VINCENT, il n'en est pas où, malgré l'affirmation du préfacier, M. Berr, qui ose souligner « la sereine impartialité de l'auteur », s'étale un parti pris aussi violent et aussi anti-scientifique ». *Le « Jésus » de M. Guignebert.* (Dans le *Correspondant*, t. 331, p. 418).

tecôte, et trois mille hommes, puis deux mille autres, se convertissant à la voix de Pierre; des hommes qui avaient mangé et bu avec le Christ prenant tout Jérusalem à témoin de la vérité de leur prédication; le Juste, supplicié il y a deux mois à peine, présenté comme le Maître de la vie et de la mort; le nom de Jésus proclamé le seul capable de nous sauver; le judaïsme forcé de s'ouvrir et, en tant que tel, de disparaître, devant une autre « voie » — la Voie; — le Messie et Seigneur, objet d'adoration et de culte; la même prière à lui adressée, par Étienne mourant, que lui-même avait faite à Dieu sur le Calvaire; Saul, le persécuteur, soudain converti sur le chemin de Damas; la puissante personnalité religieuse de saint Paul s'évanouissant volontairement devant la personne de Jésus, ou plutôt, lui demandant à jamais le secret de sa force et l'âme de sa propre vie; avec saint Paul, toute vie chrétienne puisant la grâce, encore et toujours, à la plénitude de sainteté du Christ : voilà un ensemble de faits impossibles à éluder. Ils ne permettent pas plus d'écarter l'incomparable grandeur de Jésus-Christ qu'ils n'autorisent à en prendre prétexte pour contester son existence historique.

La foi et la vie de la chrétienté la plus ancienne, centrées l'une et l'autre sur l'Homme-Dieu Sauveur, sont de trop bonne heure et trop fermement inscrites dans l'histoire, pour laisser l'espace de temps que leur jeu postule, aux hypothèses rivales des « mythologues » et des « historicistes ». Ceux-là rêvent d'un Christ spirituel et divin, face nouvelle de Jahvé, que l'illusion commune finirait par incarner dans une personnalité humaine. Ceux-ci nous minimisent un Christ tout

humain, que l'enthousiasme de ses disciples aurait promu à une gloire divine et que l'évolution de la conscience chrétienne aurait achevé de faire Dieu. A l'encontre des théories contradictoires de l'humanisation et de la divinisation subsiste le fait initial : Celui dont les apôtres ont publiquement témoigné, d'expérience directe, réalise de source, humainement et divinement, en dehors et au-dessus de tout embellissement imaginaire, le vivant idéal de la sainteté.

II

LES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST

I. — Homogénéité des miracles et de la vie du Christ.

Si bon nombre d'adversaires du surnaturel, touchés d'admiration devant la sainteté du Christ, y reconnaissent de bon gré le fait d'une supériorité unique — « Jésus, dit Renan, ne sera pas surpassé[1] », — ce n'est pas sa qualité de thaumaturge qui recommanderait auprès d'eux le divin Maître. Bien plutôt Jésus rentrerait-il avec ses miracles dans la condition commune des personnages religieux tant soit peu notables, tous immanquablement entourés d'un halo de fabuleux prodiges.

On nous rappelle Apollonius de Tyane, le Bouddha, Mahomet lui-même. Quoi de si particulier dans l'activité miraculeuse du Christ ? Quel avantage à laisser déchoir dans une promiscuité de faux merveilleux une vie qui, toute seule, s'élève naturellement au sublime, autant dire à l'inaccessible ? En revanche, quelle fortune inespérée d'associer peut-être dans la vénération d'une sainteté reconnue surhumaine les disciples de Jésus et les adeptes de la libre-pensée !

Il est bien certain que de telles formules d'accord, qui rallient verbalement, de tous les horizons du protestantisme, négateurs et partisans de la divinité de

[1] *Vie de Jésus*, Calmann-Lévy, 1863, p. 459.

Jésus-Christ, s'étendent virtuellement et se sont en effet, plus d'une fois, communiquées du protestantisme libéral au laïcisme le plus pur. L'axiome naturaliste restait sauf, et de l'Évangile, même laïcisé, une flamme émanait encore, qui pénétrait de sa vertu religieuse l'enseignement moral.

Reste à savoir si l'histoire permet de laïciser l'Évangile, c'est-à-dire d'en éliminer d'un seul coup les miracles, pour n'en retenir que les préceptes et l'essentiel de la vie de Jésus. Le postulat qui dicte cette élimination se couvre du prétexte que les récits de miracles se ressemblent tous. C'est une pétition de principe. Le texte évangélique proteste contre cette généralisation arbitraire. Les miracles, non moins bien historiquement attestés que la sainteté de Jésus, s'y montrent comme elle sans analogues.

Il faut s'être fait un dogme de la négation du surnaturel et beaucoup compter sur la créance des lecteurs pour assimiler, d'entrée de jeu, l'histoire du Christ à la légende d'Apollonius de Tyane, du Bouddha, ou de Mahomet.

Rédigé deux siècles environ après la mort de son héros, l'ouvrage de Philostrate sur Apollonius de Tyane n'est qu'un pieux roman de propagande philosophique et religieuse, tel que le souhaitait la dévotion syncrétiste de l'impératrice Julia Domna[1]. L'apothéose du Bouddha nous transporte dans un monde fantastique, où nous assistons à des aventures merveilleuses sans nombre, invraisemblables, extravagantes, puériles,

[1] Voir Léonce de GRANDMAISON, *Jésus-Christ*, t. II, Paris, 1928, pp. 133-134, 219-222.

plus bizarres les unes que les autres. Quant à Mahomet, si, dans le Coran, il s'abstient de revendiquer d'autres miracles que les victoires de ses armes et le Coran lui-même, la tradition islamique l'en a dédommagé par des légendes qui ne le cèdent pas aux inventions des évangiles apocryphes[1].

Comparez à toute cette littérature fabuleuse nos quatre évangiles canoniques. Leurs miracles sont d'un aloi historique et surnaturel aussi franc qu'inimitable. Rien de choquant ou de ridicule, rien de compliqué et d'artificiel. Au lieu d'un étalage et d'une débauche de prodiges visant à notre émerveillement continuel, une succession de faits, simplement et sobrement relatés, où les miracles, nombreux certes, mais nullement recherchés ni accomplis pour eux-mêmes, se mêlent discrètement aux événements de la vie de chaque jour.

Une épopée messianique renouvelant à grand éclat et fracas, dans un cadre élargi, celle de la sortie d'Égypte, de la traversée du désert et de la conquête de la Terre promise, voilà ce que rêvait le nationalisme juif. Non. Pas de ces manifestations grandioses et qui ne seraient que de toute-puissance. Aucun signe dans le ciel, aucune exhibition théâtrale, aucun déploiement d'armées dans les airs. On ne verra pas le Messie se précipiter du haut du temple pour être porté sur les mains des anges. On ne l'entendra pas, au moment de son arrestation, appeler les légions célestes pour sa défense et pour son triomphe.

Il s'agit, non d'ébahir, mais de sauver; non de sou-

---

[1] *Ibid.*, pp. 225-226, 447-449.

lever l'enthousiasme, mais de guérir les misères; non de forcer la foi des sages et des puissants, mais de subvenir aux humbles et d'évangéliser les pauvres. Les miracles de Jésus-Christ sont, avant tout, des œuvres de bonté et de lumière. Ils rendent la santé et la vie aux corps, afin de convertir les âmes. Ils frappent l'attention dans le monde sensible, afin de l'appliquer au monde spirituel. Ils font partie de la mission du Christ, non seulement pour en authentiquer l'origine divine, mais pour en caractériser la nature et en souligner le sens rédempteur.

Aussi n'y a-t-il pas d'apparence qu'ils se surajoutent à l'Évangile comme un embellissement légendaire. Ils tiennent, dirions-nous, *organiquement* à l'ensemble de l'œuvre du Christ. Les témoins qui les ont rapportés les nomment volontiers des signes. Ce sont des signes en effet. D'une haute portée morale et religieuse, ils révèlent le dessein providentiel du salut des hommes, cependant qu'ils éclairent, en conjonction avec une doctrine d'une sublime simplicité, l'humble et douce physionomie du divin Maître. Ils ne font disparate avec aucun des traits de la transcendance de Jésus-Christ; ils la maintiennent « dans son ordre de sainteté » et ils y sont bien à leur place.

En vérité, les miracles de l'Évangile sont d'un tout autre type que les miracles de toutes les autres religions : par leur signification et leur action spirituelles ils s'harmonisent avec une vie idéalement parfaite, ils participent de son excellence incomparable et en rehaussent le pur rayonnement. « Aux yeux du cœur, qui voient la sagesse », ils achèvent de déterminer le caractère vraiment divin de sa splendeur.

II. — Réalité historique des miracles du Christ.

Homogènes à la mission et à la vie de Jésus, les faits surnaturels de l'Évangile sont également à mettre à part pour la solidité de leur fondement historique.

Les prodiges d'Apollonius de Tyane, du Bouddha et de Mahomet ne nous sont pas contrôlables; bien plus, ils se détachent aisément, comme des ornements d'emprunt et des fables adventices, de la carrière de leur héros, pour autant que l'historien la regarde ou la reconstitue dans le développement réel des événements. Tout au contraire, les attestations les plus dignes de foi nous certifient les miracles du Christ, et nous constatons qu'ils s'incorporent dans le tissu vivant des faits contemporains. C'est de nouveau l'histoire, fondée sur une raison et des documents incontestables, qui ramène, à leur sujet, la question du surnaturel.

Une raison d'abord. Il s'agit, en effet, d'expliquer le prestige exercé par Jésus dès le début de son ministère public.

Jean-Baptiste avait paru, il prêchait et baptisait encore, on accourait au désert le voir et l'écouter. Jésus arrive après Jean, annonce comme Jean le royaume de Dieu, comme Jean convie à la pénitence; et c'est vers Jésus que soudain les foules s'ébranlent. Il est vrai que le ton d'autorité de Jésus fait impression et grave son enseignement dans les âmes. Mais Jean non plus ne parlait pas comme les Scribes, et ses apostrophes véhémentes ne s'oubliaient pas. De plus,

l'extrême austérité du Baptiste ne laissait pas, malgré son humilité, de rendre plus voyante la sainteté de sa vie : ses disciples, en compagnie des Pharisiens, tiraient volontiers de la fréquence de leurs jeûnes une façon de supériorité sur les disciples de Jésus, qui ne jeûnaient pas.

D'où vient donc la renommée croissante de Jésus, sa faveur auprès de la multitude ?

Des œuvres qu'il accomplit. Jean n'a pas opéré de miracles, Jésus les multiplie. Ce sont les miracles qui l'autorisent comme Messie, qui justifient l'accent personnel de sa doctrine et en garantissent la perfection achevée, qui donnent maintes fois aux spectateurs par une sorte de frisson religieux la sensation physique de la divinité présente.

Légende substituée après coup à l'histoire vraie ? — Nullement, puisque l'apôtre Pierre en appelle, dès le premier jour, aux miracles du Christ comme à des faits de notoriété publique. Jésus de Nazareth, le Juste par excellence, est visiblement un thaumaturge accrédité par Dieu. Son message ne se soutenait et le succès n'en est pour nous intelligible que par le nombre et l'éclat de ses miracles.

La vérité de fait que l'exactitude et la vivacité de leurs souvenirs retraçaient aux compatriotes et aux contemporains de Jésus, témoins oculaires, la valeur documentaire des Évangiles l'impose avec évidence aux historiens d'aujourd'hui.

En somme, ce n'est pas à la dépréciation de nos vieux textes chrétiens qu'ont finalement abouti d'innombrables travaux de critique textuelle, littéraire

et historique : les Rationalistes même reconnaissent l'historicité au moins substantielle des trois Synoptiques. Or voici que les récits de miracles appartiennent à la substance de la narration évangélique, non seulement par l'étendue considérable de leur place matérielle, mais par leurs tenants et aboutissants, c'est-à-dire par les controverses qu'ils suscitent, les enseignements qui s'y rattachent, le cours des événements qu'ils expliquent. L'enthousiasme des foules et la foi durable des disciples ayant pour contrepartie la malveillance, l'envie, l'hostilité, les manœuvres, les embûches et le dernier complot des Scribes, des Pharisiens et des Princes des prêtres, il appert que tout gravite constamment autour des miracles de Jésus. Impossible donc de les écarter tant de la rédaction de chacun des Synoptiques que de ses sources supposées. Les textes sont là, qui forcent de les admettre.

Le principe de Renan que tout événement donné pour miraculeux est nécessairement légendaire doit, par conséquent, être revisé. Il s'énonçait avec une inflexible rigueur, lorsque David-Frédéric Strauss, pour le déploiement aisé de son mythisme, pouvait se permettre de reculer jusqu'au second siècle la composition des Évangiles. Ce temps n'est plus. Les recherches scientifiques ont entraîné un tel changement de front que les positions des Protestants libéraux et des critiques indépendants avoisinent, quand elles ne les rejoignent pas, celles qu'ont toujours tenues la plupart des Anglicans et les Catholiques.

« Mais le merveilleux ! Tous ces récits de miracles ! »,

s'objecte Adolf von Harnack, interprétant les préven-

tions inquiètes des Rationalistes attardés. Il poursuit :

> « Non seulement Strauss, mais beaucoup d'autres en ont pris tellement peur, qu'à cause d'eux, ils ont nié en bloc la crédibilité des Évangiles. Encore une fois, c'est un grand progrès qu'a fait dans la dernière génération la science historique, d'avoir appris à juger ces narrations avec plus d'intelligence et de bienveillance : aussi peut-elle apprécier et utiliser comme sources historiques même des récits de miracles »[1].

III. — Inconsistance de l'explication rationaliste.

Que va devenir, cependant, après l'inévitable concession exigée par le progrès de la critique et de l'histoire, le postulat fondamental de la foi laïque ? L'étonnant serait qu'on n'eût pas tenté de le ressaisir.

Une distinction spécieuse fournit une ligne de repli. Les miracles se diviseront en deux grandes classes : miracles de guérison et miracles dits « cosmiques ». Les premiers, naturellement explicables, pourront être attribués à une extraordinaire puissance de suggestion. Les seconds, qui s'exercent sur la nature inanimée, par exemple une tempête apaisée ou une résurrection de mort, devront être résolument exclus comme impossibles. Et le jeu recommencera, qui consiste à se réclamer tour à tour de l'impossibilité et de la non-constatation du surnaturel, à invoquer tantôt l'autorité des faits pour imposer le principe naturaliste,

---

[1] A. Harnack, *Das Wesen des Christentums*, p. 16.

tantôt le principe naturaliste pour repousser ou discriminer les faits.

Le malheur veut que la distinction proposée ne se justifie nullement en bonne critique historique; elle trahit tout simplement la réintrusion d'un préjugé métaphysique, là où celui-ci n'a rien à voir et quand il subit, pour les meilleures raisons positives, une irréparable brèche.

C'est une vérité généralement reconnue et désormais acquise à l'histoire que le ministère de guérison de Jésus n'est pas moins certain que l'authenticité de la doctrine morale de l'Évangile. Partant de cette vérité, qu'on veuille bien réfléchir aux guérisons opérées par le divin Maître.

Elles sont nombreuses et des plus variées. Contrairement à ce qu'attendrait, pour jouer sans obstacle, l'hypothèse d'une explication par les causes naturelles, cette diversité n'est pas coextensive aux variétés de névrose : elle s'étend des troubles fonctionnels du système nerveux à des altérations organiques aussi nettement caractérisées que la lèpre, l'atrophie et la cécité [1].

Quel est le procédé de guérison ? A la différence de la suggestion clinique, précautionnée, compliquée,

---

[1] « La belle-mère de Simon-Pierre, le paralytique ou le lépreux de Capharnaüm, l'homme à la main sèche, la fillette de Jaïre, la femme au flux de sang, l'aveugle de Bethsaïda, la fille de la Chananéenne, Bartimée, le mendiant de Jéricho, tous ces infirmes qu'on apportait, au passage de Jésus, dans les cours des fermes ou sur les places des bourgades et des cités, étaient-ils donc invariablement des névrosés ou des hystériques ? La Galilée eût constitué vraiment une clinique bien curieuse ». *Christus*, Paris, 1912, p. 708.

lente et hasardeuse, Jésus guérit quotidiennement des malades qu'il voit pour la première fois; il le fait sans hésitation comme sans préparation, ne demandant que la foi à sa mission divine, la demandant souvent après le miracle, se contentant de prononcer un mot, serait-ce à distance et à l'insu du malade.

Même opposition significative dans les résultats obtenus de part et d'autre. Les réussites de la psychothérapie moderne, maintes fois chanceuses, partielles et précaires, contrastent du tout au tout avec l'effet immanquable, total et définitif, d'une simple parole de Jésus.

Bref, non seulement les guérisons évangéliques comprennent beaucoup d'affections naturellement incurables, mais encore, à vouloir soustraire au surnaturel la masse des faits bon gré mal gré retenus, n'en viendrait-on pas à le réintroduire sous la forme d'une faculté de diagnostic toute miraculeuse ? En matière de cure par suggestion, quelle incroyable anticipation de l'avenir offrirait l'histoire de Jésus ! Quelle avance sur les possibilités actuelles de la science ! Voilà, de nouveau, de l'inexplicable. De la vie du Christ essayez de chasser le surnaturel, il est là qui se représente On l'y trouverait ou le retrouverait devant soi, même s l'Évangile ne contenait que des miracles de guérison

Il y en a d'autres, dont personne ne s'avise de contester le caractère strictement miraculeux. Une tempête subitement calmée ou la réanimation d'un cadavre ne peuvent décidément pas donner lieu à l'habituelle échappatoire qui en appelle à des forces naturelles inconnues, déclenchées, d'ailleurs à son insu, par le

thaumaturge. Reste à nier l'historicité des faits. Seulement les miracles « cosmiques » ont toutes les excellentes garanties de leurs voisins. Le départ des uns et des autres, impérieusement exigé par la métaphysique naturaliste, constitue, au seul point de vue de l'histoire, un illogisme d'un arbitraire flagrant.

Que faudrait-il, historiquement parlant, pour justifier cet essai de dissociation des miracles du Christ ? Qu'une rédaction suspecte permît de rejeter les miracles cosmiques; qu'une tardive interpolation les eût glissés dans nos Évangiles; qu'à tout le moins, ils n'aient vraisemblablement pas fait partie de la catéchèse primitive. Rien de pareil ne se constate. Les miracles cosmiques sont aussi abondamment attestés que les autres, aussi anciennement et dans les mêmes conditions d'authenticité. On opte contre eux par un parti pris de philosophe, mais non par une application correcte des règles scientifiques; car, si ce n'étaient pas des miracles, des miracles éclatants, la critique historique obligerait d'en admettre les récits et la réalité objective tout comme les récits de guérisons et les maximes les mieux accréditées de l'enseignement de Jésus.

Rappelons à notre tour le devoir de la soumission aux faits et aux textes. Constatons qu'il est également impossible soit d'arracher des Évangiles le surnaturel sans emporter toute la trame historique, soit, réciproquement, d'éprouver la solidité et la résistance de cette trame, sans y palper, dans un ensemble critiquement indissociable, des miracles de tout ordre. On convient que les miracles font corps avec nos données

historiques les plus certaines, et l'on entend garder ces récits pour ne pas rendre d'une invraisemblance trop énigmatique la tangible réalité de la personne et du rôle du Christ. Mais, dès lors qu'on retient cette réalité en y réintégrant le ministère de guérison de Jésus, il faut, par la force des choses et des textes, adjoindre aux guérisons des miracles indéniables et leur découvrir à elles-mêmes un vrai caractère miraculeux.

Ou l'histoire du Christ est inexplicable, ou il la faut voir, telle que les Évangélistes la présentent, surnaturelle.

III

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

I. — Attestation historique de la résurrection.

Le plus grand des miracles est aussi celui qui s'insère le plus au vif dans la réalité historique.

Ce n'est pas des années après l'événement, au terme de la période qu'il faut aux données de l'histoire pour se muer peu à peu en la merveilleuse légende d'un héros divinisé; ce n'est pas dans le secret d'un cercle d'initiés; ce n'est pas en dépendance des mythologies naturistes, qui symbolisent par des dieux morts et ressuscités l'arrêt et la reprise de la végétation; c'est quelques semaines après la passion et la mort sur la croix, les faits encore palpitants, devant plusieurs mille auditeurs, tous pris à témoin de choses vues et entendues, notoires, vérifiables sur place, que Pierre proclame avec assurance la résurrection de Jésus de Nazareth.

Ce Jésus crucifié est le Juste dont la sainteté défie la malveillance même de ses ennemis. Il est le Thaumaturge dont les miracles sont présents à toutes les mémoires. Non moins indiscutablement il est le Ressuscité d'entre les morts, selon qu'il l'avait prédit et vient de le prouver. De cette prédiction réalisée « nous

[1] *Actes des Apôtres*, II, 32.

tous, s'écrie Pierre, nous sommes les témoins »[1]. Ainsi, dès la Pentecôte, le fait de la résurrection se certifie à haute voix, comme l'achèvement annoncé d'une carrière aussi publiquement connue qu'à jamais brisée en apparence; comme la suprême consécration d'une vie dont le message remua, trois années durant, toute la Galilée et la Judée et dont le dramatique dénouement, récent de moins de deux mois, surprit autant qu'il passionna tout Jérusalem.

Avec Pierre, les Apôtres produisent leur témoignage au vu et au su de tous. Ils le réitèrent devant le Sanhédrin. Ils ne peuvent taire la résurrection du Christ, Messie et Seigneur. Imposteurs ou illuminés, ils seraient faciles à confondre. On ne le tente même pas. On recourt à l'intimidation. Peine perdue : le tombeau de Jésus est vide; les Apôtres ont vu de leurs yeux et touché de leurs mains le Christ redevenu vivant, ils ne cessent de l'attester. Lâches fuyards et disciples consternés, ils se cachaient hier; ils montrent aujourd'hui une foi assurée et un courage invincible. L'impuissance du Sanhédrin à les convaincre d'erreur ou de mensonge, les miracles dont ils confirment leur dire, et, plus encore peut-être, le miracle moral de leur transformation soudaine garantissent la vérité de la résurrection.

Cette vérité n'est pas l'affirmation d'un jour, bientôt reléguée à l'arrière-plan ou, du moins, refusée aux vérifications positives pour mieux prêter aux élévations mystiques. Elle continue d'être annoncée, toujours en première place, comme un point fondamental de la prédication chrétienne; et, avant de livrer aux méditations de la foi la doctrine de vie spirituelle qu'elle

comporte, elle est le fait décisif, humainement contrôlable, qui fonde cette foi.

Contrôle d'intérêt capital, personne n'en ignore. Saint Paul ne cache pas la tragique aventure d'une fausse solution : on engage toute sa vie, future et présente; si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est la foi, vaine la prédication de l'Évangile, les chrétiens sont les plus malheureux des hommes.

Mais aussi vérification tout à fait certaine : l'enquête au sujet de la résurrection de Jésus recueille des témoignages directs, nombreux, concordants.

II. — Témoignages de saint Paul et des Évangélistes.

Saint Paul, tout le premier, est fort d'une certitude, non de raisonnement, mais de fait. S'il affronte le matérialisme païen et s'il provoque l'espérance chrétienne à se rendre compte de l'inébranlable fondement de la foi, c'est qu'il peut en appeler à d'irrécusables attestations et les corroborer par la sienne : le Christ

« est apparu à Céphas, puis aux Douze. Il est apparu ensuite à plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart sont encore vivants et quelques-uns sont morts. Il est apparu ensuite à Jacques, puis à tous les apôtres. Après eux tous, il m'est apparu à moi aussi comme à l'avorton »[1].

Ces lignes sont écrites au printemps de 55, et Paul rappelle aux Corinthiens non seulement son propre témoignage de 50 à 52, mais les témoignages péremptoires, dont beaucoup subsistent encore, auxquels

[1] I *Cor.*, XV, 5-8.

il prit soin de se référer dès sa conversion. Ainsi remontons-nous au fait lui-même par une chaîne historique ininterrompue. La conversion de saint Paul nous reporte à trois ou quatre ans de la mort du Christ, et ces trois ou quatre ans retentissent du discours de la Pentecôte, que Pierre et les apôtres confirment par leurs récits des apparitions du Christ.

Luc, le compagnon de Paul, consigne, de son côté, au prologue des *Actes* :

« Il s'est montré à eux plein de vie après sa passion, par beaucoup de preuves, leur apparaissant au cours de quarante jours et les entretenant du royaume de Dieu »[1].

Ces apparitions, nombreuses et convaincantes, les Évangélistes ne se proposèrent pas plus de les raconter en une histoire suivie et complète, qu'ils ne le firent pour les épisodes de la vie mortelle de Jésus, ou que saint Paul ne se soucia de fournir aux Corinthiens une énumération exhaustive. Chacun n'a choisi et groupé, selon son dessein particulier, qu'un certain nombre de scènes[2].

L'esprit tout occupé de la vocation des païens contrastant avec l'incrédulité juive, saint Matthieu relève trois principaux faits : la découverte du tombeau vide; le rapport des gardes et la version calomnieuse que leur suggère, en les soudoyant, l'inexcusable mauvaise foi des grands-prêtres; l'apparition galiléenne qui consacre, avec l'ordre d'aller prêcher à toutes les nations, l'institution du Royaume de Dieu.

---

[1] *Actes*, I, 3.
[2] E. Levesque, *Nos quatre Évangiles. Leur composition et leur*

Après avoir relaté les prédictions répétées[1] de la mort et de la résurrection, saint Marc pouvait se contenter de montrer la réalisation de la prophétie, en rapportant le fait du tombeau vide et le message confié par l'envoyé céleste aux saintes femmes; à ce récit circonstancié, la finale n'ajoute qu'un aperçu très sommaire des apparitions racontées par les autres évangélistes, sauf à souligner la transmission des pouvoirs surnaturels que le Fils de Dieu est venu, selon l'idée dominante du second évangile, communiquer aux hommes.

Saint Luc ordonne sa narration de manière à faire ressortir à la fois l'inébranlable certitude du fait de la résurrection et la miséricordieuse condescendance du Sauveur ressuscité envers ses disciples, que la constatation du tombeau vide n'avait pas suffi à convaincre. Coup sur coup, le soir de Pâques, les preuves éclatent et s'assemblent : apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs, apparition à Pierre, apparition aux disciples réunis. S'il omet ensuite les apparitions en Galilée, c'est en toute conformité au plan général de son œuvre, où Jérusalem apparaît au centre de l'histoire du salut : dans les *Actes des Apôtres*, la prédication partira de Jérusalem pour se répandre dans la Judée, la Samarie et jusqu'aux confins du monde; dans l'*Évangile*, le mouvement commence en Galilée, gagne la Samarie et s'élève jusqu'à la ville sainte, point

---

position respective. Étude suivie de *Quelques procédés littéraires de saint Matthieu*. Paris, Beauchesne, 1917. Voir pp. 188-206 318-330.

[1] S. Marc, VIII, 31, IX, 8-9, 30, X, 34, XIV, 28.

culminant du ministère de Jésus par sa mort, sa résurrection et son ascension[1].

Saint Jean, enfin, nous renseigne en détail non seulement sur la découverte du tombeau vide, mais sur la vérification de ce fait par Pierre et le disciple bien-aimé; non seulement sur l'apparition aux apôtres, le soir de Pâques, mais sur le renouvellement de cette apparition, huit jours plus tard, pour forcer à la foi, par l'évidence de la preuve tangible, l'incrédulité de Thomas. Puis, ces deux apparitions, survenues à Jérusalem, sont suivies d'une troisième manifestation aux disciples, cette fois en Galilée, sur les bords du lac de Tibériade, après une pêche miraculeuse qui prélude à la primauté de Pierre comme celle de jadis à sa vocation de pêcheur d'hommes.

Ainsi chaque évangéliste recueille, à son point de vue, tels et tels faits relativement peu nombreux et sans se préoccuper, d'ailleurs, d'ajuster son récit aux narrations voisines. De là, dans nos textes, des lacunes et des différences de rédaction. Mais nous savons — la lettre de saint Paul aux Corinthiens l'atteste — que la première génération chrétienne n'avait pas de peine à combler ces lacunes par l'abondance des souvenirs transmis de bouche en bouche. Nous nous rendons compte, de plus, que les différences sont d'ordre secondaire et non sans intérêt de vérité[2] :

---

[1] Voir J. Huby, *Saint Luc* (dans les *Études*, 5 janv. 1918, t. 154, pp. 31-32.

[2] « La tendance naturelle est de regarder la concordance (des témoignages) comme une confirmation d'autant plus probante qu'elle est plus complète; il faut au contraire adopter la règle paradoxale que la concordance prouve davantage, quand elle est limitée à un petit nombre de points. Ce sont les points de con-

d'une part, elles ne sont pas telles que les aperçus partiels de nos documents ne puissent se concilier et se rejoindre dans une synthèse historique satisfaisante[1]; d'autre part, elles établissent l'indépendance et la sincérité des témoignages et, dès lors, l'unanimité d'accord sur les points principaux devient scientifiquement décisive[2].

En somme, les deux données essentielles qui mettent hors de doute le fait de la résurrection sont très fermes. Tant par elle-même qu'en liaison avec l'épisode de

---

cordance de ces affirmations divergentes qui constituent les faits scientifiquement établis ». Ch. LANGLOIS et Ch. SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, Paris, Hachette, 1899, l. II, ch. VIII, p. 173.

[1] Voir E. MANGENOT, *La Résurrection de Jésus*, Paris, Beauchesne, 1910. — M.-J. LAGRANGE, *L'Évangile de Jésus-Christ*, Paris, Gabalda, 1930, pp. 586 et ss.; E. B. ALLO, *Le scandale de Jésus*, Paris, Grasset, 1927, pp. 181 et ss. — L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*, Paris, Beauchesne, 1928, t. II, pp. 382 et ss.; J. LEBRETON, *La vie et l'enseignement de Jésus Christ Notre Seigneur*, Paris, Beauchesne, 1931, t. II, pp. 440 et ss.; F. PRAT, *Jésus-Christ, sa vie, sa doctrine, son œuvre*, Paris, Beauchesne, 1933, t. II, pp. 429 et ss.

[2] « Les témoignages sont dans cette excellente situation qu'ils sont d'accord non seulement sur le fait (de la résurrection), mais sur tous les points importants de son histoire, avec ces divergences appréciables qui prouvent que chaque auteur suivait sa voie sans s'appliquer à ne pas s'écarter des autres, à plus forte raison sans s'appuyer sur eux. Même saint Luc, d'ordinaire si fidèle à saint Marc, fait preuve d'une complète indépendance. Les allées et venues vers le tombeau vide, les apparitions du ressuscité s'enchâssent aisément dans un récit suivi, à la seule condition de supposer que saint Matthieu, parlant du groupe des saintes femmes, leur a attribué à toutes ce qui était propre à Marie de Magdala. Il va sans dire qu'une pareille interprétation des récits est courante dans toutes les histoires composées d'après les sources. Elle ne soulève non plus aucune objection du côté du dogme de l'inspiration, que d'ailleurs les incrédules n'ont pas le droit d'objecter pour autoriser leur doute sur un fait parfaitement attesté ». LAGRANGE, *loc. cit.*, pp. 594-595.

l'ensevelissement de Jésus, la donnée du tombeau vide tient solidement, garantie qu'elle est par les quatre évangélistes[1]. De même la donnée des apparitions : l'examen des textes et la nécessité d'expliquer la foi de Pâques interdisent aux plus prévenus contre le surnaturel de l'éliminer entièrement.

Les critiques radicaux et leurs alliés se reprennent, il est vrai, en s'efforçant de réduire à des visions subjectives ces embarrassantes et indispensables apparitions. Mais les textes se refusent à ce laminage de leurs indications positives et de leur description circonstanciée : il ne s'agit point de représentations imaginatives ou idéales; il s'agit toujours d'une présence du Christ extérieure, sensible, palpable, objectivement expérimentée.

Sur la donnée du sépulcre vide toute seule on pourrait épiloguer, n'y pas reconnaître un argument décisif, insinuer diverses suppositions. Sur la donnée des apparitions considérée isolément on pourrait subtiliser pareillement et prendre du champ, afin de tout ramener à des phénomènes spirituels et à des illusions visuelles. Mais les récits évangéliques associent ces deux données. Tombeau vide et apparitions du Christ en corps visible et tangible, voilà deux faits bien constatés et qui, rapprochés l'un de l'autre, coupent

---

[1] « On a beaucoup exagéré, dit le P. LAGRANGE, *ibid*, p. 582, la difficulté de les concilier. Rien de plus simple si l'on ne s'arrête pas à des minuties indifférentes, et si l'on tient compte de la composition de chaque évangile ». Dans le commentaire du même auteur (*Études bibliques. Évangile selon saint Marc.* Paris, Gabalda, 1911), on trouvera, pp. 412 à 419, une réfutation de l'exégèse de M. Loisy. — Voir L. DE GRANDMAISON, *loc. cit.*, pp. 493-499, 503-505, et aussi E. MANGENOT, pp. 188-239.

court aux hypothèses. Le second détermine l'explication du premier et y renforce sa propre valeur jusqu'à l'inébranlable certitude. Une seule interprétation rend compte des textes. A moins que le préjugé de l'impossibilité du miracle n'ait dicté d'avance à l'historien le résultat de son enquête, le critique conclut à la résurrection de Jésus-Christ [1].

---

[1] Autrefois, le rationalisme s'ingéniait à toutes les hypothèses concevables pour expliquer, hormis la résurrection, que le corps du Christ ait disparu du tombeau. Acte est donné aux croyants de l'insuccès total de ces tentatives : « La variété des solutions proposées suffirait déjà, dit GUIGNEBERT, à dénoncer leur inconsistance à toutes ». *Loc. cit.*, p. 613. Puisqu'il est impossible d'allier au maintien des textes la négation du surnaturel, ce sont les textes que sacrifie aujourd'hui la critique radicale.

Constatons que sa fertilité d'invention n'est pas moindre que celle de Paulus ou de Renan, ni moins décevante. Les uns rejettent comme légendaires la découverte du tombeau vide et même la mise au tombeau; les autres les rangent parmi les données primitives. On met en contradiction une tradition galiléenne et une tradition hierosolymitaine des apparitions, mais c'est en négligeant le but et le plan des évangélistes pour choisir soi-même dans les documents les seuls éléments convenables à l'hypothèse qu'on préfère. Ici comme ailleurs, afin de chasser le surnaturel, on s'évertue à réduire les textes, et tout cet ouvrage critique aboutit à créer une disproportion irréductible entre le fait du christianisme, impossible à éluder, et la pâle figure qui nous resterait du Christ. Contre les « historicistes » qui lui reprochent sa paradoxale exégèse d' « amateur », le « mythologue » Couchoud reprend alors l'avantage : ce résidu ou ce fantôme de Christ, qui n'est pas ressuscité, « qui n'avait pas su ou pas voulu parler au peuple le langage efficace; ce prophète qui, tout au plus, avait fait lever chez les tâcherons de Galilée une curiosité sympathique et peut-être, quelquefois, une espérance fugitive » (GUIGNEBERT, p. 664), quelle chance aurait-il eue d'être adoré comme Dieu ou seulement d'être reconnu comme le Messie ?

Bref, les divers systèmes de critique négative se font souvent échec l'un à l'autre, et tous échouent successivement à une explication satisfaisante de l'apparition du christianisme. Tant du côté de Guignebert que de Couchoud, la conjecture d'un travail de « mythisation » ne réussit pas, avec l'espace de temps qu'il postule, à s'insérer vraisemblablement entre le Christ et le christianisme primitif. Strauss convenait de l'écroulement de son mythisme,

III. — Réalité historique de la résurrection de Jésus-Christ.

Objectera-t-on à la conclusion imposée par les textes que le Christ ressuscité n'appartient plus à l'histoire ?

Cette fin de non-recevoir manque son but.

Si l'on entend que l'historien n'a pas à se prononcer sur les conditions de la vie du Christ dans son état glorieux, c'est une vérité qui va de soi; les théologiens ont pris soin de faire observer que la nouvelle vie du Christ dépasse notre connaissance de la vie d'ici-bas[1]. Mais autre chose la mystérieuse entrée du Christ dans l'immortalité, autre chose l'identité personnelle du Ressuscité avec Jésus mort crucifié. Celle-ci pouvait être constatée, elle le fut, et la déclaration des témoins autorisés a été enregistrée par des documents authentiques :

« Nous sommes témoins, s'écrie Pierre, de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem. Ils l'ont tué en le pendant au bois. Dieu l'a ressuscité le troisième jour et lui a donné de se faire voir, non à tout le peuple, mais aux témoins choisis d'avance par Dieu, à nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection d'entre les morts »[2].

Cette affirmation publique et solennelle, confrontée avec les autres attestations sur le même point et avec

---

s'il fallait rapporter les écrits évangéliques à des auteurs proches des événements. Justement, le résultat le plus clair des études critiques contemporaines, c'est qu'il a bien fallu reconnaître cette proximité des témoignages et des faits.

[1] S. THOMAS, *Sum. Theol.*, P. III, q. LV, a. 2.

[2] *Actes des Apotres*, X, 39-42.

l'ensemble des faits qui en découlèrent, c'est la tâche et le devoir de l'historien de l'apprécier selon les règles ordinaires de la critique des témoignages. Manifestement la foi de Pâques, la foi au Ressuscité, s'appuie sur la vérité du message de Pâques, c'est-à-dire sur la réalité bien établie du fait de la résurrection. Les mêmes témoins qualifiés ont trouvé le tombeau vide et vu le Christ redevenu vivant[1]. Par la foi des apôtres, hautement proclamée et certifiée, le Christ rentre dans l'histoire.

Aussi bien la preuve historique de la résurrection s'inscrit-elle dans le développement des faits, dans l'essor soudain et l'irrésistible élan d'un mouvement religieux renouvelant la face du monde.

L'historien qui ne se contente pas de raconter, mais cherche la raison des choses, rencontre ici une étrange succession d'événements. La vie mortelle de Jésus se termine par l'échec du Golgotha. Le Maître mis à mort et enseveli, condamnés pareillement et terrassés avec lui sont les disciples, tuée leur foi, éteintes pour toujours et enfermées au tombeau leurs espérances messia-

---

[1] M. Maurice GOGUEL, *La foi en la résurrection de Jésus dans le christianisme primitif*, Paris, 1933, interprète l'ancienne tradition du tombeau vide comme impliquant non pas l'idée « d'une réanimation du corps déposé dans la tombe mais l'idée d'enlèvement au ciel », p. 221. Ce système est en contradiction formelle avec le témoignage authentique du premier discours de Pierre, où se trouvent nettement distinguées la résurrection (*Act.*, II, 32) et la glorification (33) de Jésus. — Dans la *Revue biblique*, 1933, pp. 569-583, le P. LAGRANGE démontre magistralement l'inconsistance et la fragilité de la critique de M. Goguel. « Les textes sont là, conclut-il, p. 582. Ils ne se laissent pas faire. Ils ont aussi leurs bonnes journées » . *Ibid.* pp. 435-440, le P. LAGRANGE discute brièvement le système de M. Guignebert.

niques. Ils comptaient sur la restauration d'Israël : rêve illusoire, durement démenti, s'écroulant dans le découragement, l'incrédulité et la peur. Tout est fini. Et voici le plus inattendu, le plus impossible des revirements. Trois années vécues dans l'intimité du Maître n'étaient pas parvenues à inspirer aux disciples une foi inébranlable, capable d'affronter le scandale de la passion et du crucifiement. Or, ce que le Christ n'avait pu de son vivant à force de miracles, d'admirables leçons et de sainteté, mort ignominieusement il le fait[1].

D'où vient ce prodige ? D'où vient que subitement celui dont on avait désespéré se démontre, à n'en plus douter, fallût-il en témoigner jusqu'au martyre, le Messie, le Seigneur, le Prince de la vie ?

« Où s'est-il produit dans l'histoire de l'humanité quelque chose de semblable ? Que ceux qui avaient mangé et bu avec leur Maître et l'avaient vu sous les traits de son humanité, l'aient annoncé non seulement comme le grand Prophète et le révélateur de Dieu, mais comme le guide divin de l'histoire, comme le « commencement » de la création de Dieu et comme la force intime d'une nouvelle vie ?

---

[1] M. Guignebert, *loc. cit.*, p. 664, écrit, d'une plume très surveillée, que Jésus « avait touché le cœur de quelques disciples au point de se les attacher jusqu'au delà de la mort ». Attachés *jusqu'à la mort*, l'auteur ne pouvait pas le dire, les disciples ne le furent pas : Jésus arrêté, ils l'abandonnèrent et s'enfuirent; c'était l'effondrement de tous les rêves. Mais quels rêves ? Dans l'hypothèse de M. Guignebert, Jésus ne s'est pas donné et n'a pas été pris pour le Messie. Il n'en est que plus invraisemblable qu'*après la mort* un attachement sans grande substance ni profondes racines de foi religieuse puisse survivre à une ruine totale, au point d'assurer à Jésus un avenir prodigieux auquel il n'avait aucunement pensé. Sous le spécieux amas d'une imposante érudition critique, c'est un mauvais pastiche de Renan que de transférer aux disciples, « quelques disciples », avec explosion à retardement, l'enthousiasme qui donne au monde un Ressuscité et un Dieu.

Jamais les disciples de Mahomet n'ont parlé ainsi de leur Prophète »[1].

Problème inouï, en vérité. Et si l'on supprime, en dépit des textes, le fait de la résurrection de Jésus-Christ, problème insoluble. C'est la résurrection de Jésus qui a ressuscité la foi des apôtres. C'est l'évidence de ce fait qui les a définitivement convaincus. C'est l'éclat de ce miracle qui, ranimant tout le passé, a projeté sur la mission et la personne du Sauveur une décisive lumière; retourné l'opinion, à Jérusalem même, en faveur du Crucifié; réduit les chefs religieux d'Israël, hier audacieux et triomphants, à une timidité impuissante; conquis à l'Évangile l'avenir religieux de l'humanité.

Hormis cette solution, tout retombe dans l'inexplicable. Énigme de l'histoire la foi des apôtres, si l'on décline leur témoignage public et signé de leur sang. Énigmes de l'histoire leur conversion et la naissance de l'Église, si l'on ferme les yeux à l'événement de la Pentecôte. Énigme de l'histoire l'étonnante transformation morale du monde païen, à la voix de quelques pauvres et obscurs prédicateurs, qui, sortant d'une nation détestée et excommuniés de leur propre race, appellent et font surgir à la vie une humanité nouvelle.

La preuve fondamentale du christianisme est si solide en elle-même et le témoignage des apôtres se confirme tellement par le développement des faits, qu'à moins d'indéracinable préjugé contre le miracle, il faut reconnaître la réalité historique de la résurrection de Jésus-Christ.

---

[1] A. Harnack, *Das Wesen des Christentums*, Leipzig, 1901, pp. 97-98.

CHAPITRE II

LES SAINTS

Sainteté, miracles, résurrection de Jésus-Christ, c'est ce qu'on pourrait nommer le surnaturel de l'Évangile. Durant sa vie et au delà de la mort, la personne du Sauveur s'impose et s'auréole comme aucune autre. Les témoignages accumulés concordent, tant pour établir dans sa ferme réalité historique le fait du Christ, que pour en illustrer la signification divine.

Mais si les manifestations du surnaturel concentrent leur éclat, comme en un foyer de lumière, à la source même du christianisme, ce n'est pas pour disparaître ensuite de l'humanité. Bien au contraire. Autour de son Fondateur, le christianisme a déployé tout un ciel qui ne cesse pas de se consteller. Nulle époque, nulle période, qui ne compte de grands saints.

I. — Le fait de la sainteté.

Le fait innombrable et surhumain de la sainteté force l'attention du rationalisme même. Les attitudes de pensée ont varié, passant du dénigrement systématique à l'hommage sincère, plus ou moins visible-

ment mélangé de répugnance au surnaturel chrétien.

Héritiers des préventions qu'avait inspirées aux Protestants l'aversion pour le culte des saints, victimes par surcroît de la manie d'expliquer la religion par l'imposture et le fanatisme, les philosophes du XVIIIe siècle s'entendaient à mépriser pêle-mêle les apôtres et les martyrs, les docteurs de l'Église et les héros de la charité, les évêques et les papes, les moines et les missionnaires. L'œuvre scientifique paisiblement poursuivie par les Bollandistes a eu raison de ce parti pris de malveillance.

A une dédaigneuse et ignorante antipathie le dilettantisme de Renan substituait une admiration d'archéologue et de poète pour « ces saints à l'ancienne manière, ces statues si fièrement posées, ces hautes représentations du côté idéal et divin de la nature humaine ». Mais, ajoutait Renan, « voilà ce qui ne se verra plus ». Et Veuillot[1] se divertissait avec une sévère et vengeresse ironie, que l'ancien séminariste tînt la sainteté pour « un genre de poésie fini », arrêtât à saint Ignace de Loyola « la limite du grand style et du bon goût », et, par raffinement esthétique, fît presque la moue devant « l'honnête et excellent Vincent de Paul »[2].

Cependant, avant d'offrir de beaux thèmes à la rêverie poétique, les saints appartiennent à l'histoire pour le bien moral et spirituel de l'humanité. La

---

[1] *Mélanges*, 2e Série, Paris, Gaume, 1859, t. II, p. 233 et ss.

[2] « Au lieu d'un sublime enthousiasme que la grandeur de sa passion élève jusqu'au génie, nous trouvons une âme d'or qui ne connut d'autre poésie que celle de bien faire, d'autre théologie que la charité. C'est la meilleure sans doute, et plût à Dieu, pour le bonheur de l'humanité, que tous les saints eussent ressemblé à celui-ci ! Mais pour la hauteur et le *grand air*, quelle différence! » Cité par VEUILLOT, p. 237.

tendance du rationalisme est, d'une part, de séparer de l'intérêt de l'hagiographie la cause de l'histoire, d'autre part, de repousser dans un temps révolu, par contraste avec l'idéal moderne, l'idéal des saints.

C'est ainsi que la science historique du XIXe siècle ne voulait guère connaître d'eux que leur action sociale ou politique, leur œuvre philosophique ou littéraire, leur contribution au progrès de l'art, de la science et de la civilisation; le récit de leur vie édifiante et de leurs miracles revenait à des hagiographes généralement moins soucieux de la critique des sources — les Bollandistes exceptés — que disposés d'avance au panégyrique perpétuel.

C'est ainsi que la foi laïque d'un Gabriel Séailles[1] ou d'un Albert Bayet[2] se référait aux *Vies des Pères du désert* ou à la *Légende dorée* pour abandonner aux Messieurs de Port-Royal leur enthousiasme des solitaires de la Thébaïde ou pour tirer de l'admiration des anciens âges, un instant partagée avec affectation, une condamnation d'autant plus assurée des « idées mortes ».

En dépit de ces sommaires verdicts, on aborde aujourd'hui les saints, chez les incroyants, avec une curiosité plus bienveillante et plus compréhensive; chez les croyants, avec une sympathie plus désireuse de sincère vérité historique que de louanges de convention. La simple réalité ne l'emporte-t-elle pas

---

[1] *Les affirmations de la conscience moderne*, Paris, 1903, p. 78 et ss.
[2] *Les idées mortes*, Paris, 1908, *passim*.

sur les embellissements dont une imaginaire légende a trop souvent surchargé l'œuvre divine?

Il est donc arrivé que la littérature hagiographique, rénovée à de pures sources documentaires, a conquis la faveur du grand public. Les livres se multiplient. Et aux lecteurs, jamais lassés, les noms éclatants se présentent en foule : saint Paul et saint Augustin, saint Benoît, saint Norbert et saint Bernard, saint François, sainte Claire d'Assise et saint Bonaventure, saint Dominique, saint Thomas d'Aquin et sainte Catherine de Sienne, saint Louis de France et sainte Jeanne d'Arc, saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila, saint Ignace de Loyola et saint François-Xavier, saint François de Sales et saint Vincent de Paul...

Mais il est des multitudes de noms. Les persécutions des trois premiers siècles n'ont pas clos l'ère des martyrs. La lignée des Docteurs continue les Pères de l'Église. Les moines d'Occident rivalisent, selon leur génie propre, avec les moines d'Orient. A côté des grands ordres monastiques et de la Compagnie de Jésus, d'autres saints et d'autres saintes ont établi, depuis le XVI[e] siècle, de nombreuses familles religieuses, et, au lendemain de la Révolution, se lève encore une pléiade de fondateurs et de fondatrices pour les congrégations enseignantes et charitables devenues nécessaires. Le zèle des missions engendre plus de héros que l'ardeur des croisades. Et les chrétientés naissantes ont leurs gloires, dont s'illustrent, comme dans toute l'histoire de l'Église, toutes les classes de la société. Toujours des béatifications et des canonisations qui nous signalent, au firmament de la sainteté, des étoiles

nouvelles. Près de nous et parmi tant d'autres, c'étaient hier le curé d'Ars et dom Bosco, Thérèse de Lisieux et Bernadette de Lourdes.

En vérité, notre temps retrouve dans chaque siècle et jusque de nos jours le voisinage et l'amitié des saints.

Mieux informé par les études récentes[1], qui consentirait à reléguer hors de l'humanité et dans l'extravagant les vies des Pères du désert ? Réintégrés dans l'histoire ils surgissent, au milieu de leur solitude héroïque, comme les nécessaires mainteneurs de la pure doctrine évangélique, à la face d'une société en voie de se repaganiser; et non seulement se révèle à nous la permanente valeur formatrice de leur spiritualité[2], mais leur exemple a revécu naguère, avec une semblable efficacité d'apostolat, proche et lointaine, dans la vie du Père Charles de Foucauld.

Qui concéderait à Renan que la sainteté est « un genre de poésie fini » ? Nous voyons une incroyante se donner la mission d'intéresser « tout un monde... d'indifférence religieuse et de ferveur artistique » à la carmélite

---

[1] Voir A. D'ALES, *Les Pères du Désert* d'après l'Histoire lausiaque de *Pallade* (*Études*, t. CVIII, p. 7-37). — Jean BREMOND, *Les Pères du Désert*. Introduction par Henri BREMOND, de l'Académie française, Paris, Gabalda, 1927.

[2] « Il n'est pas très difficile, écrivait le P. ROUSSELOT (*Christus*, 1912, p. 804), de donner de la vie au désert une description bouffonne. Mais quand on cherche à préciser quel *idéal de perfection* se proposaient les moines, on est étonné du rôle considérable que joue, dans leur « spiritualité », l'observation psychologique, la sagesse pratique, et, pour tout dire d'un mot, le bon sens... Ceux qui sont familiers avec l'ascèse catholique, telle qu'aujourd'hui encore elle s'enseigne, et qui la comparent à celle du désert sont surpris de la conformité parfaite et souvent littérale des deux enseignements... Les maîtres plus modernes de la vie spirituelle se sont formés à l'école des vieux moines ».

« miraculeusement apparue, avec ses roses dans les mains, au milieu d'une époque qui désole et terrifie les poètes »[1].

Qui serait tenté de parler de « saints inutiles » ? Il n'est pas plus grande bienfaitrice que la petite sainte, jalouse de *passer son ciel à faire du bien sur la terre* : ce n'est pas tant la poésie émanée d'elle qui a popularisé son nom dans le monde entier; c'est l'efficacité éprouvée de sa parole. Et qui s'obstinerait à dresser, entre les saints et nous, une incompatibilité d'idéal ? Il suffit de pénétrer jusqu'à leur âme pour la découvrir d'une humanité d'autant plus exquise et touchante qu'ils l'ont davantage livrée à l'étreinte divine.

On l'a dit et répété, une âme de saint est la vive démonstration du christianisme. Voici donc, en bonne et large place, l'une des meilleures apologétiques. Le fait de la sainteté, s'offrant à nos contemporains sous mille formes variées, ne leur rendra-t-il pas tangible la réalité du surnaturel ? Ne leur attestera-t-il pas, par d'étonnantes œuvres, le principe de vie de la religion chrétienne, la vérité des promesses de son Fondateur, l'immortelle action du Christ ressuscité ?

II. — Le miracle moral de la sainteté.

L'une des promesses de Jésus à ses apôtres et à tous ses disciples de foi intrépide, c'est le don des miracles. Il se rencontre des miracles dans la vie des saints. Après leur mort, il en est demandé par leur intercession.

---

[1] Lucie DELARUE-MARDRUS, *Sainte Thérèse de Lisieux*, Paris, 1926, p. 5.

L'Église en exige de réellement obtenus et juridiquement prouvés pour procéder à la béatification et à la canonisation des serviteurs de Dieu. Il faut se garder également de la crédulité insatiable qui veut et voit partout des merveilles surnaturelles et du scepticisme rebuté qui n'en admet ni reconnaît nulle part. Éloignée de ces deux excès, la critique impartiale, après un minutieux et sévère examen, discrédite impitoyablement les légendes, mais retient les faits historiquement démontrés.

Mettons, néanmoins, qu'on tienne d'avance pour enjolivés et fabuleux les récits des vieilles chroniques sur l'activité miraculeuse des héros de la sainteté. Prenons aussi notre parti qu'on ignore l'extrême rigueur de la procédure ecclésiastique actuelle, les règles, déjà édictées par le pape Benoît XIV et d'une précision scientifique tenue à jour, qui servent à éliminer les faux prodiges imputables à l'excitation nerveuse et à l'imagination. Cette prévention injustifiée n'aurait pas encore cause gagnée.

On se détourne des saints à miracles ? Mais tous les saints, ceux-là même dont la carrière historique ne compte pas de miracles, apparaissent à quiconque les considère de près, comme un miracle vivant.

Non pas qu'ils se situent entre ciel et terre, hors de leur temps et de l'humanité, dans une région idéale où ils ne seraient plus accessibles qu'à notre admiration. Ils furent de notre chair et de notre sang. Grands convertis, ils subirent, avant d'en triompher, la violence et la tyrannie des pensions. Préservés des graves désordres du péché, ils n'assurèrent et ne grandirent leur

vertu qu'en réprimant de haute lutte les vices de la nature humaine. D'une innocence à peine ternie de quelques fautes, leur angélique pureté ne semble les avoir retirés de la misère commune que pour la leur rendre plus sensible et présente, les émouvoir de compassion envers les plus criminels, les vouer à la prière et à l'immolation totale pour le salut des pécheurs.

Puis, cette humanité si vraie et toute fraternelle s'empreint des caractères de leur pays et de leur siècle, des traits distinctifs de leur milieu social et familial. Ce n'est pas superficielle application de couleur locale, c'est pénétration nécessaire dans leur intimité, que de reconstituer autour d'eux l'ambiance historique, le terroir, leur foyer, la tradition, les événements politiques, l'état de la civilisation, le mouvement religieux de leur époque. Toutes ces influences mêlées s'exercèrent sur la formation de leur âme, avant d'être affectées elles-mêmes par le coefficient de leur action personnelle, par la profondeur et l'étendue plus ou moins saisissables de leur emprise sur leurs contemporains et sur la postérité.

Ainsi ne les apercevons-nous pas dans le rayonnement de vitrail d'une invariable attitude hiératique. Ils s'éclairent, ils s'animent au grand jour et en pleine vie, unis à Dieu, certes, mais aux prises dans ce bas monde avec des difficultés toujours renaissantes, tous orientés vers le même but final, mais placés dans les conditions les plus diverses et poursuivant, à travers la mobilité des choses et les jeux changeants des volontés humaines, leur unique tâche providentielle. Ce n'est pas dans l'abstrait que la grâce perfectionne la nature; c'est avec ses particularités historiques, ses

qualités individuelles et son relief de personnalité qu'elle la prend, la modèle et la transfigure. De là vient la surprenante variété des physionomies des saints.

Cette variété souligne le prodige. La grâce le multiplie sans se répéter jamais. Dans des milieux dissemblables et des situations différentes, c'est bien là toujours notre humanité, et qui s'élève au surhumain. Non pas, comme chez les héros de Plutarque, sous l'intermittente poussée des circonstances, dans le rehaussement d'une seule ou de quelques vertus, du reste avec des mots bien frappés comme pour monnayer et sonner la gloire. Sans éclipse, sans entame, sans bruit, la sainteté se maintient humblement au sommet de la vie parfaite.

Chez les saints — à partir du moment où ils le devinrent — jamais de défaillance volontaire. Jamais de répit dans le crucifiant effort qui dompte et mortifie les passions. Jamais de lâche concession en compensation des durs sacrifices. Rien pourtant de tourmenté, de convulsé, de trop tendu. Point de ces crispations de visage, qui sont la rançon d'une orgueilleuse vertu, l'irrépressible spasme de la fausse impassibilité stoïque. La patience et la douceur. La simplicité dans l'héroïsme. Aucune affectation d'insensibilité, mais l'acceptation, le choix et même un insatiable désir de la souffrance, en raison de sa valeur rédemptrice. Sous le poids de la croix, fût-elle accablante, la confiance, la paix, la joie.

Une victoire continuelle sur toutes les faiblesses humaines à la fois; la volonté et la mise en pratique habituelles, constantes, héroïques, de toutes les vertus;

par-dessus tout, la perfection de l'amour de Dieu et des hommes portée d'autant plus haut qu'elle s'établit solidement sur une humilité profonde, voilà la sainteté.

Ainsi définie, elle dépasse les forces de l'homme.

Noblesse, franchise, loyauté, courage, justice, fraternité, notre nature n'est certainement pas incapable, ne disons pas de se parer de ces beaux sentiments, mais de les traduire en actes de vertu. Elle peut faire preuve de désintéressement et s'exalter jusqu'au sacrifice suprême. Il arrive que des circonstances exceptionnelles, nommées à juste raison héroïques, la soulèvent comme au-dessus d'elle-même. Et elle s'étonne de sa propre vaillance, de son endurance, de son mépris de la mort, sauf à s'étonner plus encore, l'instant d'après, de s'abandonner peut-être à des appétits de basses jouissances, une dépression quasi inévitable succédant à l'extrême tension de toutes les énergies. Quelles bornes fixer à l'héroïsme humain, brûlant parfois comme une sorte de fièvre d'une contagieuse magnanimité ?

Nonobstant l'impossibilité de déterminer aucun cas-limite, la région supérieure où se meut la sainteté véritable n'en dessine pas moins avec évidence sa ligne de démarcation, inaccessible de bien loin aux seuls efforts de la nature. Ce qui dépasse le pouvoir de l'homme, ce n'est pas, dans un élan de dévouement ou un éclair de gloire, de se hausser jusqu'au sublime; c'est de s'y tenir sans relâche dans une vie de constante abnégation. C'est de se sacrifier, toujours et partout, aux fins les plus hautes, par un entier renoncement à soi-même, aussi bien dans l'obscurité des plus humbles tâches que dans les situations en vue et les grandes conjonctures.

Un héroïsme habituel, d'autant plus méritoire qu'il se dépense sans compter et s'ignore lui-même, c'est le miracle de la sainteté. Il y faut la grâce de Dieu. Les saints peuvent reprendre la parole de l'Apôtre :

La grâce de Dieu m'a fait ce que je suis, et la grâce en moi n'a pas été stérile; mais j'ai travaillé plus que tous les autres, non pas moi, mais la grâce de Dieu en moi »[1].

Ici revient la distinction du surnaturel et du miracle. Le monde surnaturel comprend, sinon à égal degré de perfection, du moins au même titre, tous les actes inspirés par la grâce, donc la vertu la plus commune à côté de l'héroïsme des saints. Mais entre celui-ci et celle-là, la différence est sensible. Le monde surnaturel étant par définition invisible à nos yeux, la vertu commune n'a rien qui la signale comme surnaturelle. Au contraire, la sainteté proprement dite tranche nettement sur les autres réalisations spirituelles dont s'honore l'effort de l'homme.

En effet, si le principe de grâce qui nourrit de sa sève la sainteté se dérobe par essence à la portée de nos regards, il s'épanouit pourtant dans l'ordre des faits humains une si complète et si éclatante floraison de vertus que nous avons soudain l'intuition d'un chef-d'œuvre hors de pair, qui se détache de toutes les valeurs concurrentes et les laisse loin derrière lui. Au point exceptionnel d'élévation et de pureté morales où nous voyons resplendir ce chef d'œuvre, il manifeste dans le monde expérimental l'existence de réalités supérieures à la matière et à l'esprit même.

---

[1] I *Cor.* XV, 10.

Dans l'accomplissement du bien, notre volonté finie rencontre ses limites beaucoup plus tôt et plus étroitement que notre science dans l'assujétissement des forces physiques. Mais qu'apparaisse la sainteté, qu'elle franchisse ces limites et que, même, par sa constante hauteur, elle déconcerte l'appréciation et l'application de nos mesures humaines : il y a là un phénomène extraordinaire et divin, un véritable miracle d'ordre moral. *Digitus Dei est hic.* Sans rien ôter à la personnalité du saint ni à son mérite, l'héroïcité de sa vie dénote l'œuvre de Dieu.

III. — Le témoignage des mystiques chrétiens.

En plus du miracle moral de la sainteté, n'y aurait-il pas lieu de faire état d'autres indications révélatrices ? Invisiblement possédé par toute âme en état de grâce mais plus intimement uni à l'âme des saints, Dieu ne se découvrira-t-il pas en raison même de cette union ineffable ? Ne sera-t-il pas réservé aux saints de prendre vivement conscience de la présence divine et de nous ménager vers les cimes du monde spirituel des échappées de lumière ?

Les faits ne démentent pas ce pressentiment. Non pas que la vertu héroïque réclame comme une condition indispensable, ni comme une suite nécessaire, ni comme un couronnement qui la consacre, le privilège des grâces mystiques. Mais un très grand nombre de saints furent favorisés de ces grâces. Et les écrits où les grands mystiques chrétiens ont consigné leurs expériences divines nous suggèrent, avec

l'accent de persuasion du plus sincère et du plus compétent des témoignages directs, la réalité du surnaturel.

Serait-il donc vrai que le rêve de l'humanité d'accéder, en un mode d'existence et de connaissance supérieur, à un contact immédiat avec l'Etre divin, n'est pas universelle chimère ? Des âmes d'élite, gratifiées comme d'un sens nouveau, ne perçurent-elles pas expérimentalement leur vie en Dieu, la vie de Dieu en elles ?

Le problème se pose non dans la pure théorie, mais pour des cas concrets et qui se peuvent instruire avec une riche documentation positive, de première main. Eh ! sans doute, même devant une Thérèse d'Avila, l'esprit de système n'hésitera pas à s'interdire, par une négation tranchante, de « songer sérieusement à des causes transcendantes »[1]. Mais la description que fait la sainte de ses états mystiques est si détaillée et si lucide, l'analyse est conduite avec tellement de précaution et de rigueur critique, tant de raison et de sagesse accompagne et contrôle le vif sentiment du réel, qu'il suffit de revenir au texte original pour que chancelle, à simple lecture, cette péremptoire négation.

Quelques tentatives qu'on ait multipliées dans le domaine de la pathologie mentale ou de la psychologie religieuse, soit pour expliquer les expériences mystiques par la névrose, l'hypnose et l'hystérie, soit pour les ramener, par la méthode comparative et la

[1] J. H. Leuba, *Psychologie des phénomènes religieux*, Congrès de psychologie, 1909, p. 132.

psychanalyse, aux autres manifestations de la vie psychique, le résultat souhaité par le rationalisme n'a pu être obtenu : à moins de prendre toute liberté avec les faits, force est bien de placer dans une catégorie à part les grands mystiques chrétiens. Impossible de les faire rentrer dans aucun cadre de la pathologie[1]. Impossible de ne pas reconnaître leur prééminence sur tous les autres mystiques.

Ces extatiques, intellectuellement et moralement doués de facultés supérieures, rapportent de leur ravissement, avec le net souvenir de leurs prodigieuses intuitions, un accroissement d'énergie volontaire et de vigueur d'intelligence. Ces contemplatifs ont le génie de l'action; et ils ne se perdent en Dieu, ils n'abîment leur indignité dans l'infini de la miséricorde et de la sainteté divines que pour se retrouver à la tâche plus hardis et plus invinciblement forts. On les voit consacrer à la conception et à la poursuite de leurs desseins un bon sens affiné et impeccable, un merveilleux talent d'organisation, une prudence et une audace alternant ou se combinant avec ténacité, dans la mesure la plus exactement proportionnée à la nature des difficultés et au nombre des obstacles.

Aussi, à constater leur magnifique équilibre spirituel et la puissance de vie de leurs œuvres, nos contemporains se reprennent, bon gré mal gré, à écouter le témoignage qu'ils rendent à ce monde invisible, dont

---

[1] « On se demande comment ils ont pu être assimilés à des malades... Il y a des états morbides qui sont des imitations d'états sains : ceux-ci n'en sont pas moins sains, et les autres morbides... Il y aura une folie mystique : suivra-t-il de là que le mysticisme soit folie ? » H. BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Alcan, 1932, pp. 243-244.

ils nous reflètent la pure lumière. Il est très vrai de sainte Thérèse que

« même aux incroyants, nul n'aura donné, à pareil degré, le sentiment de l'illumination et de l'éblouissement devant le mystère »[1].

Mais nous avons à rapprocher d'elle saint Jean de la Croix. Et il faudrait pareillement nommer sainte Catherine de Sienne et tous les grands mystiques orthodoxes. Ils sont

« les pionniers et les héros du plus beau, du plus désirable, du plus merveilleux des mondes... les témoins de la présence amicale de Dieu dans l'humanité »[2].

Ce n'est pas qu'ils nous rapportent de leur transcendante découverte un trésor de vérités religieuses inconnues à la raison et à la foi. Doctrinalement parlant, la théologie commune enseigne déjà tout ce que contient la théologie mystique : le même Dieu, Perfection infinie, Amour sans bornes, plénitude purement spirituelle, Etre immense, source de tout être; la même Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit; le même Homme-Dieu Sauveur, notre Jésus, Jésus Amour; la même présence divine dans l'âme divinisée.

Ce n'est pas davantage que les mystiques aient trouvé ni pu rencontrer dans le langage humain des mots capables de nous traduire tant soit peu les ineffables communications qui leur furent à eux-mêmes le

---

[1] L. Bertrand, de l'Académie française, *Sainte Thérèse*, Paris, Fayard, p. 289; cf. p. 19.

[2] L. de Grandmaison, *La Religion personnelle* (*Études*, t. 135, pp. 334-335.

plus hautement révélatrices. Exprimer l'inexprimable, à peine s'y sont-ils essayés qu'ils y renoncent, impuissants.

Mais ce qu'enseigne de l'Etre divin et de l'infinie Bonté la théologie spéculative, il leur a été donné de le « sentir dans le centre de l'âme », « par le fond de l'âme », « par la fine pointe de l'âme ». Ils l'ont connu et goûté, non de cette vision béatifique, toute lumière, qui est l'apanage du ciel, mais d'une perception quasi expérimentale, mélange d'obscurité et d'éblouissement, d'accablement et de délice. Ils sont si bien entrés en contact immédiat avec Dieu que les termes le moins radicalement impropres à décrire cette intuition et cette jouissance spirituelles se doivent emprunter aux opérations des sens : ils ont vu, entendu, senti, touché, goûté, savouré Dieu présent.

Ce qu'ils ont perçu et éprouvé ainsi, ils ne savent ni ne peuvent nous l'apprendre : les images tirées de la connaissance humaine ne sauraient représenter l'immatérielle Vérité directement atteinte sans image. Mais qu'ils aient vu, qu'ils aient eu la vive et nette impression de la présence divine, que, dans une intime union, ils aient immédiatement expérimenté en leur âme la possession du Bien unique, il leur est absolument impossible d'en douter et de nous en laisser douter.

Leur témoignage, d'une sincérité évidente, est une émouvante attestation de la réalité du surnaturel.

V. — La vie des saints, Évangile toujours présent.

Héroïsme constant, expérience mystique : à ce double point de vue, ce n'est encore qu'individuellement que nous avons considéré les saints. Mais la sainteté de tous et de chacun a un caractère commun qui nous en livre le secret et qui, de plus, vient illustrer d'un incontestable témoignage collectif l'originale et inépuisable fécondité du surnaturel chrétien.

Les auteurs « laïques », lorsqu'ils énumèrent les principaux initiateurs religieux de l'humanité, ont coutume de ranger sur le même plan que Jésus tel et tel grand saint : Paul de Tarse, par exemple, sera exhaussé au rôle de quasi-fondateur de la religion nouvelle; ou bien François d'Assise apparaîtra comme la plus attachante figure du christianisme, après le Christ. La vérité est que ni Paul, ni François, ni aucun autre, ne nous permet d'arrêter à sa personne l'hommage qui, de toutes parts, doit remonter au Maître, au Modèle, à la Source de la sainteté : le Christ Jésus.

C'est Jésus-Christ, lui seul, qui explique les saints. D'un accord unanime, leurs voix et leurs vies proclament qu'ils ne sont rien, qu'ils ne savent, ne veulent et ne peuvent rien, qu'en dépendance absolue et totale de Celui qu'ils nomment leur Sauveur et leur Dieu. Pourquoi leur mortification, leurs austérités, leur universel renoncement ? C'est la condition de leur union au Christ. D'où vient leur ferme constance dans l'héroïsme de toutes les vertus ? De leur amour

du Christ. Qui donne aux mystiques, abîmés dans leur néant, l'assurance d'y être infiniment comblés par la miséricorde de Dieu ? Toujours le Christ, trait d'union par excellence de l'humanité et de la divinité.

Disciples de ce Maître, c'est vers Lui qu'ils se tournent à l'envi; et les voici d'autant mieux devenus les lumières et les guides de leur temps qu'ils s'appliquent à ne demander qu'à ses exemples et à ses leçons les paroles de la vie éternelle. Fidèles copies de ce divin Modèle, le cachet authentique de leur sainteté leur est d'autant plus personnel que, dans leurs vertus éminemment caractéristiques, c'est Lui qu'ils reproduisent avec plus de perfection. Suprême sacrifice des martyrs, pureté des vierges et sagesse des docteurs, vie contemplative et pénitente du Désert ou des cloîtres, pauvreté de François et de Claire d'Assise, science et humilité des Thomas d'Aquin et des Bonaventure, douceur de François de Sales, zèle d'Ignace de Loyola et de François-Xavier pour la plus grande gloire de Dieu, charité de Vincent de Paul envers toute misère humaine, tous les traits de la physionomie des saints se sont marqués à la ressemblance du Christ.

Ce n'est pas assez dire. Le rapport des saints à Jésus est bien plus étroit qu'une simple dépendance de doctrine et d'imitation. Ils ne suivent pas un Maître dont la voix ne retentirait que du dehors. Ils ne marchent pas vers un idéal lointain, dont la séduction leur serait extérieure. Ils contemplent l'Idéal en personne, réel, vivant, à la fois transcendant et tout proche, les animant au plus intime, tandis qu'Il les attire à Lui.

Membres du corps mystique du Christ, les plus

beaux, et qui s'estiment les moins dignes; les plus vigoureux, mais précisément parce qu'ils s'effacent toujours plus humblement pour ne laisser agir en eux que Jésus, ils puisent en surabondance à la plénitude de grâce du Chef.Le Christ est l'âme de leur âme et la vie de leur vie. En eux tous il devient visible que du Christ découle la sainteté.

Par une merveilleuse réciprocité la sainteté de Jésus lui-même se révèle dans la vie des saints comme en un Évangile actualisé et toujours ouvert.

Ceux-là nous rendent l'immortelle nouveauté des Béatitudes et l'accent du Sermon sur la Montagne, à qui suffit l'audition d'une maxime évangélique pour changer soudain leur cœur et inaugurer, à l'honneur de Dieu et au bien des hommes, une vie religieusement contagieuse du même miracle de conversion.

Ceux-là développent à nos yeux, dans le plus vrai et le plus saisissant des commentaires, les gestes et les actions du Christ, qui, prenant pour règle ce qu'Il a fait ou ce qu'Il ferait à leur place, nous découvrent dans l'évangile de leur propre vie, sous l'aspect des œuvres humaines, l'incessante opération divine.

Ceux-là nous aident à pénétrer jusqu'à l'âme du Christ et à bénéficier de son infinie richesse, qui, dans les paroles, les demi-mots, les silences même de l'Écriture, entendent la vie intérieure de Jésus, l'étudient et la méditent sans lassitude possible, prennent au plus intime les pensées, les sentiments et les vouloirs de l'Homme-Dieu Sauveur.

Bref, de même que le Christ rapproche Dieu de l'homme et laisse transparaître dans son humanité la

perfection divine, de même les saints rapprochent de nous le Christ, et, sous mille formes variées, nous reflètent, nous font toucher, nous certifient indubitablement la sublimité, unique mais universellement sanctifiante, du Prince de la sainteté.



Infiniment au-dessus des grandeurs de chair de la puissance matérielle, Pascal place les grandeurs spirituelles du génie humain, mais, au-dessus de celles-ci, plus infiniment encore, les grandeurs surnaturelles de la charité divine.

« Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent »[1].

Cet empire, cet éclat, cette victoire, ce lustre, c'est de Jésus-Christ, le Saint des saints, en Lui et par Lui que tous les héros du christianisme les reçoivent. Le miracle sans cesse multiplié de la sainteté chrétienne n'est pas seulement par lui-même une lumineuse démonstration de l'existence du surnaturel. Il prouve et glorifie de surcroît la réalité historique et absolument surhumaine de la sainteté du Christ.

[1] *Pensées*, éd. Brunschvicg, 793. Paris, Hachette, p. 696.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE

Jésus-Christ, les saints : autour de Celui que la foi chrétienne salue comme le Soleil de Justice, de toutes parts resplendissent des beautés surnaturelles aux degrés d'éclat les plus divers, mais, toutes, créations et reflets de son unique et universelle lumière. Cependant la réalité est plus magnifique que l'image qu'on en emprunterait volontiers aux plus brillants des mondes matériels. Si l'homme est plus grand que l'univers, combien plus l'humanité régénérée surpasse-t-elle le règne humain en montant au règne de la grâce.

Les saints ne se lèvent pas de l'humanité pour s'en isoler et graviter seuls dans un ordre divin. Vers le Christ ils entraînent l'humanité avec eux. Non pas seulement par l'attraction extérieure de leur exemple, effet elle-même de la souveraine attraction de Jésus. Mais par une intime participation, éminente et solidaire, à la vie qui surabonde dans l'Église, de Jésus à nous, comme de la Tête aux membres. Le même influx vital, particulièrement intense, au bénéfice de tous, dans l'âme héroïque des saints, assemble et anime dans l'unité d'un même corps et la circulation du

même sang rédempteur toute l'humanité divinisée.

Ici reparaît encore la distinction du miracle et du surnaturel proprement dit. Cet immense organisme divin, que l'humanité forme sous son Chef, n'est pas saisissable à l'œil humain, ni non plus, directement, la vie surnaturelle qui ne cesse de s'y répandre. Les croyants seuls savent que l'Église est le Corps mystique du Christ. Toutefois, puisque le Christ a fondé, pour la propagation de l'Évangile et la mise en œuvre de la Rédemption, une institution visible, la réalité profonde de cette divine institution aura son retentissement dans l'ordre des faits discernables. A l'avantage de la Révélation, en témoignage de la Grâce, des signes éclateront, dont la convergence historique et la conjonction toujours présente sont de nature à emporter conviction.

L'Église est le lieu d'élection des miracles chrétiens. L'Église est en elle-même un miracle permanent.

I

LE LIEU D'ÉLECTION DES MIRACLES

« A l'Église catholique seule, déclare le concile du Vatican, appartiennent tous les signes que la Providence a disposés, en si grand nombre et si merveilleux, pour rendre évidemment croyable la foi chrétienne »[1]. Cette revendication assurée fait songer à celle de Tertullien déniant à Marcion le droit de toucher à l'Évangile. L'une et l'autre se fondent sur la continuité visible qui relie l'Église à Jésus-Christ et lui transmet, lui réserve comme un bien propre, tout ce qui est de la doctrine et de l'institution du Christ ou doit en faire ressortir le caractère divin.

C'est dans l'Église et par elle que se développe le progrès de l'Évangile. Ce progrès ne s'inscrit pas dans l'histoire sans une manifeste intervention de Dieu. Aux miracles de Jésus viennent ainsi s'ajouter, dans un enchaînement sans rupture, les miracles de l'Église naissante. Pentecôte et conversion de Saul de Tarse, témoignage des apôtres et des martyrs, merveilleux essor de la conquête chrétienne et transformation morale du monde païen, autant de faits éclatants aux origines communes du christianisme et de l'Église. Ils se rattachent, dans une succession étroite, aux faits évangéliques. Par là-même ils acclimatent pour

[1] « Ad solam catholicam Ecclesiam ea pertinent omnia, quae ad evidentem fidei christianae credibilitatem tam multa et tam mira divinitus sunt disposita ». *Conc. Vatic.*, Sess. III, cap. 3.

toujours dans la véritable Église du Christ, continuatrice de sa personne et seule héritière de ses promesses, tous les miracles chrétiens.

I. — La Pentecôte et la conversion de saint Paul.

Le rationalisme dont s'inspire la foi laïque s'efforce bien d'introduire dans cet ensemble une solution de continuité. De prime abord, il découronne de la Résurrection l'histoire du Sauveur. Puis, glissant sur les événements de Jérusalem, passant volontiers sous silence la Pentecôte et même la conversion de saint Paul, il nous transporte complaisamment à Antioche, où les premiers chrétiens ne seront plus, dans la promiscuité des religions de salut, qu'une nouvelle secte mystique, désormais assez aisément assimilable à toutes les autres[1]. Mais les faits se refusent à cette simplification trop commode et si tentante. Les deux grands événements, tacitement éliminés par préjugé contre le miracle, s'imposent dans leur réalité historique avec la même clarté que dans leur caractère surnaturel.

Le miracle de la Pentecôte fonde l'Église et la signale à tous manifestement marquée, dès le premier jour, de ses notes constitutives. La descente de l'Esprit-Saint, la transformation totale des Apôtres, une prédi-

---

[1] Ainsi procède M. GUIGNEBERT, au chapitre sur le christianisme, dont il a tenu à prendre lui-même « la responsabilité » dans le cours d'*Histoire romaine* de J. BAYET et R. THOUVENOT (Enseignement secondaire, garçons et jeunes filles; programme de 1923. Paris, A. Colin, 1925). Avant-propos, p. VII. Chap. XXVI, pp. 326-328.

cation qui se multiplie en diverses langues, la conversion immédiate d'environ trois mille auditeurs de toute nation, leur agrégation au Christ et à l'Église dans l'unité de la même foi et du même baptême, cette unité déjà universelle, cet irrésistible élan d'expansion, la profusion des prodiges, la complète rénovation des âmes, tout démontre l'intervention d'une puissance divine qui va renouveler le monde.

L'historicité du récit ne saurait d'ailleurs être ébranlée. Non seulement le texte des *Actes*[1] doit à l'archaïsme du discours de saint Pierre un particulier relief d'authenticité, mais toute la suite des faits, au risque de tomber dans l'inexplicable, suppose ce premier grand événement où elle s'attache. Ce que la Résurrection avait produit dans les Apôtres, en attendant que le feu de l'Esprit-Saint les embrasât de l'invincible ardeur de proclamer l'Évangile, les merveilles de la Pentecôte le réalisèrent chez les premiers convertis : tout ce qu'ils savaient de Jésus, souvenirs, impressions, témoignages recueillis, s'éclaira d'une évidente lumière. C'est ainsi que le noyau initial de l'Église — cent-vingt personnes seulement, enfermées dans une salle — s'accrut d'un seul coup, en plein jour et pour une extension indéfinie, de trois mille disciples du Christ.

La conversion de Saul n'est pas moins miraculeuse ni de moindre conséquence.

Impossible de nier le fait. Outre les mentions ou les allusions de l'Apôtre dans ses lettres[2], nous en

---

[1] *Act.*, II, 1-42.
[2] *Gal.*, I, 13-24; I *Cor.*, IX, 1; XV, 8-10; I *Tim.*, I, 13-16.

possédons trois récits détaillés. L'un, purement narratif, a été rédigé par saint Luc. Les deux autres, de forme oratoire, font partie des apologies que prononce saint Paul, la première devant le peuple, la seconde devant le roi Agrippa et le procurateur Festus[1]; saint Luc les a exactement transcrits en l'état où il les trouvait. Ces trois écrits sont d'un parfait accord sur tout l'essentiel. Ils rapportent identiquement la cause et les conditions du départ de Saul pour Damas, l'arrivée de la caravane à proximité de la ville, le resplendissement soudain d'une clarté éblouissante, le dialogue entre Saul terrassé et la voix mystérieuse, la cécité temporaire, enfin le baptême et la guérison du persécuteur subitement changé en apôtre[2].

Impuissante à écarter la réalité de l'événement, la critique rationaliste s'est donc rejetée sur la contestation éperdue de son caractère surnaturel. A l'apparition de Damas « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Renan substituait une vision hallucinatoire, longuement préparée par une crise de remords et brusquement déterminée par un accident physique quelconque, éclair, coup de foudre, insolation, violent accès de fièvre ophtalmique.

Aujourd'hui l'accident physique est laissé de côté,

---

[1] *Act.*, IX, 1-29; XXII, 3-21; XXVI, 9-20.

[2] Les quelques différences de détail relevées dans les trois récits sont insignifiantes et, d'ailleurs, nullement inconciliables. D'un trait de plume saint Luc aurait pu les effacer. Loin de préjudicier à la réalité du fait, elles font au contraire ressortir la scrupuleuse probité de l'historien, sa consciencieuse fidélité à reproduire littéralement les documents qu'il cite. Voir V. ROSE, *Les Actes des Apôtres*, Paris, 1907, pp. 73-91; A. BOUDOU, *Les Actes des Apôtres*, collection *Verbum salutis*, pp. 193 et ss.; F. PRAT, *La théologie de saint Paul*, 16e édition, I. Paris, 1927, pp. 31-32.

pour ne pas gâter par un arbitraire de surcroît la vraisemblance d'un roman psychologique créé de toutes pièces : des remords et des doutes gratuitement prêtés à saint Paul, de sa prétendue estime inconsciente pour les victimes et de sa secrète répugnance pour le rôle de persécuteur, de son ardente poursuite de la justice, déçue par la Loi juive mais assurée du succès dans le Christ Jésus, on voudrait réussir à tirer le revirement, aussi étrange qu'indubitable, survenu sur le chemin de Damas.

Vains efforts. Les adversaires du surnaturel sont dans une impasse. Nier la vérité objective de l'apparition :

— Qui êtes-vous, Seigneur ?
— Je suis Jésus que tu persécutes.
— Que dois-je faire, Seigneur ?

c'est, bon gré mal gré, rendre inexplicable l'étonnant miracle de la conversion du grand Apôtre. Pour essayer d'accréditer la supposition d'une crise morale latente, on dépense son ingéniosité à décrire les favorables impressions qui auraient préparé le dénouement : plus on les accumule, plus la soudaineté de celui-ci devient incompréhensible. Ou bien, on laisse éclater la conversion, sans tant insister sur les bonnes dispositions préalables du persécuteur; et, dans la mesure même où l'on essaie ainsi de maintenir l'imprévu du retournement de Saul, l'explication naturelle de ce brusque changement s'avère insuffisante.

Bref, les textes prévalent contre toutes les analyses hypothétiques de l'état d'âme antérieur et subséquent du converti. Point de crise morale prolongée, mais une transformation instantanée et totale. Parti de Jéru-

salem en ennemi acharné, spécialement mandaté par le grand-prêtre pour en finir avec les partisans de Jésus, Saul de Tarse, terrassé tout à coup, s'est relevé disciple du Christ pour être devant Israël et dans toute la Gentilité l'invincible et infatigable messager du Fils de Dieu Sauveur. L'événement le plus important des origines chrétiennes après la Résurrection et la Pentecôte, le plus stupéfiant pour les Juifs comme pour les premiers fidèles, pour les témoins comme pour l'acteur principal lui-même, le plus décisif et le plus fécond tout autant que le plus inattendu, demeure aussi solidement attesté et établi qu'il se fait reconnaître, à moins de parti pris, comme un incontestable miracle.

II. — Le témoignage des martyrs et l'établissement du christianisme.

Toujours en étroite liaison avec le Christ, que nous venons de trouver si dramatiquement en scène dans la vision de Damas, le constant privilège des grands miracles chrétiens est de s'enraciner fortement, avec toute leur signification surnaturelle, dans la réalité historique.

Par la floraison généralisée d'une vertu à proprement parler surhumaine, c'est un fait unique dans l'histoire que la constance héroïque des martyrs, multipliée durant trois siècles de persécutions à des milliers d'exemples; commune à tout âge, tout sexe et toute condition sociale; prodiguée sans bravade ni

exaltation morbide, mais avec une imperturbable sérénité; sans fanatisme ni entêtement, mais avec une foi courageuse et sûre d'elle-même; humble et inébranlable tout ensemble, malgré le raffinement des tortures et la cruauté des supplices.

Au surplus, premiers apôtres et premiers martyrs enchaînent tellement à la vie, à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ le témoignage démonstratif de leur parole et de leur sang, que ce témoignage continu proteste non seulement de l'invincibilité de leur foi au Christ immortel, mais encore de la certitude contrôlée de l'histoire évangélique.

De même, aucune constatation historique n'est plus certaine que la rapide propagation du christianisme, marchant de pair, dans tout l'Empire romain et au-delà, avec la profonde transformation du monde païen. Or c'est là, compte tenu de la corrélation de ces deux faits et de l'ensemble des circonstances, un grand miracle d'ordre moral.

Certes l'historien discerne et met avec raison en cause une multitude de facteurs conspirant à favoriser l'établissement de la nouvelle religion. Il montre la paix romaine, l'unité relative du monde civilisé, l'uniformité de langue et les facilités de communication. Il note la sécheresse spirituelle de la religion officielle et le vide que ses pompeuses cérémonies laissaient dans les âmes. Il mentionne l'efficacité des coups portés par la philosophie aux légendes des dieux et l'impuissance de cette même philosophie à rien substituer de vivant et de durable au vieux paganisme. Il rappelle la diffusion étendue de la propagande juive

et l'utilisable dissémination des communautés de la *Diaspora*[1]. Il signale le mysticisme éveillé et entretenu par les religions orientales en vogue. Il fait valoir enfin la séduction exercée par la doctrine de Jésus et la fraternité chrétienne.

De ce tableau optimiste l'apologétique n'entend effacer aucun trait. Bien au contraire, elle insiste la première, à la gloire de la Providence divine, sur l'excellence de la préparation évangélique, partout ménagée et de si loin.

Les difficultés à surmonter n'en subsistaient pas moins, humainement écrasantes. Le christianisme rencontrait les meilleures conditions pour sa divulgation possible, mais non pas — il s'en fallait de beaucoup — pour son adoption réelle. Les données favorables avaient leur formidable contre-partie.

Persécutrice, de Néron à Dioclétien, la puissance impériale était armée pour la destruction totale du nom chrétien : l'unité romaine ne laissait aux proscrits aucun refuge.

Tout l'orgueil de la civilisation régnante, la culture et la tradition, l'esprit raisonneur des rhéteurs et des sages, leurs ambitions de magistrature intellectuelle et de direction morale se dressaient contre une religion novatrice et d'origine barbare, repoussaient la « folie de la croix », répugnaient à l'humiliation d'embrasser un culte étranger, bon pour les esclaves et les gens de rien. Quant à la philosophie d'alors, adversaire déclarée ou intruse suspecte, elle irait, selon sa pente naturelle,

[1] On sait que le nom de *Diaspora* (Dispersion) désigne l'ensemble des colonies israélites dispersées çà et là dans le monde païen.

à taxer d'absurdité les dogmes chrétiens ou à les fausser et faire pulluler l'hérésie.

Le christianisme défiait ensemble toutes les doctrines et toutes les puissances. Issu d'une race détestée et honni lui-même, tout en ayant rompu avec le nationalisme religieux de cette race et le rêve de domination du messianisme temporel; fidèle au monothéisme, mais paraissant, au premier abord, y contredire par le fait fondamental de l'Incarnation et la doctrine de la Trinité; religieusement et politiquement isolé du reste du monde, au point d'apparaître, en dépit ou à cause même de ses visées universalistes, comme l'ennemi du genre humain, il liguait, pour ainsi dire, contre lui l'hostilité des païens et la haine des Juifs, le dédain des lettrés et les préjugés, les calomnies, les violences populaires, toutes les religions de l'empire et toute l'âme comme toute la force matérielle de l'État.

Par surcroît, pour une religion aussi jalousement pure en elle-même que nettement exclusive de toute autre, le succès des cultes à mystères, leur attirant et trouble mysticisme et sa conjonction avec les accommodements du syncrétisme païen constituaient la concurrence la plus dangereusement opposée à l'esprit et au principe chrétiens.

Sous la conjuration de tant d'idées et de forces adverses, il fallait, selon toute vraisemblance, que le christianisme succombât. Il n'était d'intelligence avec aucune institution sociale, de complicité avec aucune révolte, aucun égoïsme, aucun bas instinct. Il ne flattait ni l'orgueil ni les passions, il les condamnait. Il ne se souciait de l'or ni de l'argent, il exaltait la pauvreté évangélique. Il ne recourait pas

aux ressources de la dialectique, ni au secours des armes, ni à la protection du pouvoir. Il n'en appelait qu'à Dieu.

L'impossible — logiquement et naturellement parlant — est alors arrivé. Douze juifs inconnus, rejetés de leur propre peuple, ont fait raisonnablement admettre au monde entier des dogmes à première vue irrationnels. Et non seulement le christianisme s'est implanté et invinciblement répandu, mais, aux prises partout avec tous les désordres moraux et sociaux de la Cité antique, il a efficacement proclamé le prix et les droits de l'âme, réhabilité la famille et le travail, porté à l'esclavage un coup mortel, renversé le paganisme, converti une société effroyablement corrompue aux mœurs et aux vertus de l'Évangile.

En vérité, dans cette œuvre d'irrésistible expansion et de profonde révolution morale, telle est la disproportion entre l'infirmité des moyens humains et l'énormité des obstacles, qu'il faut renoncer à une explication satisfaisante, si l'on ne veut pas de synthèse historique où perce le facteur divin.

Tout manquait au christianisme, excepté précisément ses garanties divines. La raison intime de son triomphe, c'est qu'il n'appartenait qu'à lui de présenter, en quelque sorte d'un seul tenant, à l'examen et à la foi, le surnaturel et le réel. Au lieu de dépendre de mythes inconsistants et de se référer à des expériences religieuses d'initiés, il se rattachait visiblement à la personne de Jésus et à son message. Il appuyait sur une institution positive du Sauveur et sur sa promesse de perpétuelle assistance la certitude de sa présence eucharistique et de sa vie dans l'Église. Il avait pour

fondement indestructible la Résurrection du Seigneur, authentiquement attestée par les Apôtres, démontrée par leurs miracles et leur martyre, continuant de se prouver et de faire preuve en une tradition vérifiable de témoins et de martyrs. En fin de compte, la résurrection morale du monde accréditait, à elle seule, la Résurrection du Christ.

Saint Augustin en faisait déjà la remarque : pour faire croire au monde l'incroyable résurrection de Jésus, pour que cet incroyable soit arrivé qu'un petit nombre d'ignorants ait si bien réussi à persuader même aux savants une chose si incroyable, il faut qu'on leur ait vu accomplir des miracles; et, s'il se pouvait qu'on n'en eût point vu, l'unique et grand miracle, amplement suffisant, ce serait la conversion du monde sans miracle[1].

---

[1] « Incredibile est Christum resurrexisse in carne et in caelum ascendisse cum carne; incredibile est mundum rem tam incredibilem credidisse; incredibile est homines ignobiles, infimos, paucissimos, imperitos rem tam incredibilem tam efficaciter mundo et in illo etiam doctis persuadere potuisse... Si vero per apostolos Christi, ut iis crederetur resurrectionem atque ascensionem praedicantibus Christi, etiam ista miracula facta esse non credunt, hoc nobis unum grande miraculum sufficit, quod eam terrarum orbis sine illis miraculis credidit ». S. AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, lib. XXII, cap. 5. — De même, BOSSUET : « Que pouvait avoir vu le monde pour se rendre si promptement à Jésus-Christ ? S'il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement dans cet ouvrage : et s'il se pouvait faire qu'il n'en eût pas vu, ne serait-ce pas un nouveau miracle, plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracle, d'avoir fait entrer tant d'ignorants dans des mystères si hauts, d'avoir inspiré à tant de savants une humble soumission, et d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules ? Mais le miracle des miracles, si je puis parler de la sorte, c'est qu'avec la foi des mystères, les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre. Les disciples de Jésus-Christ l'ont suivi dans les voies les plus difficiles ». *Discours sur l'histoire universelle*, 2[e] partie, chap. XX.

III. — Convergence historique des miracles chrétiens ; leur homogénéité au rôle de l'Église.

Ainsi, de quelque manière qu'on envisage le christianisme naissant, il est et demeure le lieu d'élection du miracle. C'est à lui manifestement qu'est passé le privilège du judaïsme, puisque c'est lui qui remplit le destin providentiel de la nation choisie.

Réduirait-on à l'extrême les miracles de l'histoire d'Israël, irait-on jusqu'à les révoquer tous en doute, un fait y subsisterait toujours, qui prendrait, dans ce néant de miracles, les proportions d'un miracle moral d'autant plus grand : c'est la conservation du monothéisme en un si petit peuple, au milieu du paganisme universel, malgré la propension de ce peuple à l'idolâtrie et la perpétuelle séduction des cultes avoisinants[1]. De même, la réalisation de l'antique espérance messianique par la conversion du monde païen au monothéisme chrétien est un fait sans exemple, dont ne se peut contester le caractère miraculeux.

Ce fait nous amène à considérer de plus près la convergence des grands miracles chrétiens, leur signification constante et leur appartenance à l'Église catholique.

---

[1] Pour expliquer sans une intervention divine le fait unique du monothéisme hébreu, Renan imaginait la théorie du « désert monothéiste », du monothéisme naturel aux anciens Sémites nomades, donc à Israel. Ce n'est pas assez dire qu'il n'en est pas de moins prouvée; la science historique l'a ruinée de fond en comble Voir Louis DESNOYERS, *Renan historien d'Israël* (*Bulletin de littérature ecclésiastique*, nov.-déc. 1928, pp. 209-211).

Après avoir développé les preuves de tout ordre, externes et internes, de la divinité du christianisme, l'apologiste n'omet pas de faire ressortir le faisceau de ces preuves. A notre point de vue, c'est l'accumulation décevante des efforts de la critique rationaliste dont nous avons à prendre acte. Elle s'est assigné pour tâche d'effacer des origines chrétiennes toute trace de surnaturel. C'est un labeur sans répit et vain.

La même religion qui met à dure épreuve la fertilité d'invention de l'historien, s'il nie les miracles et la résurrection de Jésus-Christ, l'oblige à renouveler ses hypothèses, substituées aux textes, pour la naissance de l'Église et la conversion de saint Paul. Ensuite elle le contraint d'admirer la prérogative qui lui assure, en un tel nombre et de telles conditions d'héroïsme surhumain, des légions de martyrs. Puis elle l'arrête, étonné, devant la transformation morale de la société antique. Et, en l'absence de persécutions, le miracle de la sainteté s'égale à celui du martyre. Et la conservation du christianisme et de l'Église n'est pas moins merveilleuse que la célérité de la propagation de l'Évangile. Chaque fois, le problème renaît. L'on a beau tourner et retourner les faits; il y reste toujours un fond et une suite intraitables, rebelles à une explication purement naturelle.

Cette impossibilité répétée d'une totale réduction des événements historiques à des causes tout humaines prouve, à sa manière, la réalité du surnaturel chrétien.

Nous disons : « surnaturel chrétien », non pas simplement pour sacrifier quelquefois à la synonymie courante des mots *miracle* et *surnaturel*, mais pour

appeler l'attention sur un autre trait caractéristique de nos miracles. Leur intime signification n'est pas moins remarquable que leur convergence. Les grands miracles chrétiens sont homogènes à la nature et au rôle de l'Église, comme ceux de l'Évangile à la mission de Jésus-Christ.

L'enseignement de l'Église à son propre sujet, c'est qu'elle possède et communique la vie du Christ pour le salut du genre humain. Les faits éclatants de son histoire sont en admirable accord avec cette doctrine.

Le miracle de la Pentecôte complète le miracle de Pâques. Les Apôtres, changés par l'Esprit-Saint en d'autres hommes, font mieux que d'attester à haute voix la résurrection de Jésus. Ils témoignent de la victoire du Ressuscité par la force de vie qui se communique de lui à eux et inaugure puissamment, dans et par l'Église naissante, une humanité nouvelle.

Cette Église, c'est bien le Christ continué dans sa personne et dans son œuvre. La voix céleste le découvre à Saul de Tarse dans une révélation fulgurante : « Je suis Jésus que tu persécutes ». Et le miracle du persécuteur converti retentira dans toute la vie de l'Apôtre, en un dévouement sans limite au Christ Jésus et à l'Église qui est son corps.

Le témoignage des martyrs et des saints reproduit et prolonge celui des tout premiers temps. Le Christ vit à jamais, déclaraient et prouvaient les Apôtres, le Christ est avec les siens. Les martyrs signent de leur sang cette vérité indubitable. Leur parole souvent redite : « Le Christ souffrira pour moi » ne leur devient un encouragement à braver l'horreur des tortures que pour avoir exprimé, d'abord, la certitude éprouvée de

leur union au Sauveur. Et en l'Église, par eux, la résurrection du Christ recommence : leur sang versé est une semence, la mort des martyrs appelle victorieusement à la vie un plus grand nombre de chrétiens.

Même raison profonde, même fécondité de l'exemple des saints. Car le temps qui s'écoule n'éloigne pas du Christ : présent dans son Église, il y anime de sa vie la vie des âmes et il y poursuit la rédemption de tous. C'est pourquoi la sainteté éclate en des miracles de vertu et d'héroïsme, plus communs, plus indispensables et non moins efficaces que les prodiges des thaumaturges[1].

Apôtres, martyrs, saints, tous ces hommes renouvelés renouvellent le monde.

« Moi historien, hésitait Lavisse, je ne sais pas ce qui s'est passé le matin de Pâques; mais ce que je sais bien, reconnaissait-il, c'est que, ce jour-là, est née une humanité qui ne meurt pas »[2].

En effet, la résurrection de Jésus-Christ dure toujours, et aussi la Pentecôte. Non seulement le christianisme est resté vainqueur d'une guerre à mort trois fois

---

[1] « La plupart d'entre eux (les vieux Pères) ne sont pas des thaumaturges. Leur vie vaut par elle-même et leur mort. Si Dieu se plaît à confirmer leurs enseignements par des signes, ils lui en rendent grâces; mais ils ne pensent pas que les miracles soient absolument indispensables... Sans doute, il y a dans l'Église ancienne, tout comme dans celle d'aujourd'hui, des miracles et des thaumaturges. Saint Grégoire de Néocésarée au IIIe siècle, saint Nicolas de Myre et saint Martin de Tours au IVe siècle, sont justement fameux. Mais ils restent des exceptions; on les admire, on remercie Dieu de les avoir manifestés au monde, et on ne cherche pas à les envier ». G. BARDY, *En lisant les Pères*, Paris, Bloud et Gay, 1933, pp. 20 et 22.

[2] Cité deux fois par A.-D. SERTILLANGES, *Catéchisme des Incroyants*, Paris, Flammarion, pp. 129 et 150 .

séculaire, mais, en pleine persécution, l'Église de Jésus a témoigné du Christ vivant en elle par la rapidité de la conquête chrétienne et la régénération du monde antique. Messagère de la Bonne Nouvelle et dispensatrice de la Rédemption, c'est sa mission de rassembler et de vivifier dans son sein en une humanité divine les membres désunis et morts de l'humanité déchue : la conversion du paganisme à la civilisation chrétienne est une prodigieuse manifestation historique de toute sa puissance de vie surnaturelle.

Cette Église, ouvrière du salut des hommes, c'est l'Église catholique. C'est elle, et elle seule, qui se trouve en continuité directe avec la société religieuse établie par Jésus. Que nous remontions aux temps apostoliques par la série ininterrompue de ses papes et de ses évêques, ou que nous suivions le cours des âges, des origines jusqu'à nous; ou bien encore, que nous comparions l'organisation actuelle de l'Église, dans sa hiérarchie, son enseignement et son culte, avec celle que nous révèlent de si bonne heure les lettres de saint Ignace d'Antioche, il est de fait que le catholicisme actuel s'identifie à ce christianisme naissant, consacré par le sang des Apôtres et des martyrs, et qui conquit le monde.

L'héritage des miracles chrétiens appartient donc à l'Église catholique.

Seule elle a titre légitime à le recevoir. Et elle n'a pas cessé de l'enrichir.

Bien plus, en conformité parfaite avec ses origines et toute son histoire, l'Église catholique est sous nos yeux un miracle vivant.

II

UN MIRACLE PERMANENT

I. — L'Église, vivante manifestation du surnaturel.

Pour aller au Christ, l'Église est la voie la plus facile et la plus sûre. S'il est vrai que l'Évangile nous parle au cœur, encore faut-il en entreprendre la lecture, puis n'être pas arrêté ou troublé par l'encombrement de discussions critiques que tous ne peuvent pas suivre ni, à plus forte raison, instituer. Le plus ordinairement, c'est un enseignement vivant qui révélera le Christ, exposé du catéchiste ou du missionnaire, instruction religieuse au foyer, à l'église, à l'école, haute leçon de la sainteté, bref l'Évangile prêché et vécu, et donc, sous une forme ou une autre, la parole et la vie de l'Église.

Or il se trouve que cette vie et cette parole se présentent dans des conditions telles que le fait de l'Église, s'éclairant, pour qui sait voir, de caractères surnaturels, garantit immédiatement le fait du Christ. Comme la doctrine de Jésus s'actualise indéfiniment dans l'enseignement catholique, tous les miracles du passé deviennent en quelque sorte actuellement visibles en un seul miracle qui les rappelle et les certifie : le miracle permanent de l'Église.

De là, le procédé apologétique abrégé qu'on a nommé la méthode de la Providence[1]. Il consiste

[1] V. DECHAMPS, *Le libre examen de la vérité de la foi. Entretiens*

à remplacer tout le détail des multiples preuves du christianisme par une démonstration unique : Regardez l'Église, à elle seule elle prouve le Christ.

> « Par elle-même, dit le concile du Vatican, à cause de sa propagation admirable, de sa sainteté éminente et de son inépuisable fécondité en tous les biens, à cause de son unité catholique et de son invincible stabilité, l'Église constitue une grande et perpétuelle raison de croire et un témoignage irréfragable de sa mission divine.
>
> « C'est ce qui fait qu'à la manière d'*un étendard levé sur les nations* (*Is.*, XI, 12), elle invite les incroyants à venir à elle, et elle garantit à ses fils la très ferme solidité de fondement de la foi qu'ils professent »[1].

Cependant, n'est-ce pas une gageure, en face de la foi laïque, d'en appeler comme à une preuve décisive et pouvant tenir lieu de toutes les autres, à la simple considération de l'Église ?

Par définition, dans sa signification première et dans le nom qu'elle garde, la foi laïque implique une opposition tranchée à tout ce qui est doctrine d'Église ou organisation ecclésiastique. Du courant de protestantisme libéral qui conflua, dans sa formation, avec le courant positiviste, la foi laïque emporte des restes

---

sur la démonstration catholique de la Révélation chrétienne, Paris-Tournai, 1861, pp. 19, 95 et ss.

[1] « Quin etiam Ecclesia per se ipsa, ob suam nempe admirabilem propagationem, eximiam sanctitatem et inexhaustam in bonis omnibus foecunditatem, ob catholicam unitatem invictamque stabilitatem magnum quoddam et perpetuum est motivum credibilitatis et divinæ suae legationis testimonium irrefragabile. Quo fit, ut ipsa veluti *signum levatum in nationes* (*Is.*, XI, 12) et ad se invitet, qui nondum crediderunt, et filios suos certiores faciat, firmissimo niti fundamento fidem, quam profitentur ». *Conc. Vat.*, Sess. III, cap. 3.

de religiosité qui remontent par occasion à la surface. Elle rendra hommage à l'Évangile[1]. Elle s'inclinera devant Jésus-Christ. Devant l'Église, jamais. Son âme, sans doute, c'est la négation du surnaturel, et, à cet égard, tout le divin proprement dit de l'Évangile se trouve aussi décidément exclu que le sont les prérogatives de l'Église. Mais, justement, ce qui vaut à l'Église d'être le point de mire des attaques portées au dogme chrétien et à Dieu, c'est qu'elle est dans le monde la forteresse de la religion révélée. L'Église abattue, la croyance au surnaturel le serait avec elle.

Malgré ce renforcement de préjugé et cette concentration d'attaques, la gageure, si c'en est une, peut être tenue. En effet, l'Église catholique est une réalisation permanente du surnaturel, non seulement aux

[1] Nous lisons dans une curieuse lettre de Ferdinand BUISSON, du 19 décembre 1922 : « Dire que les prescriptions de la loi morale (et je ne dis pas seulement du Décalogue, mais de l'Évangile dans toute sa pureté idéale) sont devenues à la suite des siècles si indispensables à l'humanité, si naturelles et en apparence si innées à la conscience que nulle nation en démocratie n'a le droit de s'en passer, que nul homme, fût-il athée, ne peut vivre sans ce viatique, c'est dire que l'Évangile, sous un nom ou sous un autre, domine, anime et gouverne désormais le monde moral et social tout entier ». Gaétan BERNOVILLE, destinataire de ces lignes, répondait : « Si le Laïcisme n'était que cette molle religiosité que me fait entrevoir, dans sa lettre, M. Buisson, cette morale amorphe et invertébrée qui prétend rayonner de je ne sais quelle phosphorescence, reflet lointain de l'éclatante lumière de l'Évangile, je n'y verrais déjà rien qui puisse retenir l'attention d'un esprit bien fait, ni répondre au profond et douloureux appel de l'âme humaine. Mais quand j'apprends auprès de tous les docteurs du Laïcisme que l'origine de cette religion, de cette morale, c'est l'homme supplantant Dieu dans la conscience et dans l'Univers, l'Humanité en soi proposée aux aspirations du cœur humain, je vois alors clairement quel effort singulièrement antichrétien, violemment anticatholique représente le Laïcisme». *La Documentation catholique*, 19 mai 1923, col. 1223-1225.

yeux des fidèles, comme étant le corps mystique du Christ, mais aux regards des incroyants eux-mêmes, comme portant visiblement sur elle des marques certaines de son institution et de sa mission divines. Son vrai visage répond seul, trait pour trait, au signalement évangélique de l'Église du Christ. Mais ces traits distinctifs, en même temps qu'ils la désignent comme la seule véritable Église, la font resplendir, si l'on y veut prêter attention, comme une œuvre surhumaine.

Pour mieux examiner chacun de ces traits, l'analyse les détache les uns des autres. Elle ne peut le faire, notons-le, qu'en éprouvant, à chaque moment, l'intimité de leur interdépendance. Cette propagation admirable, que signale en premier lieu le concile du Vatican et qu'il rehausse en y associant tout de suite la sainteté et une fécondité inépuisable, l'unité catholique en fait tout aussi bien ressortir le caractère unique. Cette invincible stabilité, qui s'ajoute à l'unité catholique, pourrait s'adjoindre à la sainteté de l'Église ou encore compléter la mise en relief de sa propagation sans égale. Un trait remarqué oblige de voir tous les autres. Ils s'harmonisent si parfaitement qu'ils s'appellent, s'unissent et se fondent dans la splendeur d'un idéal et vivant chef-d'œuvre.

C'est sous bénéfice de cette observation que nous allons considérer deux aspects de l'Église : d'une part, sa sainteté éminente; d'autre part, son unité catholique.

II. — Insigne sainteté de l'Église.

Reconnaître à l'Église de Jésus-Christ une sainteté insigne et même, en un certain sens, le monopole de la sainteté, ce n'est point nier qu'il existe, hors du catholicisme, d'admirables vertus et des vies exemplaires. Lorsque la foi laïque nous demande, au nom de ses principes, de « tolérer » ces vertus et ces vies, elle ne sait pas que la foi catholique leur doit, au nom des siens, un respect et un amour fraternels bien préférables à la tolérance, car nous avons à honorer dans toute vraie vertu et toute bonne œuvre l'action cachée de la grâce du Christ : tout ce qui est sainement et noblement humain est chrétien, c'est-à-dire tend de tout son élan vital, même sans le savoir, au christianisme et à l'Église.

Pas davantage il n'est question de réagir par un excès contraire contre les exagérations passionnées de la polémique anticléricale[1], en voulant aveuglément ignorer les scandales que des hommes d'Église ont pu donner. L'histoire n'a pas besoin de nos mensonges. La présente démonstration, non plus. La sainteté de l'Église ne suppose, en aucun temps, l'impeccabilité d'aucun de ses membres ou de ses chefs. Malgré les défaillances humaines, quelles qu'elles soient, cette sainteté s'affirme avec un éclat divin.

Elle est d'abord dans la doctrine, le culte et les institutions. La morale évangélique, dont l'Église

---

[1] Voir dans l'encyclique *Mit brennender Sorge*, du 14 mars 1937, la ferme et fière réponse du pape à l'infâme campagne de l'anticléricalisme nazi (*Acta Apost. Sedis*, 1937, pp. 152-154. — *Docum. cath.*, 10-17 avril 1937, col. 908-910).

impose tous les préceptes et propose tous les conseils, nous porte à la pratique d'une vertu supérieure, qui a pour idéal la perfection même du Père céleste. Le dogme chrétien, pur et intégral, est l'âme de cette morale : sur le modèle et avec le secours de l'Homme-Dieu, la perfection divine devient accessible; la dignité de la personne humaine s'assure et se surélève en la dignité du chrétien. Le culte, dans tous les éléments de la liturgie, est le rappel incessant, le ferme soutien et le stimulant efficace d'une vie religieuse et morale qui s'alimente, par Jésus-Christ, en la divinité même. La messe est le renouvellement du sacrifice rédempteur. Les sacrements, principalement l'Eucharistie, sont les canaux abondants de la vie surnaturelle. Bref, le christianisme, tel que l'Église le garde et le propage, transporte et maintient dans un plan divin le plus humble des fidèles.

L'Église possède, de plus, pour les âmes appelées à une vocation spéciale, des lois et des institutions d'une sagesse éprouvée. Les séminaires discernent et préparent de longue date les aspirants au sacerdoce. Le célibat ecclésiastique procure au clergé la pleine liberté de se consacrer au service de Dieu et des hommes; il lui confère l'autorité morale requise pour entraîner les autres, par l'exemple du renoncement[1], au refoulement de l'égoïsme, à la maîtrise et à l'abnégation de soi. Les Ordres religieux et la multitude des congrégations répondent aux attraits spirituels les plus

[1] « L'Église, reconnaît Jules PAYOT, a raison de voir dans la chasteté la garantie suprême de l'énergie de la volonté, énergie qui à son tour garantit pour le prêtre la possibilité de tous les autres sacrifices ». *L'éducation de la volonté*, 34[e] édition, p. 210.

variés vers la perfection intérieure et toutes les formes du dévouement, en même temps qu'ils satisfont, dans l'ordre de la prière, de l'enseignement et de la charité, aux nécessités primordiales du relèvement et du progrès moral de l'humanité.

En cette œuvre salutaire, les réalisations de sainteté sont manifestement dignes de la sainteté des principes. Pour un observateur impartial, il n'est pas de fait plus frappant que l'action sanctificatrice du catholicisme. Nulle société, nul pouvoir au monde qui réussisse comme l'Église à préserver et promouvoir la moralité, à cultiver les hautes vertus et à susciter les héroïsmes.

L'ambition déclarée du laïcisme français prétend à une éducation morale complète, se suffisant à elle-même par les seules ressources de la raison. Les polémistes s'empressèrent d'opposer à ce rêve le synchronisme du progrès de la laïcisation et de l'accroissement de la criminalité, même infantile. Les répliques n'ont pas manqué : tant et tant de causes peuvent être alléguées pour expliquer, à la décharge de l'école, le bilan des statistiques. La chute de la moralité publique et privée, l'affaiblissement de l'honnêteté commerciale et de la conscience professionnelle, la dénatalité, la multiplication des divorces sont des objections autrement graves.

Ce sont les actions ordinaires et les vertus d'usage quotidien qu'il faut bien prendre en considération, si l'on veut mesurer, dans l'intervalle de deux ou trois générations, la différence d'une société jadis chrétienne, aujourd'hui trop déchristianisée. En revanche, quiconque a pu voir de près une population,

une famille, une âme foncièrement catholiques, sait jusqu'où peuvent aller le scrupuleux souci du devoir et la délicatesse de la charité, et combien, dans les conditions sociales les plus modestes, l'esprit et le cœur sont affinés par la religion. L'Église est nécessaire et elle excelle à la sanctification du foyer et à l'éducation de l'enfance, à la discipline des mœurs, à la sauvegarde de la probité et à l'inspiration de l'entr'aide, à la mise en honneur du devoir d'état, bref à la formation pratique des consciences non seulement en vue du salut individuel mais de l'ordre général et du progrès social chrétien[1].

Au surplus, il n'est pas rare que la vertu des fidèles, sous des apparences communes, parvienne à des degrés supérieurs, qui même confinent à l'héroïsme. Dans la vie laïque comme dans la vie religieuse ou sacerdotale, à l'atelier et aux champs, au bureau et à l'usine, en des travaux manuels ou intellectuels, le devoir d'état bien accompli conduit visiblement à la sainteté.

Aujourd'hui, particulièrement, les élites catholiques qui se constituent dans tous les pays et toutes les classes attirent l'attention sur elles. Ceux et celles qui, dans leur milieu spécial, ouvrier, paysan, universitaire, ont embrassé le programme de l'Action catholique, résolus à se dévouer de concert pour « refaire chrétiens leurs frères », rééditent à nos yeux le spectacle devant

---

[1] « Même là où la foi a fléchi, ce qui subsiste de vie sacramentelle : baptêmes, premières communions, mariages, rites funéraires, cérémonies publiques et privées, garde encore une armature telle quelle à une civilisation indécise; l'avenir y est en attente, bien loin qu'il n'y ait là qu'un legs du passé. On aurait grand tort de sous-estimer ces « restes ». A. D. SERTILLANGES, membre de l'Institut, *Le Miracle de l'Église*, Éditions Spes, p. 235.

lequel les plus nobles âmes du paganisme antique, séduites par la pureté et la fraternité de l'Évangile, ne pouvaient taire leur admiration. Qu'on parcoure les journaux et les bulletins de ces nouvelles formations d'apostolat; on verra quel désintéressement, quelle générosité de sacrifice, quelle charité conquérante les animent.

À un point de vue plus général et plus haut, qu'on lise les encycliques et les lettres du Pape de l'Action catholique non moins digne d'être nommé le Pape des missions. Qu'il s'agisse de l'éducation ou du mariage chrétien, des exercices spirituels ou de la question sociale, de la paix des hommes ou de la royauté du Christ, de l'évangélisation des infidèles ou de la rechristianisation des masses, du sacerdoce catholique ou de l'apostolat des laïcs, on sentira quelle assurance l'Église possède de sa puissance de sanctification. Elle sait la faiblesse et les plaies de l'humanité; néanmoins, au milieu d'une effroyable crise, économique, morale, sociale, mondiale, aux prises avec le communisme athée ou « le Mythe du sang et de la race » du national-socialisme, elle compte pleinement sur la vertu et le zèle de ses fils pour restaurer dans le Christ toutes les valeurs humaines.

Pour saisir le plus vivement sur le fait cette puissance de sanctification, toujours active et toujours neuve, il faudrait, dans les monastères ou hors des cloîtres, pénétrer le secret des vies religieuses. Les publications posthumes d'écrits spirituels permettent de l'entrevoir. A la mort de la sainte carmélite de Lisieux, le journal de sa vie fut, même pour ses compagnes, une révélation. Et lorsque fut connu, après l'*Histoire d'une âme*,

l'héroïsme quotidien qui se formait et se cachait sous les grâces de sa voie d'enfance, le monde, même incroyant, admira davantage encore.

Il ne faut pourtant pas s'étonner comme si ce cas privilégié n'en avait pas d'analogues et en grand nombre. La petite Thérèse a parlé, avec son accent personnel, la langue commune des âmes adonnées à la vie parfaite. Ceux et celles que soulèvent d'immenses désirs d'expiation et de conquête sont légion. Ces âmes ont pris à cœur et à tâche de compléter la passion du Christ. L'émouvante parole de Pascal sur Jésus, « en agonie jusqu'à la fin du monde », elles la vivent chaque jour. Et ce n'est pas là mysticisme stérile, force spirituelle perdue pour l'humanité; tout au contraire l'amour du Christ opère en ces ascètes et ces mystiques une universelle sympathie et la charité la plus effective pour toutes les misères et les pires déchéances humaines.

Qui n'a pas approché de ces âmes n'a de l'Église qu'une connaissance imparfaite. Il ne sait pas à quel point elle s'identifie à l'Évangile en la leçon et la mise en œuvre de la souffrance rédemptrice. Il ne saisit pas bien la raison de son inaltérable confiance dans le salut de l'humanité. Il peut contempler de magnifiques œuvres de bienfaisance chrétienne et d'apostolat, mais il n'en a pas prospecté la source profonde.

Beaucoup plus répandu qu'on ne pense, l'héroïsme chrétien, sous la sauvegarde de l'humilité, se cache. Mais il advient maintes fois que le prodige se manifeste. Chaque siècle voit paraître des héros de la sainteté. Notre temps en a enrichi la liste.

Nous avons constaté quel beau témoignage collectif de la réalité du surnaturel l'innombrable phalange des saints rend à la divinité de Jésus-Christ. Ce qu'il faut maintenant remarquer, c'est le rapport des saints à l'Église. Ce rapport est, à vrai dire, tout aussi intime qu'avec le Christ. S'ils n'ont rien et ne veulent rien que du Christ, s'ils ne sont que ce que le Christ leur donne d'être, de même entendent-ils tout tenir de l'Église, en elle et par elle : leur régénération, leur croissance en la vie divine, l'afflux continuel et surabondant de la grâce du Christ, le gage de l'amitié de Dieu, la garantie de leurs plus hautes faveurs spirituelles. Aussi soumettent-ils au jugement de l'Église toutes leurs révélations comme leurs projets et leurs initiatives.

L'Église ne s'interpose pas entre le Christ et eux. Elle le leur fait immédiatement trouver. Au lieu de nouer avec leur Sauveur des liens séparés, ils s'attachent à lui, d'union non individuelle mais sociale, convaincus que ce serait perdre l'esprit du Christ, de n'être pas dans le corps visible de l'Église. L'alliance, le contact, la communication ineffables que le Christ a établis entre Dieu et l'homme, ils savent, de foi et d'expérience, que c'est l'Église qui les garde et les réalise en elle, en perpétuant le Christ. Pour n'appartenir qu'au Christ, ils ne peuvent et ne veulent appartenir qu'à elle.

L'Église, de son côté, les revendique de plein droit et se glorifie d'en engendrer sans cesse. Pour la béatification et la canonisation des serviteurs de Dieu, elle a institué une longue procédure, minutieuse et sévère; de son enquête sur l'héroïcité des vertus et sur

les miracles présentés à son tribunal, elle ne craint pas de produire au grand jour les résultats. Elle laisse toujours ouvert son martyrologe, et toujours, en effet, viennent s'y inscrire des noms nouveaux.

Ainsi la sainteté de l'Église resplendit comme un signe évident du surnaturel qui vit en elle. Miracle moral, l'héroïsme constant d'un seul saint véritable. Miracle moral prodigieusement agrandi, le fait de la multitude des saints, tous empruntant et rapportant tout au Christ dans le sein de l'Église. Miracle moral encore plus étendu, celui de l'œuvre sanctificatrice universelle, dont la floraison des grands saints n'est que la saillante illustration.

Voilà bien, à tout point de vue, une merveille unique, exclusivement propre au catholicisme, tellement inhérente à l'essence de l'Église qu'elle n'en disparaît jamais. La force spirituelle, dont la victorieuse expansion transforma le monde antique, est demeurée activement appliquée à son œuvre de relèvement et de résurrection, défendant l'intégrité de l'Évangile contre les retours du paganisme et les corruptions de l'hérésie, christianisant ensuite les Barbares, se soutenant elle seule aux périodes de décadence et faisant surgir pour les redressements opportuns les fondateurs d'ordres et leurs familles religieuses, opposant aux scandaleuses défaillances des hommes une tradition ininterrompue de haute sainteté, continuant de porter les âmes aux vertus et à la perfection chrétiennes, trouvant toujours en soi l'élan nécessaire pour les créations nouvelles ou la réforme de ses anciennes institutions, et, après avoir heureusement affronté tous les périls et subi toutes les épreuves, se présentant au monde moderne,

vive et immortellement jeune, avec des promesses d'avenir conformes à son glorieux passé.

Par cette amplitude et ce degré de splendeur dans l'espace et dans le temps, la sainteté de l'Église apparaît tout à fait transcendante. Elle dénote la présence et l'action permanentes d'un principe de vie vraiment divin. On l'a dit très bien :

> « La sainteté de l'Église est de la divinité latente. Elle éclate sur certains points, dans certaines vies, et, tout du long, moins sensiblement pour l'inattention, dans le fonctionnement genéral de l'œuvre. Sainteté concentrée ou sainteté diffuse, sainteté éclatante ou humble sainteté, c'est toujours Dieu qui affleure, ce Dieu que l'humanité cherchait, que son caprice fabriquait, et qui jaillit un jour en elle-même »[1].

III. — Le fait de l'unité catholique.

L'unité catholique : encore un fait éclatant, unique et de proportions surhumaines.

Ce fait s'impose. Il a paru dès le premier essor de l'Église : le message de salut, annoncé par Pierre, a tout aussitôt convié et agrégé au Christ, dans la même foi et le même baptême, des hommes de toute nation. Puis, l'évangélisation du monde n'a fait qu'étendre, à travers la diversité des temps et des lieux, le permanent miracle de la Pentecôte : l'universelle unité, la catholicité une.

Catholique est le nom propre et exclusif de l'Église fondée sur Pierre. Les plus anciens Pères le lui décer-

---

[1] A. D. Sertillanges, membre de l'Institut, *loc. cit.*, p. 239.

nent. Les hérétiques, ces fauteurs de division, sont forcés de le lui reconnaître, non seulement sous la vengeresse et victorieuse sommation des docteurs de la foi, mais par le stigmate même de leur œuvre, morcelante, partisane et précaire. Vers le milieu du IIIe siècle, dans tout l'Occident, en Afrique surtout, il est courant de dire « La Catholique » tout court, pour désigner, à la honte de toute hérésie, l'Église du Christ et des Apôtres qui a son centre à Rome. Environ cent-cinquante ans plus tard, dans ses écrits contre les Donatistes, saint Augustin emploie ce substantif deux-cent-quarante fois. Bref, toujours et partout, amis et adversaires s'accordent dans la même appellation. Église romaine, Église catholique sont deux termes synonymes, l'un soulignant plutôt l'unité, mais une unité universellement expansive, l'autre plutôt l'universalité, mais une universalité centrée sur le Roc de l'unité.

Une et catholique, la véritable Église du Christ l'est en effet à tout point de vue : dans sa nature et dans son extension, dans son élan intérieur et dans sa forme extérieure, dans sa doctrine, son esprit et son organisation comme dans son culte, ses œuvres et toute son activité. Elle compte aujourd'hui, dans les cinq parties du monde, de trois-cent-trente à trois-cent-quarante millions de fidèles[1]. Aucune autre religion n'offre une masse d'hommes, numériquement aussi compacte, géographiquement aussi répandue, ni surtout et de bien loin, aussi organiquement et spiri-

---

[1] Chiffre donné par Mgr D'HERBIGNY, *Theologica de Ecclesia*, Paris, Beauchesne, 1928. § 207, t. II, p. 16.

tuellement unie pour l'expansion de sa foi et de sa vie.

L'unité catholique de la doctrine de l'Église est parfaite. Tous professent le même *credo*. Tous le reçoivent du même magistère. Tous reconnaissent à ce magistère, c'est-à-dire au corps des Évêques, et personnellement au Pape, Docteur de toute l'Église, le privilège de garder et de définir infailliblement les dogmes et la morale du christianisme.

Mais cette adhésion totale d'esprit et de cœur à la religion véritable n'impose le sacrifice d'aucune vérité rationnelle ou expérimentale, ni non plus d'aucune coutume traditionnelle raisonnablement justifiable. Elle n'implique pas de renonciation aux diversités de races, de civilisations, de patries, en tant que ces diversités sont elles-mêmes compatibles avec ce droit naturel humain que la révélation chrétienne affermit et perfectionne. L'Église condamne le racisme, non la race, aucune race; le nationalisme outré et exclusif, non la nation, aucune nation; l'humanisme athée et païen, non la culture et la civilisation humaines, aucune culture, aucune civilisation. C'est pourquoi le catholicisme, réalisant pleinement son nom, s'adresse et convient à tous les hommes de bonne volonté de tous les peuples et de toutes les classes.

L'unité catholique du gouvernement de l'Église est également parfaite. Les catholiques du monde entier obéissent aux mêmes chefs, les évêques, soumis eux-mêmes et unis au même chef suprême, le Pontife romain. Ces chefs se rattachent par une succession ininterrompue à ceux-là mêmes que le Christ a placés à la tête de l'Église : aux évêques légitimes sont passés les pouvoirs des apôtres; au Souverain Pontife, la

primauté d'honneur et de juridiction conférée à Pierre. De là l'indépendance de la hiérarchie : les chefs de l'Église tiennent du Christ, non de César, toute leur autorité religieuse; ils n'en doivent compte, les évêques, qu'au pape et à Dieu, et le pape, à Dieu seul.

Mais cette même société spirituelle, parfaite et souveraine, est la première à reconnaître aux sociétés temporelles parfaites la souveraineté dans leur ordre propre. Son gouvernement veut entretenir avec tous les gouvernements humains, quels qu'ils soient, de cordiales relations d'entente et de paix. L'Église s'accorde avec tous les régimes politiques, monarchie, empire ou république. Elle respecte toutes les fins du pouvoir civil, ne condamnant que l'idolâtrie de l'État et le totalitarisme oppresseur des consciences. Elle n'entend diminuer les justes droits d'aucun État, mais les respecter hautement elle-même et les faire servir avec dévouement par le loyalisme de ses enfants. Elle travaille à promouvoir, dans la fraternité nationale et la concorde internationale, le bien de chaque peuple et de toute la communauté humaine.

Même perfection dans l'unité catholique du culte chrétien. Le même sacerdoce, accessible à tous, est constitué en toute nation. La même messe se célèbre partout et, partout, aux mêmes fins primordiales, englobant explicitement, dans le renouvellement du sacrifice rédempteur, toute l'humanité passée, présente et à venir. Les mêmes sacrements sont offerts et administrés aux fidèles, dans tous les peuples et toutes les conditions sociales, aussi bien aux jeunes néophytes des chrétientés de l'Ouganda et aux parias de l'Inde qu'à l'élite la plus cultivée des nations catholiques

de la vieille Europe. Les variétés de rites et de cérémonies, si notables soient-elles, ne portent que sur des éléments secondaires. L'Église les admet. Elles attestent que son unité infrangible n'est pas une rigide uniformité. Elles ne jurent pas, mais plutôt s'harmonisent, avec la majesté et l'universelle destination d'un culte essentiellement un.

Cette unité catholique si éminente dans la doctrine, le culte et le gouvernement de l'Église n'est pas à considérer seulement dans sa forme extérieure et, pour ainsi dire, statique, mais dans son dynamisme et son étonnante vitalité. Elle s'étend sans se relâcher. Elle se concentre sans perdre de son rayonnement. Sa souplesse d'adaptation n'est pas moindre que son énergie de cohésion. Elle ne se fige pas. Elle ne s'immobilise pas. Elle dure et elle gagne. Elle se fortifie en avançant. D'un mot, elle vit. Elle a de l'être vivant l'identité foncière invariable et l'assimilatrice plasticité.

Dans la même immuable foi il s'est produit, au cours des âges, il ne cessera pas de se produire un très grand et vigoureux développement doctrinal[1]. Ainsi l'exigent la profondeur et la richesse variée du trésor de la révélation, la féconde activité de l'esprit humain et l'universalisme de la religion chrétienne. Mais ce

[1] Le concile du Vatican a emprunté à Vincent de Lérins sa magnifique invitation au progrès dogmatique : « *Crescat igitur... et multum vehementerque proficiat...* Qu'elles croissent donc, qu'elles progressent grandement et vigoureusement, dans la succession des âges et des siècles, l'intelligence, la science, la sagesse, tant d'un seul que de tous, tant d'un individu que de l'Église entière, mais seulement en leur genre, à savoir dans le même dogme, le même sens, la même doctrine ». Sess. III, chap. IV.

travail d'intelligence toujours en haleine, cet effort de pertinente réponse aux circonstances changeantes, aux besoins et aux problèmes nouveaux, ce succès de fructification universelle, s'ils nourrissent et stimulent en tout temps et en tout lieu la vie religieuse des âmes, n'altèrent pourtant rien dans la substance même du dogme, n'y ajoutent ni n'en diminuent rien.

Ni non plus ils n'ôtent ni ne réservent rien à qui que ce soit d'une vérité intégralement destinée à tous : autant la doctrine chrétienne comble l'attente des esprits les plus élevés, autant elle appelle et forme les tout-petits, dans toutes les races et toutes les classes, à l'imitation de Jésus-Christ, et elle peut et sait les porter jusqu'à la sublimité de la contemplation.

Il est vrai, la hiérarchie de l'Église est là pour le soutien, la sauvegarde et l'élan d'expansion de l'unité doctrinale catholique. Mais c'est une merveille de plus. C'est la preuve que cette hiérarchie n'est pas un assemblage de cadres morts, mais un organisme vivant d'une puissance de développement aussi vaste que nécessairement liée à son centre d'impulsion et de direction.

Qui s'est séparé de l'unité catholique n'en a rien emporté jamais. L'histoire des hérésies et des schismes le démontre. Dans les Églises gréco-orientales, ce furent le retranchement et la claustration en des frontières nationales ou ethniques; dans le protestantisme, des variations, une fragmentation et un émiettement indéfinis. Il existe bien, dans l'Église épiscopalienne anglicane, une certaine unité et un déploiement coextensif aux territoires de la communauté britannique, mais ce n'est encore là qu'une suppléance

politique et raciale, une image mutilée et une trompeuse apparence de l'unité catholique perdue.

Tout au contraire, tels demeurent le ressort intérieur et le principe de vie de l'Église catholique romaine que les sécessions et les apostasies sont incapables de lui rien enlever de sa force d'unité et de dilatation. Au XVIe siècle, en compensation des pertes occasionnées par l'hérésie protestante, les missions prennent un accroissement comparable au premier essor de l'Évangile. De même, au XXe, le progrès des conquêtes lointaines rachète les défections entraînées par le rationalisme moderne. Longtemps seule à s'occuper de la conversion des païens, l'Église catholique non seulement conserve la prééminence que lui vaut la tradition près de vingt fois séculaire de son œuvre d'évangélisation, mais, à l'instigation de Benoît XV et de Pie XI, afin de promouvoir plus que jamais l'avance pacifique de l'Évangile, elle vient de procéder à une sorte de mobilisation générale de l'apostolat chrétien en faveur des missions.

On ne saurait trop insister sur cette intime et énergique corrélation de l'unité et de l'universalité dans la véritable Église du Christ. Elles se réalisent l'une avec l'autre, l'une par l'autre. C'est dans la puissante concentration procurée par la primauté romaine que l'unité catholique prend son immense force expansive. Le fait que vient de nous montrer en toute évidence le développement actuel des missions se vérifie pareillement en matière de doctrine et d'apostolat intérieur.

Qu'au déclin du XIXe siècle, devant les excès du capitalisme moderne et la misère imméritée des travailleurs, Léon XIII, voyant hésiter les catholiques

parmi les diverses écoles, entreprenne de tracer entre les systèmes opposés du libéralisme économique et du socialisme étatiste, la vraie voie de solution de la question sociale; l'encyclique *Rerum Novarum* devient aussitôt, dans toute la catholicité, une lumière directrice et féconde. La science sociale catholique se développe désormais avec assurance et elle acquiert tant d'influence que les principes du catholicisme en matière sociale sont passés peu à peu dans le patrimoine commun de l'humanité. C'est le pape Pie XI qui souligne cette pénétration insensible. L'unité catholique étend ainsi son bienfait jusqu'aux incroyants, à tel point que le souverain Pontife peut appliquer à l'inoubliable encyclique la même parole que le concile du Vatican au miracle de l'Église : « C'est un signe levé parmi les nations »[1].

Or, l'encyclique *Quadragesimo anno*, du 15 mai 1931, n'est pas un événement moins mémorable. Pie XI a fait plus que de rappeler la doctrine de Léon XIII, il en a développé les enseignements. En présence des profonds changements survenus depuis quarante ans dans le régime économique et aussi dans le socialisme, il a magistralement exposé les conditions de la restauration de l'ordre social en pleine conformité avec les préceptes de l'Évangile. Voici donc, pour toute l'Église et pour l'humanité entière, un nouveau progrès

---

[1] « Doctrina Litteris *Rerum Novarum* tradita sensim sine sensu in eos quoque irrepsit, qui catholicae unitatis exsortes, Ecclesiae potestatem non agnoscunt; quo factum, ut catholica de re sociali principia paulatim in totius humanae societatis patrimonium transierint... Litterae *Rerum Novarum* documentum exstiterunt memorandum, in easque jure converti possunt verba Isaiae : « Levabit signum in nationes ! » *Acta Apostolicae Sedis*, 1931, p. 183.

de pensée et d'action. C'est ici que s'obtient, par l'unité catholique, une égalité de tension spirituelle et sociale qui, loin de violenter les esprits et les volontés, les soulève, d'ensemble, à la vérité et au bien commun.

L'étude et le spectacle de l'*Action catholique* donnent la même impression. Le dessein d'apostolat qui, en Belgique d'abord et tout aussitôt en France firent naître le jocisme, Pie XI, dès son premier regard sur le monde, l'a puissamment conçu et étendu à toute la catholicité. Embrassant mieux que personne, au centre de l'unité, les nécessités de toute l'Église, il a décidé, en conjonction avec la conquête missionnaire par lui voulue et organisée pour les pays infidèles, la grande mission intérieure à organiser aussi dans toutes les nations catholiques, sous l'impulsion de la hiérarchie et avec le concours mandaté du laïcat, pour tout restaurer et pacifier dans le Christ. « Tous aujourd'hui doivent être apôtres », a proclamé le pape. Et l'Action catholique s'éclaire et s'ordonne, dans une lumière et une vertu d'expansion qu'à ce degré, avec cette précision de pensée et cette universalité de mouvements tout à la fois spécialisés et concordants, elle n'avait pas encore connues.

Il y a là, non pas seulement une manifestation, mais, en face des nationalismes rivaux et des totalitarismes contradictoires, un providentiel renforcement de l'unité catholique. Par la participation organisée des laïcs à l'apostolat de la hiérarchie, un même effort s'accomplit, dans tous les pays et tous les milieux, en dehors et au-dessus de tous les partis et de toutes les formules politiques, afin de christianiser tout l'homme et de refaire universellement une société chrétienne.

IV. — Le miracle de l'unité catholique

Cette unité catholique, dont la continuité historique et la fécondité présente attestent la vitalité, est, comme la sainteté éminente, le privilège exclusif de l'Église de Jésus-Christ.

Les autres religions dépendent des civilisations qu'elles ont contribué à former ou qui les ont vu naître; elles n'en dépassent guère les limites restreintes. Hors des religions, tout, dans l'histoire humaine, doctrines et organisations, est plus encore mouvant, précaire, caduc. Les systèmes philosophiques, conditionnés eux-mêmes par un état donné de civilisation et de culture, ne groupent qu'un petit nombre de disciples; et ils ne prolongent quelque temps leur vie qu'aux dépens de la pensée authentique du chef d'école. Les empires, les dynasties, les institutions les plus puissantes s'affaiblissent et meurent.

Seul, depuis bientôt deux millénaires, le catholicisme subsiste, toujours un et universel. Point de doctrine et d'organisation, à la fois plus compliquées et plus simples que les siennes : il renferme une multitude de dogmes, mais qui rayonnent tous autour de l'Incarnation rédemptrice du Fils de Dieu; il s'ouvre à la multitude des peuples, mais tous, de toute race, appelés ensemble à l'unique Royaume de Dieu. Cette doctrine conserve à jamais son intégrité, sa vigueur de progrès et sa force de salut. Cette organisation s'acclimate sans dommage à toutes les diversités de nation et de race, à tous les régimes sociaux et politiques,

mais, seule, elle se maintient dégagée de tous les particularismes et leur survit.

L'empire constantinien, le Saint-Empire romain germanique, la monarchie très chrétienne ont disparu. L'Église demeure. Les révolutions violentes ou le mouvement pacifique de la civilisation peuvent emporter nombre de ses institutions; des ordres monastiques jadis florissants ne sont plus qu'un souvenir. Mais l'Église n'abandonne rien de sa vertu de régénération morale; elle garde inviolée la pure source d'où jaillissent, selon les besoins des temps, tous les instituts religieux nécessaires et toutes les œuvres d'enseignement, de charité et d'apostolat. Seule son unité catholique, toujours vivace et féconde, échappe aux vicissitudes humaines.

D'où vient ce prodige ?

Il ne saurait être parfaitement expliqué que par une intervention divine.

Ce n'est point par l'effet de la passivité des esprits, ni, à l'inverse, par le secours d'une dialectique raisonneuse qu'a pu s'établir et durer telle quelle l'unité catholique. Dans le monde gréco-latin, où elle a tout d'abord pris pied, il lui fallut se défendre contre la sophistique des rhéteurs et les subtilités de l'hérésie. Elle doit aujourd'hui repousser, chez les peuples les plus civilisés, les attaques que lui prodigue, au nom de la philosophie et de la science, un rationalisme souvent appuyé par le pouvoir temporel.

La réfutation des thèses et des arguments adverses exige, bien entendu, qu'elle produise ses titres légitimes. Nous ne croirions pas, si nous ne voyions qu'il faut

croire. Mais si les raisons historiques et philosophiques de notre foi sont susceptibles de démonstration, son objet proprement dit se dérobe dans l'invisible, où notre libre et raisonnable démarche ne l'atteint que sur l'autorité de Dieu. Pourtant, alors qu'il n'est école de philosophie qui ne se divise, toute la catholicité se rassemble dans une parfaite unité de croyance, non d'ailleurs passivement, mais en une incessante activité, dont témoignent la méditation des penseurs et les synthèses des diverses écoles théologiques.

On ne peut pas davantage expliquer l'unité catholique soit par la séduction générale de sa morale fraternelle, soit par quelque appel ou soumission aux passions des hommes et des peuples, soit encore par un profitable asservissement à l'intérêt des gouvernements et des États. La fraternité humaine effective est bien plutôt le fruit que la cause de l'unité catholique. Les égoïsmes et les passions, tant des individus que des races, se contrarient et se heurtent : l'Église doit sauver de leurs inimitiés et de leurs conflits l'universelle charité. Chaque nation est jalouse de son héritage historique et de ses intérêts particuliers : le catholicisme a beau se concilier avec le patriotisme de chacune; il n'en est pas moins en butte, pour son caractère international et supranational, aux suspicions et aux soubresauts des nationalismes exaspérés.

Quant aux pouvoirs politiques, s'ils ont plus d'une fois établi et soutenu, au détriment du catholicisme, des unités religieuses nationales, ils n'ont pas d'aptitude ni d'inclination à servir avec désintéressement et succès l'unité catholique. Bien plus, chaque État est ambitieux pour son compte de donner une âme à la

nation, une âme bien à lui, rien qu'à lui. Sa tendance le pousse à la domination, même sur le terrain de la religion, quand ce n'est pas à la constitution d'un spirituel laïque, ennemi du spirituel chrétien. Cette tendance irait de toutes parts à la rupture de l'unité et à la division de la catholicité, si l'Église, invinciblement attachée à la distinction des droits de César et des droits de Dieu, n'avait pas toujours revendiqué l'indépendance de son pouvoir et de sa mission.

En somme, au lieu de trouver autour d'elle dans les puissances humaines, quelles qu'elles soient, des conditions généralement favorables et des secours, ce sont des obstacles multipliés et des agents de dissolution que rencontre, dans l'espace et dans le temps, l'unité catholique. Sa force est en elle, assurée sans doute par le magistère et le gouvernement de l'Église, mais l'efficacité de ce rôle et la perpétuité de la hiérarchie sont elles-mêmes un incontestable prodige.

Ni l'habileté, ni la science, ni la sainteté des chefs de l'Église ne sauraient rendre raison d'un fait permanent et universel, qui contraste de toutes manières avec tout le reste de l'évolution historique des sociétés, des institutions et des doctrines. Et si l'on veut relever dans le catholicisme les insuffisances, les faiblesses et les fautes de ses dirigeants ou de ses membres, à fortiori un fait aussi singulier ne peut-il convenablement s'expliquer que par une cause transcendante. Les objections contre la sainteté de l'Église se retournent ici en renfort de preuve. Tout l'humain qui s'est coupablement mêlé à l'œuvre divine, en serait devenu la blessure et la mort, si précisément elle n'était divine.

Que seule, depuis bientôt vingt siècles, à travers

toutes les diversités ethniques, politiques et sociales, toutes les vicissitudes de l'histoire, tous les conflits des idées et des peuples; malgré l'opposition fréquente des États, les assauts du rationalisme, l'influence dissolvante de l'individualisme anarchique et les efforts de division des nationalismes outranciers; sans recourir à la force des armes, sans pouvoir compter sur rien d'autre que le secours de Dieu, l'unité catholique se soit non seulement maintenue sauve, mais reste animée toujours du même élan de vie et de conquête qu'à la première Pentecôte, c'est un miracle moral éclatant qui démontre la divinité de l'Église.



Une simple remarque, en terminant.

Si les miracles du christianisme, comme ceux de son Fondateur, ont le privilège d'être homogènes à la mission qu'ils garantissent, il faut bien que ce caractère soit imprimé sur le prodige permanent qui signale l'Église à la piété de ses fils et à la religieuse recherche des incroyants eux-mêmes.

Il en est manifestement ainsi.

Qu'est-ce, en effet, que le mystère de l'Église? C'est le mystère du Christ poursuivant sa vie dans l'humanité, afin de se totaliser en elle, dans un seul corps dont il est le Chef. L'œuvre rédemptrice est, au plus profond, toute de sainteté et d'unité, d'unité et de sainteté universelles.

On le voit, sous son double aspect d'unité catholique

et de sainteté éminente, le miracle de l'Église correspond et se lie intimement au mystère de l'Église.

Entre tous les miracles, celui-là est le signe approprié et bien en vue, historique et toujours présent, de la vivante réalité du surnaturel.



CONCLUSION

A vingt-quatre ans, tout ensemble attaché de cœur à l'Évangile et jaloux déjà de le laïciser, Ferdinand Buisson caractérisait en ces termes la personne et l'œuvre de Jésus-Christ :

« La notion essentielle de sa religion, c'est le surnaturel, nous voulons dire le surnaturel moral, — le bien poussé jusqu'au *divin*, — la justice dans l'abnégation, l'abnégation jusqu'à la mort; c'est un miracle continuel d'amour et de sainteté, proposé ou plutôt imposé à tous les hommes; c'est enfin, non pas l'intervention passagère mais l'introduction *permanente* du *divin* dans l'homme, de l'infini dans un être fini, de l'esprit dans un être charnel, « Dieu habitant dans l'homme », l'homme entrant dans la pensée de Dieu et ne voulant plus, comme lui, que le bien...

Vous dites avec dédain : « Qu'est-ce qu'un christianisme sans dogmes et sans miracles? »

— Ce n'est rien, moins que rien! ce n'est que la personne même de Jésus, ce n'est que sa vie de la crèche à la croix, ce n'est que sa doctrine depuis : « Heureux ceux qui pleurent » jusqu'à : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Tout cela n'est pas assez divin pour vous. Il n'y a pas là de quoi vous faire croire en Christ, vous voulez plus.

Vous croyez au Fils de Dieu parce qu'on rapporte

qu'il a fait des miracles; nous y croyons parce qu'on rapporte qu'il a refusé d'en faire »[1].

Ces lignes datent de 1865. Postérieures de trois années à la *Vie de Jésus* de Renan, elles dénotent une foi religieuse bien peu différente, au fond, de la pure libre-pensée, mais encore vibrante de l'accent le plus pieux du christianisme libéral. C'est la foi laïque, à son état primitif, dans l'âme et la vie du « génie de la laïcité »[2].

Point de miracle, décrétait Renan. Buisson y souscrit comme à une vérité première. Tant et si bien que la vérification prétendue du postulat rationaliste, couverte d'une allusion évangélique, se raffine paradoxalement en une raison spécifique de croire au Fils de Dieu. Ce point accordé et tous les symboles décidément proscrits, le terme de surnaturel subsiste. Bien plus, le surnaturel demeure une *notion essentielle* de l'Évangile. Mais il ne s'agit que du surnaturel moral, lequel s'identifie au divin immanent dans l'homme. Bref, la religion de Buisson ne s'accommode pas moins du panthéisme de Renan que du théisme chrétien.

Ne nous méprenons pas sur ce latitudinarisme. Quelque large champ de libre discussion que prétende se ménager la foi laïque par sa négation préalable du miracle et son rejet fondamental de tous les dogmes, il faut l'arrêter à son principe même et bien remarquer qu'elle ne le cède en dogmatisme à aucune foi religieuse. C'est son dogme impérieux et sacré qu'il n'est rien dans le monde que de la nature et de l'homme et que,

---

[1] F. BUISSON, *Le Christianisme libéral*, Paris, 1865, pp. 12, 30-31.
[2] Voir l'*Invasion laïque*, Paris, Desclée de Brouwer, pp. 249-272.

par conséquent, aucune Cause transcendante ne peut intervenir dans la marche de l'univers et l'histoire de l'humanité.

Seulement la question est de savoir si ce dogme se justifie? Pourquoi serait-il à prendre, les yeux fermés, au risque d'une philosophie close à tout un monde supérieur de vérités et de réalités divines? Pourquoi tout livrer au libre examen, hormis précisément la contradiction initiale que la foi laïque oppose au surnaturel *réel*?

Surnaturel et miracle, notre examen nous a convaincus que c'est le rationalisme qui les repousse a priori, ce n'est point la raison.

Reçu par Renan à l'Académie française, au fauteuil que venait d'occuper Littré, Pasteur ne craignait pas de critiquer le positivisme :

> « La grande et visible lacune du système consiste, disait-il, en ce que, dans la conception positive du monde, il ne tient pas compte de la plus importante des notions positives, celle de l'infini.
>
> Au delà de cette voûte étoilée, qu'y a-t-il? De nouveaux cieux étoilés. Soit! Et au-delà? L'esprit humain poussé par une force invincible, ne cessera jamais de se demander : Qu'y a-t-il au-delà? Veut-il s'arrêter soit dans le temps, soit dans l'espace? Comme le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, plus grande seulement que toutes celles qui l'ont précédée, à peine commence-t-il à l'envisager que revient l'implacable question et toujours, sans qu'il puisse faire taire le cri de sa curiosité. Il ne sert de rien de répondre : Au-delà sont des espaces, des temps ou des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles. Celui qui proclame l'existence de l'infini,

et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions ».

Cette critique porte juste. L'inévitable et irrécusable rencontre de l'Infini ne cesse de ramener, bon gré mal gré, le problème du surnaturel. A l'instant précis où le naturalisme, pour éliminer radicalement toute intervention personnelle divine, nie, par nécessité de système, l'existence d'une Cause transcendante, le voici aheurté à l'énigme première de l'univers. Matérialiste, il postule alors une matière et un mouvement éternels; panthéiste, une identité foncière du parfait et de l'imparfait. Sous l'une et l'autre forme, il n'échappe au mystère que par une contradiction métaphysique, quitte à retrouver, devant les espaces sans bornes, un nouvel inconnu forcément affirmable et, néanmoins, beaucoup plus incompréhensible à notre raison que les œuvres miraculeuses d'un Créateur tout-puissant.

Cependant, la vraie question dépasse incommensurablement l'ordre cosmique. Pascal, ce génie scientifique qui nous emporte vers la plus haute et la plus émouvante méditation religieuse, appuie fortement sur la distance *infinie* des corps aux esprits pour mieux nous soulever à entrevoir la distance *infiniment plus infinie* des esprits à la charité surnaturelle. Un autre penseur, ouvert à toute science et qui préférait au titre de philosophe le nom de théologien, Leibniz contemple, à son tour, au-dessus des règnes de la nature et du règne humain, le règne de la grâce. Ainsi, en effet, doit se poser le problème. Il ne s'agit pas, si l'on peut risquer cette expression, de surnaturel quantitatif,

c'est-à-dire de proportions simplement matérielles entre la production d'un miracle et la souveraine domination de Dieu sur les immensités célestes. Il s'agit d'une vie surnaturelle. L'homme, chef-d'œuvre de l'univers, n'est-il pas l'objet, pour une divinisation ineffable, d'un dessein d'amour infini ? Et n'est-ce pas ce dessein d'amour qui commande le libre déploiement, universel et particulier, de la Toute-Puissance providentielle ?

Monde de la matière, monde de la vie, monde de la sensibilité et de l'instinct, l' « immense accroissement » qu'Auguste Comte nous signale de l'un à l'autre, se marque plus encore avec l'apparition de l'homme. Pourquoi le monde de l'intelligence et de la volonté serait-il enclos en lui-même et dans la considération, désintéressée ou utilitaire, des mondes inférieurs à lui ? Qui s'arrogerait d'exclure l'hypothèse qu'au sommet de tous les mondes se puisse épanouir, par pure et suprême faveur de Dieu, le monde surnaturel ?

Dieu transcendant nous est plus immanent que nous à nous-mêmes. Absolument distinct de la créature, mais l'envahissant de sa présence, il peut, s'il lui plaît, surélever la capacité de connaissance et d'amour de la nature raisonnable, lui octroyer une participation réelle à sa propre vie, d'un mot et à strictement parler, diviniser l'homme. En ce cas, il faut que l'homme soit instruit de l'incomparable et insoupçonnable destinée qui lui est assignée. La Grâce appelle la Révélation. Et celle-ci a besoin de la garantie du miracle. C'est en vue de l'ordre surnaturel, dans sa perspective grandiose et en liaison avec lui, que le miracle prend sa raison d'être la plus haute et toute

sa valeur de signe, non d'ailleurs sans quelque analogie avec une manière de prodige survenue dans l'ordre naturel, à chaque apparition d'un règne nouveau.

Qu'ainsi la hiérarchie ascendante des perfections naturelles, arrivée à son dernier terme, se couronne, par surcroît, des magnificences de la grâce divine; au regard de la philosophie, l'harmonie d'ensemble de l'univers, loin d'en être rompue, apparaît infiniment surexaltée.

Voici, d'autre part, une constatation de fait : la nature humaine, telle que nous la révèlent la psychologie et l'histoire, dans ses aspirations, ses impuissances et ses attentes, se trouve, comme d'un accord préétabli, en intime correspondance avec le surnaturel chrétien. Le christianisme — révélation et grâce — n'est aucunement en nous, nous l'avons souligné, violente et inadmissible intrusion, mais au contraire amicale réponse, présence désirée, appelée, préparée, bien plus anticipée déjà par la lumière et l'action intérieures du Verbe qui éclaire tout homme.

La grâce ne détruit pas la nature. Elle la greffe mystérieusement pour une floraison et une fructification divines.

La révélation ne renverse pas la raison. Elle la dépasse sans la contredire. Sans rien lui ôter de ses découvertes ni rien supprimer de sa liberté de recherche scientifique et historique, elle confirme, dans l'ordre moral et religieux, ses principes et ses démonstrations. Les vérités surnaturelles dont elle l'enrichit illuminent et fécondent notre pensée et notre vie.

Enfin, dans toutes les religions et toutes les civili-

sations, non seulement le christianisme ne connaît rien de sainement et noblement humain qui lui soit étranger, mais il le recueille et le divinise, mieux encore il s'y retrouve d'avance par le rayonnement illimité de la Rédemption.

Tout harmonie en lui-même, le christianisme se concilie et harmonise tout l'homme.

Qu'est-ce donc que le surnaturel chrétien dans son idée propre ?

« Dieu habitant dans l'homme ? » comme s'exprimait volontiers Ferdinand Buisson. — Oui.

« L'homme entrant dans la pensée de Dieu ? » — Oui, encore.

« L'introduction permanente du divin » dans l'humanité ? — Oui, toujours.

A condition, toutefois, de ne pas prendre ces formules pour de simples métaphores.

Le langage évangélique, religieusement retenu par la foi laïque de Buisson, n'est pas à transposer au sens purement symbolique et moral d'un idéal humain en voie de perpétuelle création. S'il est vrai que l'Évangile est et demeure la loi de la morale parfaite, c'est que cette morale a pour fondement et pour règle l'Homme-Dieu Sauveur. L'Évangile est premièrement la Bonne Nouvelle de la rédemption et de la grâce. Il proclame que dans le Christ Jésus la vie divine est positivement communiquée à l'homme et nous constitue, non pas de nom seulement, mais en fait, les enfants de Dieu.

Or, au regard de l'historien comme du philosophe, cette révélation inouïe et la réalisation effective du

mystère chrétien réclament des preuves en conséquence. Le message du Christ doit se montrer divin et la présence du surnaturel dans le monde se signaler dans les événements par un retentissement visible. Nous avons vérifié cette double démonstration convaincante. La vie et la résurrection du Christ témoignent de lui en toute certitude historique. Et le perpétuel miracle de l'Église est bien de nature à nous manifester en elle « l'introduction permanente du divin » dans l'humanité.

Nous ne saurions jamais trop le souligner, deux traits privilégiés caractérisent les miracles du christianisme : une historicité incontestable et une admirable homogénéité avec le surnaturel qu'ils authentiquent.

Certes, les prodiges ostentatoires qu'exigeait dans le ciel le messianisme ambitieux et charnel des Pharisiens, Jésus s'est absolument refusé à les accomplir. Mais il a multiplié, au profit des humbles et des pauvres, les miracles de miséricorde et de bonté. Il ne venait pas transfigurer l'univers matériel, mais sauver le monde spirituel des âmes, dont une seule vaut plus que tout cet univers. C'est pourquoi les signes éclatants de la divinité de sa mission sont en même temps des indices révélateurs de son œuvre rédemptrice. Pascal veut que nous le considérions dans son ordre de sainteté. Les miracles évangéliques rentrent à merveille dans cet ordre.

Ou plutôt ils en sont partie essentielle.

Nombre d'adeptes de la foi laïque souhaitent sincèrement que le Christ reste avec nous. Comme Ferdinand Buisson, à ses débuts neuchâtelois, ils pensent tout

retenir de Jésus, *sa personne même, sa vie de la crèche à la croix, sa doctrine* depuis le Sermon sur la Montagne jusqu'à l'imploration du pardon pour les bourreaux. Mais l'activité miraculeuse de Jésus n'est pas moins fermement attestée que sa sainteté et sa doctrine, ni moins directement ordonnée à l'objet de sa mission. Elle fait corps avec tout ce qui nous est dit de sa personne. Les mêmes pages d'histoire nous présentent indivisiblement le Christ comme Maître et Thaumaturge, en attendant que sur sa vie, sa passion et sa mort Pâques vienne faire resplendir le signe de la Résurrection. Et c'est le miracle par excellence.

Bien établi en lui-même et d'ailleurs inséparable de la trame des événements la plus palpable, la résurrection est tout ensemble la raison inébranlable de la foi des apôtres, le point de départ de la rénovation du monde et le gage assuré de l'immortelle vie de l'Église.

En effet, ce n'est pas seulement à son origine, par la sainteté, les miracles et la résurrection de son Fondateur, que le christianisme apparaît comme un fait unique. Il est demeuré tel. Toute son histoire et sa vitalité présente affrontent victorieusement l'objection, cent fois ressassée, que la foi laïque soulève, dans l'abstrait, contre le miracle, en le dédaignant comme une « intervention passagère » de la divinité. « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles »[1], assurait à ses apôtres le Christ ressuscité. La promesse a été tenue. L'assistance divine s'exerce incessamment. Elle éclate, quand il le faut, par des

[1] MATTH., XXVIII, 20.

miracles d'exception. Mais elle se manifeste toujours par le miracle de l'Église, auquel tous les autres convergent.

En vérité, ce qui rend des plus indubitables la réalité historique du surnaturel chrétien, c'est qu'il est vivant sous nos yeux en une indissoluble continuité avec l'Évangile.

Nous avons regardé les Saints. Nous avons vu que la constance surhumaine de leur héroïsme constitue, à elle seule, un vrai miracle d'ordre moral. A plus forte raison faut-il considérer comme une incomparable merveille du monde spirituel le fait permanent de la sainteté chrétienne, reproduction étonnamment variée, à des copies innombrables, de l'unique et transcendante sainteté du Christ.

Nous avons aussi regardé l'Église, patrie des saints, lieu d'élection des miracles, miracle elle-même. Sans parler de son admirable propagation et de son invincible stabilité, nous avons constaté que sa sainteté toujours féconde et son inimitable unité catholique maintiennent sur son front, de siècle en siècle, le signe évident de sa mission divine.

Jésus-Christ, les Saints, l'Église, c'est, dans une lumière indivise, la concrète et prodigieuse réponse de l'histoire à la question du surnaturel.

S'il n'est surnaturel, le christianisme ajoute aux énigmes de l'univers et de l'homme une autre insoluble énigme.

Surnaturel, il s'explique.

Et il éclaire tout.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

Foi laïque et foi chrétienne

PREMIÈRE PARTIE

Le monde surnaturel, sommet des mondes

DEUXIÈME PARTIE

La nature humaine et le surnaturel chrétien

TROISIÈME PARTIE

La réalité historique du surnaturel chrétien



Imprimé par les Établissements CASTERMAN, Tournai (Belgique).
Printed in Belgium.